

ALAIN

MINERVE

OU DE

LA SAGESSE

261

M. CM. XXXIX

PAUL HARTMANN, ÉDITEUR

11, RUE CUJAS, PARIS (V°)

Minerve ou De la sagesse

Alain



Paul Hartmann, Paris, 1939

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

ALAIN

MINERVE
OU DE
LA SAGESSE

M. CM. XXXIX

PAUL HARTMANN, ÉDITEUR
11, RUE CUJAS, PARIS (V^e)

TABLE DES PROPOS

AVANT-PROPOS

- I. PREMIER ÉTAT DE TOUTE CONNAISSANCE
- II. L'ESPRIT LIBRE ET L'ESPRIT JUGE
- III. LE FAIT PORTE LES PENSÉES
- IV. L'ART DE CONSTATER
- V. MENSONGES DE L'EXPÉRIENCE
- VI. LA CRITIQUE
- VII. L'ATTENTION INTEMPÉRANTE
- VIII. LA VRAIE ATTENTION
- IX. FAIRE DORMIR SES PENSÉES
- X. USAGE DE L'INSTINCT
- XI. NE PAS CROIRE CE QUI PLAÎT
- XII. LE VRAI SAVOIR
- XIII. L'INTUITION
- XIV. DISCIPLINER L'IMAGINATION
- XV. LA GÉNÉROSITÉ
- XVI. LE FANATISME
- XVII. LA FUREUR DE PENSER
- XVIII. INSOMNIE
- XIX. LA PEUR
- XX. PEUR N'EST POINT PRUDENCE
- XXI. CRIMES INVOLONTAIRES
- XXII. CONNAIS-TOI
- XXIII. RÉGLER SES PENSÉES
- XXIV. C'EST TOI QUI L'AS VOULU
- XXV. DÉCOUVRIR L'ÊTRE DE CHACUN
- XXVI. L'ÉGALITÉ PAR LES DIFFÉRENCES
- XXVII. L'ÉGALITÉ PAR LES PENSÉES
- XXVIII. L'AMOUR EXIGEANT
- XXIX. VANITÉ DE L'ENVIE
- XXX. LE MAÎTRE DE CHAPELLE
- XXXI. LA COMÉDIE DE L'INDIGNATION
- XXXII. PASSIONS INCONSTANTES

- XXXIII. [DU PRESTIGE](#)
- XXXIV. [POUR L'AMITIÉ](#)
- XXXV. [FRATERNITÉ DIFFICILE](#)
- XXXVI. [LE VRAI DE L'HOMME](#)
- XXXVII. [LES QUATRE VERTUS](#)
- XXXVIII. [LA MORALE CONTRE LES FAITS](#)
- XXXIX. [LA CONSCIENCE](#)
 - XL. [L'APÔTRE PIERRE](#)
 - XLI. [SUBTILITÉS SUR LE MENSONGE](#)
 - XLII. [L'INFAILLIBLE CONSCIENCE](#)
 - XLIII. [POLICE ET MORALE](#)
 - XLIV. [PIÈGES DE LA MORALE](#)
 - XLV. [FAIRE LE SOURD](#)
 - XLVI. [OPTIMISME](#)
 - XLVII. [LE COURAGE ET LE BONHEUR](#)
 - XLVIII. [L'OPTIMISME COMME RÈGLE](#)
 - XLIX. [VERTU DU MATÉRIALISME](#)
 - L. [PROVERBES](#)
 - LI. [TROP DE VÉRITÉS](#)
 - LII. [L'AMOUR DE LA VÉRITÉ](#)
 - LIII. [LA FATUITÉ RAISONNABLE](#)
 - LIV. [L'AUTORITÉ DE L'IRRÉVOCABLE](#)
 - LV. [L'OMBRAGEUX ESPRIT](#)
 - LVI. [L'ÉCOLE DE LA LIBERTÉ](#)
 - LVII. [LE MIRAGE DU PROGRÈS](#)
 - LVIII. [ÊTRE MAÎTRE DE SES PENSÉES](#)
 - LIX. [LES HUMANITÉS, RÉGULATRICES DES PENSÉES](#)
 - LX. [LES TRISTES JEUX DE L'INTELLIGENCE](#)
 - LXI. [CONTRE LES NOUVEAUTÉS](#)
 - LXII. [LA VIE INTÉRIEURE](#)
 - LXIII. [DEUX RELIGIONS](#)
 - LXIV. [LA PRIÈRE](#)
 - LXV. [LE FAIT ET LE DROIT](#)

- LXVI. [L'IDÉE ET LE FAIT](#)
LXVII. [UN GENRE DE PAIX](#)
LXVIII. [INDIGESTION DE PREUVES](#)
LXIX. [RECONNAÎTRE L'HOMME](#)
LXX. [L'ART DE PERSUADER](#)
LXXI. [PAIX SUR LA TERRE](#)
LXXII. [LES GRANDS SORCIERS](#)
LXXIII. [LA CHANCE](#)
LXXIV. [ADAPTATION](#)
LXXV. [LIBERTÉ N'EST QU'UNE IDÉE](#)
LXXVI. [NE PAS CHOISIR](#)
LXXVII. [LA VOLONTÉ ET L'ACTION](#)
LXXVIII. [L'HOMME D'ACTION](#)
LXXIX. [L'ART DE TRAVAILLER](#)
LXXX. [DOCTRINE DE L'ACTION](#)
LXXXI. [LE COURAGE](#)
LXXXII. [SUPERSTITIONS DEVANT LE JUGEMENT](#)
LXXXIII. [PRUDENCE D'ESPRIT](#)
LXXXIV. [LA CLEF DES SONGES](#)
LXXXV. [SOCRATE](#)
LXXXVI. [PENSER OFFENSE](#)
LXXXVII. [MÉCANIQUE CIVILISATION](#)
LXXXVIII. [IDÉES ET CHOSES](#)
LXXXIX. [LES ÂNES ROUGES](#)

AVANT-PROPOS

Comme je relisais les Propos, non encore parus en recueils, qui étaient capables de rendre l'équilibre à l'esprit effarouché par les thèses et les discussions, j'apercevais une sorte d'ordre dans les difficultés comme dans les solutions. Car les difficultés de l'esprit viennent communément de la contrariété qui se trouve entre les idées. Il importe donc premièrement d'être familier avec les inconvénients de penser. C'est un air qu'il faut respirer. C'est l'air platonicien. Mais tout n'est pas fini lorsque l'on a formé un système d'idées cohérent, car il arrive qu'on ne trouve point alors l'objet qui s'y conforme ; et ici il faut faire mieux que s'y résigner ; car c'est la règle et c'est un bienfait. Le secours que nous apportent les choses est qu'elles ne sont point raisonnables. On se plaît à la fin aux résistances de l'objet qui rendent ingénieux et nous somment de compléter nos idées.

Cette adaptation de la pensée à l'action est un univers qu'il faut parcourir ; il faut savoir s'étonner, et quelquefois découvrir le pourquoi de l'étonnement. On gagne beaucoup si l'on découvre qu'une idée qui semblait facile à ruiner se justifie finalement.

Par ces lectures, qui sont des exercices, on se donnera la part de doute qui convient à l'homme libre. C'est seulement ainsi qu'on trouvera prise pour les idées à force de les avoir ajustées aux étroits passages que laisse l'univers.

Dès lors, les problèmes de l'action, qui sont l'épreuve de l'apprenti, s'éloignent comme dans un brouillard. Chacun s'aperçoit qu'il est dans l'action et qu'il n'a qu'à continuer. Telles sont les contradictions qui s'offriront ici à l'homme accoutumé à croire qu'il a assez étudié les

préliminaires de l'art humain fondamental, qui propose à chacun d'être un homme. En gros je veux dire qu'il n'y a rien à changer aux conclusions, mais plutôt aux commencements, comme les difficultés très ardues du genre Einstein en donneront des exemples. Étant quelquefois bien fâché de n'être plus donneur de conseils, je n'ai pu me priver de recommencer l'ancien métier, pour l'élève qui a vieilli et qui a juré de se passer de conseils. Très bien de jurer, mais un livre n'est pas un donneur de conseils, puisqu'il n'entend pas les questions. Courage donc ; car je remarque une prodigieuse somme d'intelligence et de courage, et un étrange arrêt des esprits, comme à un encombrement.

ALAIN.

Le 6 novembre 1938.

I

PREMIER ÉTAT DE TOUTE CONNAISSANCE

« Quelle chose étrange qu'un rêve », disait quelqu'un. Voilà une pensée de sauvage ; mais nous sommes tous sauvages assez et trop ; et je voudrais bien connaître celui qui n'est pas troublé par le souvenir d'un rêve terrifiant. Chacun sait bien aujourd'hui qu'un rêve n'est rien ; toutefois cette connaissance est trop sommaire pour assurer la sagesse. J'aime mieux miner tout autour de cette idée que le rêve est quelque chose d'étrange. Tout ce que l'on peut essayer de raisonnable contre les rêves consiste en ceci qu'il faut les rattacher au contraire à la vie normale, afin de ne plus en être étonné.

Je réponds donc aux autres et à moi-même : « Étrange chose, le rêve ? Non. Nullement plus étrange que la connaissance que je prends de cette fenêtre et de cette porte en ouvrant les yeux. Dans les deux cas je suis averti par quelque trouble qui se produit dans les frontières de mon corps, lumière, son, douleur faible ou forte. Dans les deux cas, je me mets à la recherche de la cause ; dans les deux cas, il vient un moment où je cesse de chercher. Dans les deux cas, je suis exposé à des erreurs sans mesure par cette promptitude à juger, si naturelle. Dans les deux cas, je jurerais que j'ai vu ce que pourtant je n'ai point vu. M'entretenant dans une foule, et tout en marchant, avec mon compagnon, je continue la conversation avec un autre qui a pris sa place ; mais, n'ayant point de réponse, je regarde plus attentivement ; je vois que je me suis trompé ; j'aurais pourtant juré que c'était mon compagnon ; ce moment est celui du réveil. Un bruit de voiture

dans la rue ; je crois voir le cocher, les chevaux, le nom du marchand en grandes lettres ; en quoi il est possible que je me trompe, mais je ne m'en soucie guère ; il y a autour de moi un grand nombre de choses par rapport auxquelles je ne m'éveille point. Aussi dit-on bien au distrait : « Vous rêvez ». Le distrait est un homme qui juge sur de faibles indices. Un matin de dimanche je crois prendre *L'Humanité* dans une pile de journaux et c'est *Le Petit Parisien* que je trouve dans ma poche. Je pourrais bien croire que le génie de la modération a fait ce changement miraculeux ; mais j'aime mieux me souvenir que je n'ai vu de ce journal que la tranche, c'est-à-dire un jambage du titre et une certaine couleur du papier. Rien n'est plus naturel qu'une erreur dès que l'on juge si vite et sur de faibles signes. Et comment pourrais-je bien juger quand je juge les yeux fermés et les poings fermés, d'après un bruit indistinct, d'après le froid ou le chaud, d'après le picotement du sang dans une main mal placée ? Qu'il n'y ait presque point de vérité en ces perceptions paresseuses cela ne doit pas m'étonner. L'important est de ne point se prendre pour une victime de la nature. Je dois savoir que ma connaissance naturelle est formée selon l'insouciance, et non pas du tout en vue d'éviter l'erreur et de sauver mon propre esprit. Aussi ne vais-je point supposer à la manière d'Ajax que c'est quelque dieu qui m'envoie de fantastiques opinions. »

Pour ma part c'est dans la poussière de l'*Illiade* que j'ai compris les Olympiens. Car, dans cette masse de mouvements et de colères, on ne peut suivre les aventures de tel ou tel. Non, mais on le voit sortir de la masse, puissant puisqu'il n'est pas tué. Si c'est un ennemi on se précipite contre lui. Or, bien loin de fuir, il se fond dans la tempête des apparences. Quoi de plus simple ? Évidemment c'est un Immortel qui l'a revêtu d'un brouillard afin de le dérober à ma colère, ou bien l'Olympien a pris la forme de mon ennemi, et m'échappe bien aisément. Or le combat est le moment de l'attention. Si le héros réfléchissait, me disais-je, il se reconnaîtrait comme voué à l'erreur, et inventeur de dieux. Il saurait que l'*Illiade* a été inventée par les guerriers eux-mêmes, et il honorerait mieux de petites conquêtes sur l'erreur, et quelques vérités incontestables comme sont quelquefois les proverbes. Il saurait que la sagesse est rare et difficile ; il comprendrait ses propres passions et celles de son voisin. L'erreur n'a rien d'étrange ; c'est le premier état de toute connaissance.

II

L'ESPRIT LIBRE ET L'ESPRIT JUGE

Savoir que la terre tourne, cela n'avance pas beaucoup, ni pour le bonheur, ni pour la sagesse, ni pour la justice. D'où un homme subtil et assez avancé dans les sciences, voulait conclure que l'on avait fait beaucoup de bruit pour cette aventure de Galilée, beaucoup de bruit pour peu de chose. Je veux suivre cette idée. Il est clair que Socrate se passait très bien de savoir si la terre tourne. Le plus savant homme de notre temps est privé de myriades et encore de myriades de connaissances dont il peut être curieux. Quelles sont les montagnes et les cratères sur l'autre côté de la lune ; s'il y a des habitants dans Mars ; combien de planètes tournent autour de telle étoile ; savoir si on pense sur ces planètes, si on y fait la guerre, si la géométrie y est la même que chez nous. On peut ignorer ces choses-là. Bien mieux, un juriste ignore la chimie. Vous feriez rire si vous demandiez qu'il ait pesé l'azote et le chlore avant de réfléchir sur les successions ou sur les murs mitoyens. Le chimiste lui-même ne sait pas toute la physique. Il y a sur la planète trois ou quatre mathématiciens qui ont fait, si l'on peut dire, les plus difficiles ascensions, et qui sont seuls à contempler certains paysages d'idées ; le commun des hommes, et même le commun des savants, est privé de cette connaissance et s'en console. Bref, il n'est pas besoin d'en savoir autant qu'un Pascal pour dire comme il pensait : « Voilà bien des connaissances que j'ai possédées ; j'en aperçois d'autres et encore d'autres ; en puis-je nommer une qui me rendra plus juste, plus sage, plus humain, ou seulement plus content ? »

Toute thèse est soutenable ; toute thèse a du vrai. J'en fis l'épreuve autrefois, aux Universités populaires, quand nous jurâmes de discuter de tout librement. Là-dessus quelque ouvrier, qui s'est instruit seul et à grand'peine, demande si l'on se moque, si le progrès se fera par des esprits crédules, si toute vérité prouvée ou expliquée n'est pas bonne, au contraire, à réveiller et armer le jugement. Le même homme, si j'entreprends de lui faire connaître seulement le mouvement apparent des astres, trouve que c'est bien long et demande si le midi vrai assurera la soupe et le loisir à tous ceux qui travaillent. D'où l'esprit fin vaincra l'esprit fort. Les prolétaires se défient des intellectuels, et cela se comprend.

Le raisonnement irrite et ruse. Il faut juger. Il n'y a peut-être pas une connaissance, je dis soutenue par ses vraies preuves, dont un homme ne puisse se passer. Mais qu'est-ce qu'un homme qui n'a jamais rien compris par les vraies preuves ? N'est-il pas comme un enfant devant le premier charlatan venu ou le premier discoureur ? Au rebours, je dis que toute connaissance est bonne pour réveiller l'esprit, pour lui donner l'expérience du vrai et du faux. Géométrie, si vous voulez. Physique ou chimie, comme il vous plaira. Qu'il sache distinguer, en un exemple simple, ce que l'on suppose et ce que l'on prouve. Qu'il conduise une expérience ; qu'il aperçoive d'où vient l'erreur, et comment l'on s'en garde. Triangle, mouvement du pendule, chute d'un corps, ébullition, combustion, moteur électrique, tout est bon si l'on apprend à ne pas confondre ce que l'on croit et ce que l'on sait. Et donc il importe moins, pour le progrès réel, de savoir beaucoup, que de savoir très bien une chose ou deux. Et puisque ce qui importe par-dessus tout, c'est de révéler à lui-même l'esprit libre et l'esprit juge, vous voyez, dirais-je à notre subtil jésuite, vous voyez que le procès de Galilée fut un grand moment, parce qu'il s'y découvrit une autre manière d'instruire, qui menace, qui force, qui apporte comme preuves le piquet de gardes et la prison. Ce genre d'expérience instruit par le ridicule ; car le piquet de gardes ne pouvait empêcher, comme on dit, la terre de tourner. Oui, on peut ignorer si la terre tourne, et mener une vie digne d'un homme. Mais on n'est pas du tout un homme si l'on croit et si l'on suit ceux qui trouvent naturel de démontrer par gendarmes si la terre tourne ou non.

III

LE FAIT PORTE LES PENSÉES

Régler *le dedans sur le dehors*, c'est une maxime de Comte, par-dessus laquelle galope l'esprit ambitieux, toujours occupé, au contraire, à régler le dehors sur le dedans, ce qui est réformer, inventer, créer. On sait qu'il y a des professeurs qui passent trois ou quatre heures à prouver l'existence du monde ; cela fait rire. Rien n'est plus solidement posé que le monde, rien ne nous tient plus serré, rien n'a moins besoin de preuve. Au reste la preuve est ici hors de lieu ; on ne prouve point l'existence, on la constate. Ce nettoyage fait, il reste un problème vrai sous le problème faux. Les hommes oublient aisément le monde ; ils n'aiment pas y regarder ; ils préfèrent leurs propres créations, discours, écrits, états, règlements. Et il faut convenir que l'habitude de juger sur pièces et sur témoignages, qui définit presque toute l'administration, nous détourne de faire ce relevé de la situation réelle, à quoi il faut du courage, un refus de préférer, et un mépris de récriminer, choses rares, choses viriles. L'inventaire, qui est un compte de choses, nous met en face de vérités qui ne sont pas toutes agréables, et qui nous enlèvent le recours aux arguments, qui fait le bonheur des esprits faibles. « Si l'on m'avait écouté » ; cette phrase, à mes yeux, condamne un homme. Ce qui n'est plus ne peut servir de départ réel pour une action ; cela est évident. Mais l'action est saine et raisonnable toujours ; c'est la pensée qui a besoin de règles ; c'est la pensée qui a besoin d'objets ; or ce qui n'est plus n'est pas un départ ni un appui pour les pensées ; non pas seulement parce qu'il ne sert point d'y penser, mais parce qu'on n'y peut penser. C'est alors que

le discours extravague. Et je tiens que l'on ne peut raisonner que sur un fait présent, que l'on reçoit d'abord comme il est.

Les fous ne m'étonnent point par leurs absurdes raisonnements ; et même il n'est pas difficile de retrouver dans leurs divagations une logique passable, et qui vaut bien celle d'un disputeur. Ce qui fait le fou, c'est qu'il a perdu le contact avec la chose telle qu'elle est ; c'est qu'il ne sait plus la voir ; c'est qu'il ne veut pas la voir. Et, tout au contraire, il invente les faits d'après des raisonnements. Il se croit persécuté ; il vous prouve qu'il est victime d'une intrigue très bien menée ; mais tout est supposé d'après une idée qu'il se fait des hommes et des caractères. Il vous dit l'heure et le lieu d'une rencontre ; elle a eu lieu, pense-t-il, parce qu'il y a de bonnes et claires raisons pour qu'elle ait eu lieu. Vous retrouvez ici le point malade de toutes nos pensées. C'est toujours une faute de vouloir prouver l'existence par raisonnement, au lieu d'aller voir et toucher la chose existante. Et n'importe quel passionné, s'il tient un moment sous son regard cette idée si simple, se reconnaîtra lui-même dans le fou. J'avoue que ce moment-là n'est pas agréable.

Il n'y a pourtant pas de mal à se reconnaître fou, si l'on comprend comment on a pu en arriver là. Or l'extrême confusion de l'esprit enfant, la précipitation qui en est l'allure ordinaire, et la poussière qui tourbillonne autour de nos sens, tout cela explique assez que ce que nous avons mis en réserve est vraisemblablement faux. La plus grande partie des folles croyances de l'homme lui vient de son enfance ; ce sont les nourrices qui nous ont formés. C'est ainsi armés que nous nous précipitons au-devant de l'Arc-en-Ciel, de l'Éclipse et de la Comète.

L'histoire nous enseigne, mais non pas comme elle voudrait. Car elle recueille les absurdités que l'homme a pu croire, et cela en somme est très consolant. Puisque chaque homme a pour mission de sauver un peu d'esprit, nous jugeons alors que ce grand devoir est à portée de notre main. On devient jugeur par un certain mépris de l'histoire. Et ceux qui disent que l'histoire nous forme l'esprit, je suppose que c'est ainsi qu'ils l'entendent. À nous deux, illusion !

Attentif donc à couper d'avance tous les nerfs de ce raisonnement intrépide, qui multiplie si bien nos malheurs, j'ai pris comme règle de pratique cette maxime dont chacun pourra faire son profit : « Ce que l'on

suppose d'après un raisonnement n'est jamais vrai ». Vous devinez ce qui a été dit dans un entretien secret ; vous raisonnez brillamment, et je n'ai rien à dire contre vous que ce petit mot qui plaisait à Montaigne : « Il n'en est rien ». Et ce petit mot semble bien hardi. « Qu'en savez-vous vous-même ? » Mais si. Je sais très bien qu'il est impossible qu'un raisonnement vienne tomber sur une combinaison réelle, et s'y accorde. La variété est si grande dans le monde, et le concours des circonstances dans le moindre événement est si loin de mesure avec nos calculs, que je parie sans hésiter et toujours contre vous, homme passionné ; je suis sûr que la chose n'a pas été et n'est pas comme vous prouvez qu'elle a dû être. Allons-y voir, si nous pouvons ; à chaque fois je gagnerai. Mais attention ! Si je suis moi-même intéressé à la chose, soit par ambition, soit par amour, je raisonnerai alors au lieu de constater ; je raisonnerai et je perdrai à chaque fois. Ce qui n'empêche pas que ma maxime soit bonne encore ici, comme avertissement. Je l'ai éprouvé plus d'une fois, imaginant, par exemple, les causes qui faisaient qu'une lettre attendue n'arrivait pas. Je raisonnais très bien et je me persuadais moi-même. Mais il m'était bon de me dire : « Cela n'est pas vrai. On ne prouve pas l'existence, on la constate ».

IV

L'ART DE CONSTATER

Nous ressemblons tous à ce roi de Siam dont parle Hume, qui refusa d'écouter plus longtemps un Français dès que celui-ci eut parlé de l'eau solide, sur laquelle un éléphant pourrait marcher. Ce que nous n'avons jamais vu, ce qui ne ressemble point à ce que nous avons vu, nous le jugeons impossible. Qu'on nous mette alors le nez dessus, que nous ayons le moyen d'explorer et d'enquêter, que les conditions soient telles que nous puissions refaire à volonté la chose, comme pour la glace en nos pays, alors nous nous assurons qu'elle était possible et que nous aurions dû la prévoir. Mais si l'événement est soudain et unique, si nous n'avons point le loisir de tourner autour, si nous ne voyons point le moyen de l'expliquer d'après ce que nous savons déjà, c'est alors que nous sommes saisis de l'idée effrayante que les collines pourraient bien se mettre à danser, et qu'enfin nous ne pouvons plus compter sur ce monde, et que tout travail est vain. Cette idée, si l'on peut dire, est exactement celle de la fin du monde et du jugement dernier. Maintenant est-ce autre chose qu'une terreur ou qu'un vertige ? Un homme y peut-il rester ? Ne tombera-t-il pas de là dans une nuit de fureur ?

Sur ce point des religions, l'homme est presque insaisissable. Ainsi ce roi de Siam croyait vraisemblablement à des miracles de sa religion non moins étonnants que le changement de l'eau en une roche vitreuse. Si le Français lui avait conté un tel miracle comme ayant été fait autrefois par un puissant magicien, je soupçonne que le roi de Siam aurait retrouvé le fil de ses

coutumes, ayant lui-même à citer bien d'autres miracles, comme d'une plante grandissant de son germe en une minute sous la robe d'un grand sorcier, ou d'un serpent lancé en l'air et qui reste en l'air comme un météore. Mais l'eau solide n'était point donnée comme miracle ; tout au contraire comme une chose commune et ordinaire en une certaine saison, une chose que chacun pouvait constater et explorer. Ce roi, donc, on ne l'invitait point à croire, mais plutôt à percevoir, et sans lui fournir d'objet. Peut-être avait-il tracé une frontière entre les pensées sans objet et les autres. Nul chasseur n'a suivi en chasseur la chasse fantastique ; c'est le soir, à la veillée, que le cerf s'envole. Et, bref, en tous pays, un homme qui est invité à constater ne croit plus rien. Un cheval boiteux est toujours difficile à vendre.

Pris dans un récit émouvant et entraînant, encore mieux dans un poème, le miracle passe. Rien n'est constaté ici ; rien n'est réel ; il faut croire tout ; c'est la règle du jeu. Mais remis au monde, pris comme une chose à constater, le miracle n'est plus miracle. Les vrais croyants glissent souvent à vouloir prouver que la résurrection du Christ était possible par les causes naturelles ou que l'action à distance d'une volonté sur les hommes et même sur les choses dépend d'un fluide jusqu'ici trop peu observé. « Tout ce que Dieu fait est naturel » ; Balzac a écrit cette pensée, à la fois théologique et raisonnable, dans son roman d'*Ursule Mirouet*, qui est plein d'apparences fantastiques.

Il n'y a pas si longtemps que des esprits positifs demandaient, comme un miracle irrécusable, que quelque fakir fût paraître à Bombay le numéro du *Times* tel qu'il paraissait à Londres et à la même heure ; or, c'est ce que le télégraphe rendrait possible, et de plus d'une manière. Et je ne vois pas qu'on puisse donner comme impossible qu'une jambe d'homme coupée repousse, puisque les pattes repoussent aux écrevisses. Notre critique s'exerce mal quand l'objet manque ; et la première question n'est pas si cela est possible, mais si cela est. Il faut y aller voir premièrement, et il n'y a pas d'autre manière de connaître. Nous raisonnons très mal du possible au réel, voulant dire : « Cela est impossible, donc cela n'est pas » ; et, au contraire, nous raisonnons très bien, disant : « Cela est, donc cela est possible ». Tel est le chemin de la raison.

V

MENSONGES DE L'EXPÉRIENCE

On cite, comme tout à fait ridicule, cette croyance de certaines peuplades, qu'il ne faut point nommer même tout bas, l'animal que l'on chasse, sous peine de manquer la chasse. J'aperçois déjà quelque chose de vrai dans cette opinion ; car il est vrai qu'à la chasse il est bon de parler le moins possible. Et, pour des hommes simples, qui ne pensent pas hors de l'action, l'interdiction de nommer l'animal qu'ils poursuivent est à peu près l'équivalent d'une interdiction de parler de quoi que ce soit. Au reste, les préceptes magiques de ce genre-là sont toujours mieux écoutés que les conseils de la sagesse ; parce qu'on interprète les uns et non les autres. Mais je veux surtout considérer le genre de preuve que se donnaient à eux-mêmes ces naïfs sauvages. Si le nom interdit était prononcé par mégarde, aussitôt ils rompaient la poursuite, assurés qu'ils ne prendraient rien. Et ils ne prenaient rien en effet. On dit assez que l'expérience suffit à corriger nos erreurs ; toutefois on ne pense pas assez qu'il faut chercher l'expérience. Mais quoi nous vivons dans l'expérience ! Un coup d'œil paresseux nous la découvre.

Nous ne nous méfions jamais assez de ce que tout le monde dit, et de ce que tout le monde sait. Quand on vit parmi les paysans, qui certes n'ont pas intérêt à se tromper, et qui conservent tout ce que les anciens ont enseigné, on n'oserait point révoquer en doute ce qu'ils prennent comme évident. Or le grand effort des hommes les plus savants se sont exercés contre les superstitions paysannes, concernant la lune, concernant le temps. Encore

manquera-t-on d'audace si l'on n'a point voyagé ! En ce sens les sauvages sont réellement nos instituteurs. Il est sain de lire tout ce que les sauvages croient.

J'ai lu dans Kipling un bon récit d'une peuplade de l'Inde que l'imagination tourmente. Ils disent qu'on voit l'ombre d'un mort illustre se promener la nuit montant un énorme tigre ; ils le disent et le croient ; en conséquence ils se cachent dans leurs maisons et se jetteraient face contre terre plutôt que de s'exposer à voir une chose aussi effrayante. Il est rare que les erreurs d'imagination soient correctement décrites. Presque toujours on y ajoute quelque hallucination, comme si une forte croyance nous faisait voir de nos yeux ce qui n'est point. Mais cette supposition n'est point nécessaire ; on peut en faire l'économie. Ceux qui sont dupes de l'imagination ressemblent toujours à ceux qui se cachent la tête sous leur drap, par crainte de voir le fantôme. L'expérience nous détournerait de croire. Mais c'est croire qui nous détourne de regarder et d'essayer. C'est pourquoi les croyances, par leur force même, se développent contre l'expérience et jusqu'à l'absurde, sans jamais rencontrer d'obstacle.

La peur est déjà une preuve assez forte. Mais quand il s'agit de l'univers humain, la peur fait des preuves réelles, et l'expérience donne ce qu'on attend. Si je crois qu'un homme m'est ennemi, il ne se peut pas que je ne le montre, et l'homme devient ennemi, par la vertu des signes ; méchant celui que je crois méchant, par les signes ; perfide celui que je crois perfide. Mais amical et bon de même celui que je crois amical et bon ; juste celui que je crois juste ; toujours par les signes ; et au delà de toutes limites, vraisemblablement ; car ces généreux essais ne sont point faits souvent ; et quand ils sont faits ils sont mal faits ; un grain de peur y reste toujours, qui gâte l'expérience. Ainsi l'expérience humaine est chargée de preuves menteuses, réelles pourtant. La guerre tourne en ce cercle, et creuse la piste, dont on ne sait plus sortir. Nos prophètes de malheur en sont déjà à voir les avions allemands au-dessus de Paris ; cette pensée, d'ailleurs sans issue, va régler toute notre politique, si nous n'y prenons garde ; et la chose sera à la fin, par la peur même. Expérience menteuse. Pour voir le juste, d'un homme ou d'un peuple, il faut oser et vouloir.

VI

LA CRITIQUE

Tout est vrai dans un fou ; car c'est pourtant vrai qu'il est fou. S'il croit voir courir des rats, c'est qu'il a les yeux malades, ou les nerfs, ou la cervelle. S'il sent des morsures de rats, c'est qu'il sent de vives douleurs, comme il arrive aux goutteux. Et peut-être faudrait-il dire qu'il n'arrive au fou rien de pis que ce qui nous arrive à tous dans la fièvre, ou seulement quand nous rêvons. La différence est en ceci que nous ne croyons point aveuglément ce qui se présente, au lieu que le fou croit tout. Le fou est un homme qui se croit. Par un mouvement brusque, par un jeu de lumière, il lui semble qu'une forme a passé d'un arbre à l'autre ; au lieu de se méfier et d'y aller voir, il se demande qui cela peut être, et ce que veut cet insaisissable. Sa pensée est un roman assez bien conduit quelquefois ; il y exerce même un esprit de sagacité, comme on voit en ceux qui, sans être fous à lier, donnent trop de place au soupçon et trop peu à la connaissance de ce qui est. Et en effet le fou se conduit assez raisonnablement pour un homme qui est entouré d'ennemis cachés, et dont il ne voit jamais que l'ombre fugitive ; seulement il n'est pas entouré d'ennemis cachés ; et, comme Montaigne aime à dire : « Il n'en est rien ». Avant de raisonner sur le réel, il faut regarder ; c'est une idée de Stendhal. Et l'union des sentiments les plus vifs, et qui tromperaient aisément, avec un esprit qui sait se servir de ses yeux, c'est-à-dire douter de ce qui se montre, cela fait un artiste rare, qu'on ne se lasse point de lire ; cela fait un homme. Avec toute l'incrédulité possible, garder la foi, voilà l'homme de l'avenir, l'homme qui sut dire : « Je serai compris dans cinquante ans ». Au contraire il faut dire

d'un fou qu'à force de crédulité il a perdu la foi. Cette opposition fait un texte suffisant pour toutes nos pensées ; qui démêle cela est bon conseiller et précieux ami. On bat les buissons à chercher le grand secret de Stendhal ; on l'aime, et puis on le repousse, et puis on veut se moquer ; pour finir on l'aime.

Mais qu'est-ce donc ? C'est un homme à son poste d'homme, et fort attentif à son humaine situation. Entouré certes du monde, et même assez serré de ce rude compagnon, qui n'a point du tout d'égard ; mais de bien plus près serré et touché par lui-même, et voyant toutes choses à travers soi, yeux brouillés, émotions, passions ; mouvements de soi mélangés aux mouvements du monde, et qui font courir les dieux d'arbre en arbre, si l'on se croit. Mais il le sait. Pour une fois la mathématique, la mécanique, la physique, ont servi à autre chose qu'à fabriquer d'étonnantes et ennuyeuses machines. Pour une fois le progrès aveugle est revenu sur lui-même et s'est reconnu. Le progrès aux yeux ouverts, c'est la merveille de ce temps-ci. Ce que je crois voir, se dit l'homme, est mêlé de moi ; il s'agit de défaire ce mélange. Le plus beau moment du héros stendhalien est quand il parle, comme Ulysse, à son propre cœur, mais mieux : « Je suis fou ; je dois penser que tout ce que je suppose est faux ». Napoléon, son modèle, avait des parties de jugement ; il savait bien dire : « Ce qui me plaît à croire est suspect ». Par cette précaution, on arrive à percevoir les signes réels ; on arrive à un degré admirable de confiance. Mais cela n'entre point en nos ajusteurs de sagesse, qui font des serrures pour d'autres. Et quel avantage en ce savoir-faire, s'ils croient ce qui leur plaît, ou seulement ce qui les touche ? En leurs équations ils ne croient rien ; ils font l'enquête bien exacte et le recensement : mais s'ils sont candidats à l'Académie, ils croient tout. Le premier fripon conduit leurs pensées, si seulement il sait flatter. Aussi ces crédules sont-ils rongés de doutes, c'est-à-dire guéris d'un flatteur par un autre flatteur. Il fallait douter par connaissance de soi, non par expérience des flatteurs ; mais c'est la difficile école, et même ignorée ; d'où vient que le mot de critique a pris un sens étrange et détourné. Critique veut dire séparation ou distinction.

VII

L'ATTENTION INTEMPÉRANTE

L'art de faire attention, qui est le grand art, suppose l'art de ne pas faire attention, qui est l'art royal. Savoir dormir, savoir se reposer, savoir ignorer, savoir oublier, voilà ce qui est trop rare dans les chefs. L'homme est étrangement assiégé ; couleurs, odeurs, bruits, contacts ne cessent pas de se précipiter par les portes de l'homme ; s'il tient audience ouverte, il est perdu. La résolution de dormir est merveilleuse ; c'est un refus d'attention. Il y faut un courage tranquille et une indifférence aux frontières ; la surface du corps ne se hérisse plus, elle se confie ; cette réconciliation est la substance du bonheur. Qui se prive de sommeil se prive d'éveil. Qui ne dort pas assez est littéralement empoisonné par sa propre agitation ; qui a dormi est lavé.

Ce retour des nuits est un grand conseil. Mais une journée de pensées est bien au delà de nos moyens. Un homme de jugement sait dormir partout. Il donne audience, et dort. Au court réveil, quand c'est le moment de juger, il a cette faiblesse de n'avoir pas écouté, mais il a cette force d'être frais et reposé. Quel avantage pour celui qui a tout lu et qui sait tout, s'il est fatigué dans le moment où l'événement demande réponse ? On conte des miracles sur le travail inconscient de l'esprit. Quelques-uns croient qu'il se fait une mise en ordre et comme une digestion des idées pendant le sommeil. J'aime mieux supposer que lorsqu'ils ont longtemps dormi, ils s'éveillent tout neufs, et, en un instant, démêlent des difficultés qui, la veille, étaient insurmontables par l'effet de la fatigue. Tout l'art est de ne point courir

après l'idée dans le moment qu'elle fuit. Tout l'art est de refuser cette attention usée, cette attention qui n'est plus du premier et frais moment. Sur une statue ou un monument, il vaut mieux jeter deux ou trois éclairs d'attention qu'appuyer le regard. J'ai connu de ces regards appuyés qui quètaient le savoir ; ils ne voient pas, parce qu'ils regardent trop.

Ceux qui ont étudié avec suite les plus faibles sons ont découvert quelque chose qu'ils ne cherchaient point. Un très faible son, et continu, est entendu comme discontinu ; l'attention bat comme le pouls ; elle se donne de petits sommeils ; elle se refuse, et puis elle saisit. Cela est vital ; cela ne fait que traduire l'exigence du corps, la même qui donne le rythme à la rame ou à la hache ou au marteau. Qui serre toujours serre mal. L'athlète véritable est celui qui se repose dans le jeu même, et qui ne ferme le poing que sur le coup.

Ce qui m'intéresse dans l'homme c'est la masse dormante ; ce que je méprise c'est l'agitation comme méthode de penser ; c'est frapper cent fois à côté avec l'espoir d'un coup juste ; mais le coup juste est toujours le premier coup ; et il ne faut point essayer. C'est pourquoi la méthode de penser en commun et de décider en commun est mauvaise : elle épuise tout le monde et conduit à des solutions de fatigue. Il n'est pas difficile de deviner ce que sera une solution de fatigue ; ce sera acceptation et résignation ; et de mauvaise grâce, ce qui achève le mal. La mauvaise humeur est le fruit de l'attention intempérante. J'ai pris une grande leçon de ces associations qui prospèrent et ne font rien. C'est que l'attention y est vivante au commencement, quand les questions se posent, et morne à la fin quand il faudrait décider.

Les signes de l'intelligence sont bien trompeurs. Front soucieux, regard pénétrant, bouche tordue par les discours contraires, cela annonce plus de pensées que l'homme n'en peut conduire. Je regarde au contraire les parties lisses et apaisées ; telles les joues, comme un grand mur ; aussi le cou et la carrure qui signifient une juste proportion entre la vie et la pensée. Ce qui n'est point rustique pense d'abord trop, et bientôt ne pense plus du tout. De quoi les belles statues devraient nous avertir ; car la forme y est gardée contre l'incident. Je crains les agités. Je voudrais quelques hommes de marbre dans la politique.

VIII

LA VRAIE ATTENTION

Lorsque l'homme de troupe tremble devant le capitaine, on ne peut pas dire qu'il manque d'attention ; on voudrait dire qu'il en a trop ; toujours est-il qu'il ne fait pas attention comme il faut. Et, s'il est vrai que l'oiseau soit fasciné par le serpent, l'oiseau non plus ne fait pas attention comme il faut. Les êtres faibles que l'on endort en fixant leur regard sur quelque point brillant, ne ménagent pas assez leur attention ; on pourrait dire que l'attention périt ici par un excès d'attention. Bref, il n'est pas facile de penser.

Tout être vivant fait continuellement attention à son propre contour. Cette frontière sensible où la douleur commence, où la puissance se termine, est naturellement ce qui intéresse. Il n'y a même point d'intérêt au monde qui ne commence par ce resserrement et cette garde autour de soi. Aussi l'adjudant dit bien : « Garde à vous ». Et l'orateur aussi, et le professeur de même, quand ils essaient de tonner à la manière de Jupiter. Mais il ne faut point dire alors que l'attention s'élève ; bien plutôt elle redescend jusqu'à une sorte de terreur qui cherche objet. Le candidat aussi cherche objet, et ne choisit point, considérant le sourcil du maître, ou le bouton de porte. Chacun a remarqué que, dans les moments difficiles, l'attention est souvent occupée par un objet qui n'a point de sens, qui n'offre aucun rapport avec la situation présente, et qui offre pourtant la couleur de l'intérêt le plus vif. C'est le propre du frisson animal et du saisissement de donner intérêt à n'importe quoi. Ainsi l'homme qui se sent pressé, et bien en peine d'écrire

quelque lettre difficile, regarde sa plume, le papier, le plafond, comme si quelque grand secret y était enfermé. Ce que l'on appelle travail ou effort n'est presque jamais autre chose que cette tension stupide, et qui, en effet, fatigue autant que si l'on soulevait des fardeaux. C'est que l'homme se noue alors autour de lui-même, et se garrotte, employant sa force à s'empêcher de respirer et de vivre. Il faut délier cette attention servile.

L'objet beau délie. Ce n'est pas que l'esprit y trouve d'abord quelque chemin. Mais c'est plutôt le corps humain qui trouve ici ce qui convient à son équilibre et qui, par une sorte d'imitation et de danse, se trouve rétabli en sécurité et souplesse. L'attention est libre alors pour des pensées. Et c'est par là que le poète est le meilleur maître à penser. Ce discours à mesure humaine fait la paix en ce corps tremblant ; c'est le moment de contempler. Ainsi la vieille méthode d'instruire par les poètes sera toujours la meilleure.

On ne peut pas savoir ce que pense l'animal ; mais les pensées courtes qui accompagnent la peur peuvent donner quelque idée de ce retour à soi et aux frontières du corps. Pour ces êtres qui sont entièrement occupés à ne pas mourir, l'objet se perd dans le saisissement ; le monde n'est que danger ou proie. Le point d'intérêt est tout, et ainsi n'est plus rien. Ce qui fait qu'un paysage est vu, c'est un état de loisir et de liberté, une attention déliée et je dirais presque distraite, qui se joue autour d'un centre. Cet heureux état n'est point animal ; il suppose le sentiment du règne humain sur les bêtes et les choses, de la garde humaine présente par des signes innombrables, enfin de l'ordre humain présent, non point pesant, mais diffus et comme répandu. Solitude en société, c'est le moment de la pensée.

L'alarme n'est pas le moment de penser. Il faut agir alors, et la pensée coule au bout des doigts ; mais si l'on ne peut agir, on reste rivé à soi, sans la moindre espérance d'une idée. Or, parce que notre première attention est comme un sursaut animal, la perspective de penser ne plaît guère. Aussi est-il difficile d'intéresser sans alarmer, et de demander jugement sans irriter. Il y faut la précaution, la cérémonie, la politesse. Je dis à l'égard des hommes les plus savants et les plus subtils. Si vous les prenez de court, vous trouverez l'humeur, non la pensée. Un mot non prévu produit le même effet qu'une attaque au corps ; l'homme passe comme une revue de ses frontières et ferme toutes ses portes. Il faut être extrêmement poli avec les rois. Si

vous cherchez un penseur, c'est un roi que vous cherchez. Saluez de loin et n'approchez qu'avec permission. Soyez poli.

IX

FAIRE DORMIR SES PENSÉES

Avant de dormir soi-même, il faut faire dormir ses pensées. Mais cela ne va pas bien, car vouloir endormir une pensée, c'est penser ; et penser c'est s'éveiller. Toute pensée nous met en alerte ; et cela est naturel dans un univers qui n'a rien promis. En toute situation, l'homme qui veille fait promptement le compte de ce qui peut servir et de ce qui peut nuire, sans se bercer d'illusions, comme on dit si bien. Et, au contraire, ce qui nous endort c'est une illusion agréable, d'après laquelle tout est pour le mieux et rien ne mérite attention. Remarquez que cette manière de voir est songe déjà. On dit : « Vous rêvez », à un homme qui n'a point fait une revue exacte, et en quelque sorte militaire, de ce qu'il a et de ce qui lui manque. Il faut donc rêver avant de dormir ; et la plupart des rêves sont vraisemblablement avant le sommeil.

Il faudrait donc mentir à soi dès qu'on se dispose à dormir. Mais, quand on est assiégé de pensées mordantes, on ne veut point se mentir à soi-même. On veut examiner, en vue de se rassurer. On veut résoudre, on veut conclure. Or un homme qui est dans la nuit et les yeux clos, et les membres immobiles, est en très mauvaise situation pour résoudre et conclure. Car les choses auxquelles il pense sont loin de lui ; il n'a pour y penser que de faibles images, et surtout des mots. Il faut faire bien attention ici. Toute situation perçue s'éclaircit, si mauvaise qu'elle soit ; l'homme s'avance avec précaution, fait le tour, s'il peut, de chaque chose. Comme disait Turenne un soir qu'il était avec Retz et d'autres, et que les autres, femmes

et valets, voyaient des spectres, et qu'eux-mêmes croyaient aussi les voir : « Il faut aller trouver ces gens-là ». C'étaient de pauvres moines qui profitaient de la nuit pour se baigner. Que de fois, soupçonnant de puissants ennemis et de grands obstacles, on trouve des moines qui ont bien peur ! Mais il faut y aller. L'homme aux yeux fermés n'y veut point aller ; il prétend explorer en pensée ; il n'y a point de plus grande folie, ni plus commune. Tous les Alceste se retirent dans leur cabinet pour penser à Célimène, et forment alors les idées les plus fausses. Toute pensée sans objet présent et perçu est une Célimène. Il faudrait savoir cela, et ne point faire revue des choses absentes. Mais il faut du génie pour endormir les pensées par une pensée supérieure, et dormir avant la bataille, comme on conte d'Alexandre et de Napoléon.

Il y a une meilleure méthode. Nous avons bien plus de puissance sur notre corps que sur nos pensées. Non que nous puissions faire taire le corps quand il souffre ; mais nous pouvons presque toujours le disposer comme nous voulons. Il faut donc savoir s'étendre et s'allonger. L'étirement et le bâillement, qui annoncent le sommeil, nous donnent ici une sorte de modèle. Mais le raisonnement peut seconder ces leçons de nature. Il faut comprendre ce que c'est qu'être couché ; c'est ne plus pouvoir tomber. Or souvent la tête, un bras, une main restent debout si l'on peut dire, soutenus par un effort qu'on ne sent point. Cette fausse position fatigue ; et, de plus, si le sommeil vient, cette partie qu'on a négligé de coucher tombera, ce qui réveille. Il importe donc que tout soit descendu au plus bas ; que tout soit étalé, étendu, on dirait presque répandu. Un sac de pommes jeté à terre prend naturellement cette position, où tous les travaux de la pesanteur sont faits. Un chien, et surtout un chat, la prend de même. L'homme, par cette vie debout qui est la sienne, ne se couche pas aisément. Je suppose qu'un masseur trouverait, dans l'homme qui se croit couché et qui ne peut dormir, des nœuds, des points de lutte, des muscles en boule ; solide, alors qu'on le voudrait fluide, autant qu'il est possible à ce sac de peau. Et cet heureux état terminerait toutes les pensées. Vous qui voulez dormir, ne refusez rien à la pesanteur ; laissez-vous doucement choir.

X

USAGE DE L'INSTINCT

Le culte des animaux est une pratique ancienne, toujours puissante par l'imagination. Quoi de plus touchant que de supposer dans les hirondelles ou dans les cigognes un sentiment des saisons bien plus précis que notre abstraite science ? Toutefois quand je remarque, dans la chaleur de l'été, quelques pailles tournoyant qui prennent la forme d'une petite trombe, je pourrais bien dire que ces pailles connaissent le cyclone mieux que je ne le connais. Supposition qui fait rire. Or je crois que les oiseaux migrants ne sont autre chose que des pailles au vent, qui me rendent sensibles certains changements de l'atmosphère. Ainsi est exorcisé l'instinct, qui est sans doute le dernier des dieux. Ce travail se poursuit par d'innombrables recherches, où l'on présuppose toujours que l'animal, en toute circonstance, fait des mouvements selon sa forme et selon la situation environnante, exactement comme les pailles au vent, quoique leur structure, leurs articulations et leurs réserves chimiques, leur fassent faire des sauts plus compliqués.

Le subconscient est une réalité de même ordre que l'instinct. On peut y joindre un mystérieux savoir ; on peut, au contraire, y rechercher, par un préjugé volontaire, seulement les effets d'une structure. En d'autres termes je puis croire que la partie animale de mon être conserve des pensées, élabore des pensées, produit même des pensées ; ou bien je puis présupposer qu'elle ne conservera que structure et qu'elle ne produira que mouvement. Cette manière de voir paraîtra sévère à beaucoup, exactement

comme de nier toute pensée dans un chat. Les hommes sauvages croient que tout est plein de dieux, c'est-à-dire de pensées. D'après ces vues on comprendra peut-être où va le progrès, et quelle discipline il suppose. Je veux m'en tenir à la pratique, et considérer seulement ce que c'est qu'un athlète, et comment il se rend maître de son corps. Ce n'est certes pas en laissant aller les muscles, ni en s'intéressant à ce qu'ils semblent vouloir. Cette autre méthode, c'est l'attention au pressentiment ; c'est la méthode des timides et des maladroits.

Selon la passion nous sommes maladroits. Qu'est-ce à dire ? Qu'en voulant faire un certain mouvement nous en faisons aussi plusieurs autres, comme ceux qui ne peuvent nouer une cravate sans serrer les dents. Le remède est d'acquérir par l'exercice l'indépendance des mouvements partiels, et l'égle préparation à tous les mouvements possibles, d'où souplesse, adresse, vitesse, efficacité. C'est ainsi que le pianiste, dès qu'il aura aperçu une suite de notes, suite nouvelle et imprévisible, l'exécutera aussitôt. Je suis persuadé que le gymnaste conçoit et exécute de même. Et si j'écris une lettre, il importe aussi que tous les mots possibles soient placés, par l'exercice, dans un état d'indifférence ; et au contraire celui qui écrit péniblement revient toujours aux mêmes mots et aux mêmes tournures. Je dirai qu'il ne s'est point rendu maître de son propre animal, et qu'au contraire il en attend quelque oracle. On connaît la méthode du médium, d'écrire en demi-sommeil. C'est attendre de l'animal une grande pensée. Or les pensées obtenues par ce moyen sont au niveau de la niaiserie, comme on sait. Toutefois ce genre de culte n'est point laissé sans regret, ni sans nouveaux efforts, comme on sait aussi. Bien aisément les dieux reviennent.

On se plaît souvent à dire que le subconscient élabore nos connaissances et les mûrit. Je veux considérer seulement des effets très simples. Mes deux doigts les plus faibles sont comme liés ensemble ; l'un ne peut se plier sans que l'autre suive, ce qui alourdit le mouvement, sans compter les fausses notes. Je m'exerce à produire volontairement les deux mouvements séparés ; et souvent je n'obtiens que gaucherie et fatigue ; mais je m'aperçois qu'après une nuit de repos les deux doigts sont plus libres qu'ils n'étaient, jusqu'à faire un trille satisfaisant. Vais-je dire qu'ils ont compris ? Il est bien plus simple de supposer que certains muscles plus faibles ont pris force, effet qui ne peut être sensible que par un travail d'élimination et de

nutrition, exactement par un sommeil. Je suppose que c'est par une maturation de ce genre que toute ma mécanique vivante s'adapte à mes ordres, c'est-à-dire se réveille plus maniable après le repos qui suit l'exercice. Et c'est pourquoi je crois aisément que j'ai appris en dormant, que j'ai travaillé en dormant, ou, en d'autres termes, que j'ai pensé sans y penser. Mythologie à mes yeux, si je rapproche ce genre d'illusion de celles qui ont trompé l'enfance de chacun de nous et les peuples enfants. La grande affaire est d'être maître de son propre animal, et d'être assuré qu'on en est le maître ; et l'on jugera aisément, quelque difficile que soit ce sujet-ci, quelles sont les conceptions directrices qui ont de l'avenir, et quelles sont celles qui n'en ont point.

Je veux que toute connaissance soit cernée d'entendement ; cette précaution fait la connaissance ; elle nous élève au difficile degré où le savoir est devoir, où compte surtout, dans la recherche du vrai, ce que l'esprit se doit à lui-même. En cherchant par là, en dressant cette sévérité trop peu connue, on dessinera à peu près ce que c'est qu'une conscience intellectuelle. Le fameux Poincaré lui-même hésitait beaucoup à chercher les raisons d'entendement d'une de ses grandes découvertes. Il préférerait, je le voyais bien, être la Pythie de lui-même, c'est-à-dire penser comme font les poètes, par la faveur d'Apollon.

XI

NE PAS CROIRE CE QUI PLAÎT

Ce qui est aisé à croire ne vaut pas la peine de croire ; et c'est ici que le sceptique a raison. Croire au loup ce n'est pas difficile ; il suffit d'avoir peur ; et nul ne s'applique à avoir peur ; bien plutôt on voudrait s'empêcher d'avoir peur. Il n'est pas difficile non plus d'être jaloux, ni de croire d'après cela des choses en effet très croyables, mais qui, remarque le sceptique, ne sont pas prouvées pour cela. Croire le journal, ce n'est guère plus que le lire ; c'est encore plus facile quand ce qu'on me donne à croire est agréable, par exemple si mon adversaire politique est présenté comme menteur ou fripon ; toutefois, cette facilité à croire ne vaut pas le plus petit commencement de preuve. Et il arrive souvent qu'un mouvement de colère achève la prétendue preuve. Si je suis battu ou humilié dans une discussion, je suis jeté à croire bien plus volontiers que l'autre a tort. Et tout le mal des querelles vient de cette complaisance et même lâcheté à croire ce qui plaît. Par ce qui plaît, je n'entends pas seulement ce qui est agréable ; car, par exemple, il n'est pas agréable de croire que la guerre est proche ; mais il m'est agréable de croire cette annonce désagréable, si je vois que mon ennemi croit le contraire ; car je suis porté à nier tout l'être de mon ennemi. Toute cette misérable monnaie du croire apparaît vile, comme elle était, dès qu'on la compte devant l'arbitre. Le sceptique parle donc comme il faut, et se moque comme il faut. Si la pensée est quelque chose, la pensée n'est certainement pas une complaisance à soi ; encore plus évidemment la pensée juste n'est pas une complaisance à soi.

Ainsi ce qui plaît et ce qui est vraisemblable n'est encore qu'un possible, et même suspect. La preuve de l'existence se réduit à l'expérience, et aucun raisonnement ne dispense de l'expérience ; tel est le principe que la libre-pensée, si bien nommée, n'a cessé de pousser et de soutenir dans le monde des hommes. Par exemple, un miracle, ne dites jamais que vous n'y croyez pas parce qu'il vous semble impossible ; dites seulement que vous n'y croyez pas parce que vous ne l'avez pas constaté ; et j'ajoute que le doute véritable est aussi fort à l'égard d'une chose que l'on croit possible, par exemple le grand serpent de mer, ou une escroquerie d'un homme riche et considéré. Hume se plaît à raconter que le roi de Siam, en ce temps-là, entendant conter que l'eau pouvait quelquefois devenir solide et porter un éléphant, ne crut rien de ce récit, qu'il jugeait impossible et absurde. Cette remarque fait rire ; mais il faudrait la suivre ; elle mène fort loin. Toutes les fois que devant un récit ou une rumeur vous discutez du possible et de l'impossible, vous êtes à côté de la question. Et même, si l'on fait attention au piège des passions et au penchant naturel du croire, c'est surtout devant ce qui nous est vraisemblable, devant ce que nous avons attendu et annoncé, c'est alors qu'il faut de tout son vouloir se mettre et se remettre dans le doute, exiger le fait, et encore le secouer et le tourmenter comme on fait devant les juges. Ainsi l'incrédulité est une grande chose, et justement honorée.

Mais il y a un autre côté de l'incrédulité, et qui en est le beau. Par exemple, il est bien sot de croire plutôt celui qui vous offre vingt pour cent, que celui qui se borne à quatre. Mais aussi pourquoi le croit-on, sinon parce qu'on croit qu'avoir cinq fois plus d'argent est absolument cinq fois meilleur ? L'incrédulité ici n'a pas à vaincre l'absence de preuve, car l'absence n'est rien. Elle a à vaincre quelque chose de positif, et qui est glorieusement vraisemblable ; car l'encens de la gloire commence aussitôt à monter vers le millionnaire de loterie, ou seulement vers la plus brillante et la plus puissante automobile. Cette valeur de richesse, tout le monde la crie, et l'incrédule a bien du mal à se tenir seulement d'aplomb, si le diable le tente de ce côté-là. D'où je vois que, pour être incrédule, il faut croire à autre chose qui n'a pas de preuve, et premièrement à ceci, que bien penser a de l'importance. Car le diable (et j'appelle diable ce qui se fait croire) vous dira au contraire qu'il ne sert à rien de penser bien si l'on est pauvre, et que

le riche pense bien sans se donner de peine ; il nous en exposera les preuves, brillantes, éclatantes, qui sont partout dans les livres de diabolique sagesse. Mais croire, contre toutes ces preuves d'apparence, qu'il vaut mieux être sage et pauvre, voilà le croire propre à l'incrédule, voilà la force de l'incrédule. En sorte que celui qui croit que puissance et richesse, tout compte fait, valent moins que justice, je ne dirai jamais qu'il est crédule, attendu que ce qu'il croit est difficile à croire, et contre les passions, enfin suppose force et courage, et non point faiblesse. Jugez toute religion de ce biais ; vous comprendrez beaucoup de choses.

Vous comprendrez notamment les stoïciens qui mettaient la force de l'esprit, ce qu'ils nommaient le ton, au rang des premières valeurs intellectuelles. Ils ne pensaient point que l'on pût être sage à bon marché, et ils concluaient que la manière de connaître importe beaucoup pour le vrai ; en sorte qu'atteindre le vrai sans peine, c'est le manquer. Partant de là, ils se plaisaient à dire que le sage ne se trompe jamais ; car, du moment qu'il ne tombe point dans la faiblesse d'esprit, il sait ce qu'il doit savoir et n'a rien à envier aux Dieux. Ces célèbres paradoxes ont illuminé l'antiquité, justement dans le temps où le sage était mis en demeure de reconnaître l'insuffisance de sa propre sagesse.

XII

LE VRAI SAVOIR

On parle d'instruction, de réflexion, de culture ; on annonce que cela changera tout ; on remarque que cela ne change rien. En réalité, il s'exerce une pression continue et fort habilement dirigée contre l'esprit. Il y a une manière d'enseigner, que ce soit science, ou langues, ou histoire, qui va obstinément contre l'esprit. L'ancien apprentissage, qui n'est qu'esclavage, revient partout, sous les dehors du savoir technique. En bref, je dis que l'esprit n'a rien fait encore ; mais c'est qu'il n'est pas éveillé encore. Nous vénérons un entassement d'énormes pierres, et les vrais croyants apportent chaque jour une pierre de plus. Tel est le tombeau de Descartes.

Il faudrait oser ; on n'ose point. Mais sait-on bien ? La doctrine du libre jugement est profondément enterrée. Je ne vois guère que des croyants. Ils ont bien ce scrupule, de ne croire que ce qui est vrai ; mais ce que l'on croit n'est jamais vrai. La pensée s'éveille un peu, tâtonne un peu et tombe dans l'être ; soudain, elle est chose et traitée comme chose. Imaginez un écolier qui cherche une solution, que ce soit un nombre, ou une construction géométrique, ou la traduction d'un vers latin ou d'un vers anglais. Il la cherche, et c'est un malaise et un petit supplice de chercher. S'il la lit du coin de l'œil par-dessus l'épaule de son voisin, il s'y jette, il est sauvé ; enfin il pense. S'il la lit sur son propre papier, ou dans son propre discours intérieur, il s'y jette encore ; il appelle cela sa pensée. Il a gagné, tout est dit. Je le compare à un homme qui creuse, et qui ne sait point se garder, ni sauter en arrière ; il laisse son outil sous le bloc, peut-être sa main, peut-être

lui-même tout. Les preuves sont comme des pièges, un homme instruit est un homme en cage ; chaque connaissance ajoute un barreau. La règle de trois emprisonne le petit bonhomme, et le système emprisonne le grand homme. À la Bastille aussi, il y avait des prisons bien meublées, et des cachots vulgaires pour le menu peuple.

De quoi s'agit-il donc ? Il faut le dire. Il s'agit de l'esprit de Socrate, de l'esprit de Montaigne, de l'esprit de Descartes. Il s'agit d'une certaine manière de croire, et même le vrai, qui laisse l'esprit tout libre et tout neuf. Descartes, à des moments admirables, pèse sa propre physique, y reconnaît des suppositions, dit-il, assurément fausses, et d'autres assurément douteuses. C'est cette manière d'être assuré qui sauve l'esprit. Une belle proposition de mathématiques est vraie selon l'esprit, par l'ordre et l'enchaînement des notions ; mais, au regard de l'objet, elle n'est qu'une raisonnable préparation à penser. Le chimiste invente des atomes, et puis les décompose en atomes plus petits qui gravitent comme des planètes autour de quelque soleil ; belle machine pour penser plus avant ; belle construction ; idée. Mais s'il croit que c'est une chose, que c'est vrai, que l'objet est ainsi, il n'y a plus de penseur.

Où vais-je ? Il n'y a qu'un objet qui est l'homme en société et dans le monde. Et chacun, depuis des siècles, a pris le parti de croire avant de savoir. Or, ce croire fanatique est la source de tous les maux humains ; car on ne mesure point le croire, on s'y jette, on s'y enferme, et jusqu'à ce point extrême de folie où l'on enseigne qu'il est bon de croire aveuglément. C'est toujours religion ; et religion, par le poids même, descend à superstition. Suivez les démarches d'un partisan ; même des cris, même une bousculade heureuse lui font effet de preuves. La puissance revient, comme règle de l'esprit ; et, selon la loi de puissance, elle revient toute. Tel est l'esprit de guerre et de domination qui n'est pas seulement dans le despote, mais dans l'esclave aussi. Il y a des choses prouvées ; c'est entendu ; on n'y pense plus ; et voilà la pensée. Or, regardez bien, je dis que le contenu n'importe guère, et que la manière de croire gâte tout. D'autant que le despote raisonnable n'est pas longtemps raisonnable. Il faut donc que les hommes prennent le parti de juger, de penser, de douter. Obéir, il le faut bien ; mais rien n'est plus simple et rien n'est plus sain, si seulement on refuse de croire, si seulement l'esprit se garde. Et vous verriez, sous ces regards

attentifs et libres, forts du vrai savoir, vous verriez comme le despote serait promptement un bon petit roi.

XIII

L'INTUITION

Il y a du sentiment et même du pressentiment dans l'intuition, sans quoi elle n'aurait point de prise sur nous ; mais il s'y trouve aussi une vue de l'esprit ou des sens, qui pénètre instantanément son objet, et d'après laquelle il nous apparaît bon ou mauvais, favorable ou suspect, de la même manière qu'une ligne nous semble déviée ou une fenêtre mal placée ; sur quoi nous ne pouvons donner des preuves, non pas même à nous ; seulement nous savons que nous sentons et voyons ainsi ; et peut-être pressentons-nous aussi que nous allons nous fier à cette intuition, soit pour accepter, soit pour refuser, et qu'il s'agisse d'une affaire ou d'un homme. Ainsi l'intuition s'oppose aussi bien à l'expérience qu'au raisonnement. L'intuition joue pour un cas nouveau, imprévu, urgent. À première vue on éprouve la confiance ou l'amitié à l'égard d'un homme. À première vue on juge une affaire ; on la voit s'élever et s'étendre, ou on la voit tomber. D'ailleurs presque toujours l'affaire est liée à un homme ; nous les jugeons ensemble, sans aller chercher des souvenirs, sans invoquer nos règles familières, sans désirer plus ample information ; telle est l'intuition.

Le principal avantage que j'y vois est cet avenir de confiance en nous-mêmes, qui nous préserve de l'irrésolution. Car il faut savoir que l'irrésolution est sans remède. Soit que l'on raisonne, soit que l'on cherche des analogues dans l'expérience, ce travail est sans fin, et il est nécessairement éclairé par le doute ; c'est pourquoi aussi une longue délibération présage un refus. Nous sommes merveilleusement doués pour

fabriquer des arguments ; nous plaidons pour ou contre ; cela nous fatigue. Au lieu que nous saurons gré toute notre vie à celui qui nous a plu de premier mouvement ; et ce capital de bonne humeur est plus précieux sans doute que toutes les garanties. Ajoutons l'économie de temps. Je comprends qu'un César des affaires donne à son choix la forme de décrets et s'interdise même d'y revenir. Pour ce qui est des affaires refusées et des gens refusés, tout est oublié ; nul ne peut dire ce qui serait arrivé par un autre choix ; on n'y pense guère ; on peut toujours se dire, car c'est évident, qu'on aurait mal travaillé avec un homme qui, de première impression, aurait déplu.

Mais suivons l'affaire positive, l'affaire choisie, toujours portée par un homme choisi. Les grands chefs qui se fient à leurs propres décisions, et qui se jurent, en quelque sorte, de ne s'être point trompés, ont, ce me semble, une grande vertu pour réaliser les hommes dont ils se servent. Car il est merveilleux de voir comme nous sommes incertains de nous-mêmes et déplacés aisément jusque dans notre intérieur par les changements d'opinion sur nous. Un homme ferme et même inébranlable dans son jugement sur nous nous donne force et consistance. Il est très rare que l'on trahisse celui qui fait toute confiance ; mais au rebours la défiance est une excuse et presque une raison à la tromperie. Aussi je vous souhaite d'être adopté ou repoussé dans l'instant. Un franc départ fait toute une vie. L'homme qui ne se trompe jamais n'existe pas ; toutefois c'est beaucoup de ne point croire volontiers que l'on s'est trompé ; et cette condition fait qu'on se trompe moins en effet, par l'impulsion énergique que l'on donne à ceux que l'on choisit. Voilà pour le maître.

Quant au serviteur, s'il a l'intuition d'un accord de nature entre son maître et lui, il y gagne beaucoup, et même il y gagne tout. Car il y a deux manières d'entendre le service. On peut critiquer et même intérieurement refuser tout ce qui vient d'en haut, ne voir que les travers, l'incohérence, les petitesse ; les preuves ne manquent jamais. Mais cet état d'esprit ne vaut rien et ne mène à rien. Les militaires, qui connaissent à fond cette question, font entrer l'approbation et même l'admiration dans le devoir d'obéissance. Aussi lorsque l'on se sent porté comme par un vent favorable vers un maître, lorsqu'on se sent disposé, sans autres preuves, à lui donner un immense capital de confiance, cette situation est par elle-même bonne et doit être préférée à toute autre. Car on ne sait jamais assez que

l'approbation rend toujours meilleur non seulement celui qui la donne, mais même celui qui en est l'objet ; au lieu que j'ai toutes raisons de penser que le blâme ne sert jamais à rien. Il y a donc avantage sans mesure, si on le peut, à travailler avec des hommes qu'on a choisis sans hésitation et de premier mouvement ; cet heureux commencement est presque toujours sauvé.

C'est ainsi que se font les rois. Leur prestige ne cesse jamais de les assurer d'eux-mêmes ; cette confiance est le chrême des rois. Jamais un roi n'est critiqué sans regret. C'est parce qu'on l'aime qu'on l'abandonne. La monarchie est donc fondée dans les secrets du cœur humain. On aime un maître parce qu'on le porte. Ce contrat entre le roi et le sujet n'est pas assez compris. On rit des infailibles, alors que cet attribut est naturellement juré par l'esclave. C'est de la même manière que les amitiés se font, non pas par prudence et examen, bien plutôt par un choix d'instinct qui devient bon parce que l'on s'y fie. On n'a pas la foi au commandement ; cependant quand on l'a, il y faut voir le seul, le vrai présage.

XIV

DISCIPLINER L'IMAGINATION

« Contre les peines morales, le vin de Champagne. » Cette cynique maxime est de Stendhal ; et je ne la méprise pas plus que je ne méprise la médecine ; il est plus court de prendre un calmant que de supporter la douleur. Et à qui n'est-il pas arrivé de se rendre courageux par deux verres de la gnole militaire ? De même il n'est point de colère ni d'enthousiasme qui survive à une saignée. Et le régime du pain et de l'eau calme les passions politiques. On sait qu'un travail excessif laisse peu de poids aux pensées. L'homme est donc aisément éduicable par ce côté-là. Et je ne vois pas pourquoi on ne traiterait pas une petite fièvre par des remèdes, si on le peut.

Toutefois Descartes, ce maître de courage, en ses immortelles *Lettres à la princesse Élisabeth*, ose bien dire que la fièvre lente peut avoir pour cause principale un peu trop d'attention donnée à certains déplaisirs, et un peu trop de complaisance à en explorer les piquants. Cette naïveté très savante des passions, qui nous fait parcourir de long en large nos petits malheurs, cherchant si nous n'avons rien oublié de ce qui peut les aggraver, ressemble un peu trop à la folie lucide, qui recense ses pensées au lieu de les changer. Mais Descartes, tout à fait de style Louis XIII en cela, prétendait vivre selon la grandeur, au lieu de chercher sa propre raison en son voisin, encore moins en son médecin. Descartes doit être compris jusqu'au fond. Car le devoir de gouverner ses pensées est à ses yeux l'esprit même et le devoir envers l'esprit. Toute sa métaphysique a pour objet l'esprit en chacun, qu'il

sait bien nommer l'esprit divin. Il s'agit donc de gouverner royalement ses pensées, et ce n'est point seulement le jeu d'un subtil analyseur, c'est la méthode même du géomètre et du physicien. Ce qu'il y a de difficile dans ces pensées formelles, dans ces théorèmes, c'est de garder les notions contre toute intrusion de l'expérience. Car le carré est seulement par mon décret ; en lui-même il n'est pas carré, il n'est rien. Ce qui est en soi, l'objet que je me donne, n'est jamais qu'objet. Et sous ce rapport les géomètres se persuadent quelquefois qu'ils peuvent comprendre quelque chose d'après l'objet dessiné et la formule écrite ; or, il n'en est rien. L'imagination n'est qu'un secours pour l'entendement, et encore à condition qu'elle soit gouvernée. Il faut donc rejeter l'intuition, qui jamais n'a de sens que par l'ordre et par le rappel des notions voulues. Là-dessus l'homme n'a pas le droit de composer, son esprit lui est confié. Cette fière méthode est un peu trop oubliée, et l'on voit beaucoup de malades imaginaires, j'entends qui sont réellement malades, mais par l'effet d'une imagination non disciplinée. Je conçois qu'un rêve atroce et qui revient souvent peut réduire un homme au désespoir. Mais Descartes nous conte que, par sa précaution de considérer toujours les événements du meilleur côté, il était arrivé à n'avoir plus que des rêves raisonnables. Et le fait est qu'il est déjà bien précieux, dans les relations de société, de supposer une bonne intention à la place d'une mauvaise ; on le peut toujours. Et cela revient à dire que nous ne devons point laisser nos pensées s'emparer de nous. Un de nos bons latinistes, plein de jugement devant Cicéron ou Tacite, en était venu à ne plus penser que microbes, ce qui le fit mourir par une conséquence indirecte ; car il n'était tranquille que sur les plus hauts glaciers, où il périt. Cette histoire, qui est assez dans le goût des anciens fabulistes, prouve qu'il ne faut pas regarder à une seule chose, mais plutôt, comme Descartes le répète, ne jamais sentir la tyrannie d'une pensée sans aussitôt développer la pensée directement contraire à celle-là. Comme, par exemple, si nous pensons à notre ennemi, il faut faire très attention aux vertus qu'il pourrait avoir ; car cette pensée n'ira pas de soi. Qui essaiera de cette sagesse, il sera étonné des effets. Que mon lecteur veuille seulement faire cette expérience une fois par jour, pendant qu'il se lave le visage, car cela excite à penser ; il se lavera l'esprit aussi.

C'est dire que la pensée d'un régime, par elle-même raisonnable, ne doit pourtant pas envahir l'esprit ni l'occuper tout. Et je conseille de suivre aussi l'idée contraire, d'après laquelle les aliments ont tous presque la même composition et les mêmes vertus ; et en ajoutant encore, ce qui est de médecine, que le plaisir de goûter en mangeant est lui-même bon pour la santé. Cette idée peut faire excès, comme toutes ; c'est qu'aucune idée n'est vraie seule. Car il peut arriver que s'enfuir soit le plus sage moyen ; mais si cette idée est tyrannique, elle enlève le courage, ce qui est très mauvais par d'autres effets. Et, si vous avez un procès, n'oubliez pas de plaider pour l'autre. J'ai observé, en ceux qui suivent un régime par peur, que cette peur même fait qu'ils sont malades s'ils se souviennent d'avoir mangé, par entraînement, quelque mets qu'ils croient leur être nuisible ; on sait que la peur est une maladie dont les attaques nous prennent au-dessous du diaphragme. Je conclus qu'il faut une certaine indifférence à l'égard de ces choses. D'autant que l'idée préoccupante d'une dépendance où nous serions nous donne un désespoir de nous-mêmes qui est tout mauvais. Le danger de la situation humaine est que notre libre arbitre ne dépend que de nous, et qu'ainsi le secours extérieur risque de nous faire oublier le principal de nous. Certes un gourmand est méprisable ; mais combattre la gourmandise par la peur, c'est être au-dessous. C'est au-dessus qu'il faut être. Le roi peut être tué une fois par la conspiration ; mais le soupçon tue le tyran vingt fois ; c'est lui-même qui manie le poignard.

XV

LA GÉNÉROSITÉ

C'est une vieille thèse, fortement soutenue, faiblement combattue, que les hommes n'agissent que par intérêt, n'aiment que par intérêt, ne haïssent que par intérêt. Les preuves, bonnes ou mauvaises, font ressortir simplement ceci, c'est que les philosophes n'ont guère de passions ; et c'est en ce sens qu'ils sont étrangers au monde, jusqu'à entreprendre quelquefois de prouver que le monde existe. C'est que le monde n'entre pas moins, et sans permission, dans notre propre tourbillon, celui qui tourne en notre peau, que dans les tourbillons du vent et de l'eau. Qui sent cela et l'exprime, il est poète. Et si le poète réfléchissait à la manière du prosateur, jamais il n'irait supposer qu'un homme qui se venge a l'idée de se conserver. Un homme qui simplement agit, comme le pompier dans l'incendie ou l'aviateur dans la tempête, ne pense même point à se conserver. S'ils pensaient à se conserver, ils seraient spectateurs. Mais non. Ils sont eux-mêmes des tourbillons fort compliqués et de forme résistante ; et, attaqués de toutes parts par la fumée, par le vent, par tous les diables du feu et de la tempête, ils ripostent selon leur forme, c'est-à-dire qu'ils jettent cette forme même dans le jeu, et se réjouissent s'ils la sauvent ; mais d'abord ils l'exposent, ils la risquent, selon un étrange plaisir comme serait celui d'une ivresse lucide. Et ce héros est en tous ; il n'y a qu'à observer une discussion, même de grammaire, pour entendre gronder l'orage humain. Dépense folle. Et pourquoi ? L'intérêt commanderait de ne jamais contredire, afin de ne jamais s'irriter ; car tous les médecins vous diront que

cela n'est point bon pour la santé. Aussi les vrais égoïstes sont admirablement froids. Mais combien y en a-t-il ? En avez-vous vu ?

Tout amour est prodigue ; prodigue d'enthousiasmes et d'indignations. La haine, si intimement mêlée à l'amour qu'à peine l'en peut-on distinguer dans les paroxysmes, la haine mesure encore moins ses ressources et ses dépenses. La méthode de cette tempête tournoyante qu'est l'homme est toujours, comme on dit, de brûler une ville pour cuire un œuf. On dit bien que la guerre a réglé quelques petites questions ; mais cette manière de régler est folle ; les dépenses et les suites funestes ne sont même pas dénombrables. Et toujours est-il que ce n'était pas l'intérêt qui poussait le fantassin à l'assaut. Même les chefs, qui risquaient moins, ils participaient pourtant à une sorte de fureur de jeu ; ils risquaient plutôt qu'ils ne calculaient.

Et, dans les jeux de la paix, j'aperçois encore des camps, des enjeux arbitraires, des buts qui ne sont désirables que parce que l'adversaire les garde, enfin la course, l'emportement, les cris, comme au ballon. Les novateurs ne savent pas bien où ils vont ; et ils savent très bien qu'ils ne le savent pas. Mais ils jouent le jeu. Et quant aux résistants, on pourrait vouloir dire qu'ils sont prudents comme des escompteurs ; car c'est leur rôle, on le sait, de conserver et de couvrir de leurs mains l'ordre tel quel ; et cette thèse ne manque pas de preuves. Dans le fait ils ne cessent point, eux non plus, de faire pencher la barque par des mouvements inconsidérés. Ils font équipe, ils jouent le jeu. Cette monnaie, qu'ils juraient de sauver, comme ils travaillaient bien à la faire aller par le fond, du moment qu'il s'agissait de gagner la partie ! Les intérêts publics ou privés ? Oubliés ; absolument comme un vrai joueur de ballon ne compte pas une culotte déchirée. Cette générosité, qui s'est vue à plein dans la guerre, est l'âme de tous les plaisirs vifs. Au rebours, le calcul de l'intérêt est parfaitement ennuyeux. Il faut pourtant le faire. Et plutôt aux dieux que la politique fût d'intérêt toute ! La démocratie, avec son vote secret et ses pouvoirs révocables, voudrait bien réduire les actions communes à la règle de l'intérêt bien entendu. Toujours est-il qu'elle n'y arrive point.

XVI

LE FANATISME

L'homme est fanatique parce qu'il est animal. S'éveiller c'est premièrement bondir ; faire attention c'est premièrement guetter. Il reste quelque chose de ce mouvement dans toutes nos pensées, sans quoi nos pensées ne nous seraient rien. Mais chacun sait qu'une grande peur ou un grand désir n'aident point à toucher au centre de la cible, ni même à bien placer un coup de poing ; encore moins à débrouiller une serrure ou à régler une horloge. Les passionnés sont maladroits, et, par de cuisantes expériences, ils deviennent timides, j'entends maladroits en imagination. Or il y a de sévères méthodes, pour jouer du violon ou pour manier l'épée, et qui parviennent à délier de lui-même l'esclave irrité. La règle est : « Ne pesez pas de tout votre corps ; ne vous jetez pas ; ne faites pas toute l'action à la fois ; ne vous préparez pas à bondir d'un saut par-dessus la colline ; ne pensez pas à tous ces kilomètres qui sont devant vous. Un pas, et puis un autre ». J'admire dans l'ouvrier une sorte de lenteur qui va fort vite, et un air d'indifférence, par quoi les maisons sont bâties et les tunnels sont percés. Mais le même homme se jette à penser ; il s'y met tout. Il veut tout résoudre. Au lieu de débrouiller, il serre le nœud.

On ne voit point pourquoi un homme serait moins intelligent qu'un autre. Un plus un, qui fait deux, cela n'est pas difficile à comprendre ; pour les grands nombres c'est impossible, si l'on ne revient à un plus un. Aussi ne sert-il point de se mettre en colère selon la grandeur du nombre, comme un petit chien qui aboie à l'éléphant. Au contraire il faut s'apaiser d'abord, et

diviser, ce qui est ajourner. Or il arrive que, plus le problème est compliqué, moins on se croit en droit d'ajourner. La mort, Dieu, l'âme, la justice, comment ajourner ? Grande alarme, qui fait bouillir le sang. Et toujours quelque Pascal secoue la porte. La fable du Sphinx est belle. Le Sphinx attendait l'homme, et lui proposait quelque énigme ; qui ne devinait pas était dévoré. L'homme est à lui-même ce monstre. Il ne se donne point de délai. Le fou offre une image grossie de l'homme naïf ; le fou se précipite à juger. Ce mélange de vertige, de peur, et de colère est souvent sensible dans les nœuds du visage et dans le son de la voix. Quand le fanatique pense, ne vous mettez pas en travers.

Socrate ajournait. Montaigne ajournait. Descartes ajournait. En Descartes la méthode enfin se montre ; l'ordre paraît. « Avant de connaître telle chose, je dois connaître d'abord telle autre chose, plus simple ». Et lui-même a dit aussi que c'est souvent notre grand amour pour la vérité qui fait que nous la manquons. Il faut donc se garder de l'emportement ; c'est se donner par étude une sorte d'indifférence. Analyser est toute la force de l'esprit ; mais analyser c'est d'instant en instant choisir et refuser ; c'est penser comme on veut, et non point comme les choses voudraient ; encore moins comme les hommes voudraient ; car ils aiment la vérité toute, et voudraient d'un seul mouvement l'embrasser toute. Cette impatience est ce qui persécute. Ainsi c'est toujours l'intelligence qui est brûlée. Elle est impie. Diviser les difficultés, voilà le sacrilège.

C'est une question de savoir s'il est permis de tout examiner. Oui, c'est une question, et il faut l'examiner ; donc il faut tout examiner. Jamais vous ne vaincrez l'esprit qui s'est une fois éveillé, quand ce ne serait qu'à compter un plus un. Car la vue claire de cette loi commune à tous les esprits fait paraître aussitôt une autre valeur bien au-dessus de ce monde des forces, et même qui exige que ce monde des forces soit refusé. En aucun problème la force du poing ne décide ; et c'est par là que la force n'est pas le droit. Mais c'est sans doute quand on est aux prises avec soi-même, quand on éprouve que le moindre retour de force enlève jusqu'à l'espérance d'une pensée, c'est alors qu'on le comprend le mieux.

XVII

LA FUREUR DE PENSER

Demandez quelle rue vous devez prendre, ou quelque renseignement de ce genre-là, vous aurez une réponse courtoise. Mais demandez à un homme ce qu'il pense, et le voilà en colère. Ce n'est pas que son intime jugement ait toujours ce ton de colère ; c'est plutôt que tout homme est timide devant sa propre pensée ; il est alors farouche, démuni, tout seul, tout nu. L'idée du droit est d'abord irritée ; c'est l'effet d'une belle pudeur. La question posée de soi à soi est une chose neuve, et qui remue profondément tout l'intérieur de l'homme. Il n'a pas coutume de regarder par là ; il n'y est point formé ; il est formé, tout au contraire, à dire ce que tout le monde dit. L'erreur de Socrate, si l'on ose ainsi parler, était d'inviter chaque homme à combattre de sa vraie pensée. La peur de s'avancer ainsi tout seul éveille aussitôt la colère, et, par cela même, la certitude de ne point dire ce qu'on veut dire, ni comme on voudrait le dire. C'est par là que le penseur est naturellement mécontent. Le ton emporte l'opinion. D'où les partis extrêmes, qui s'irritent eux-mêmes et font peur à tous. C'est par ces tumultueux mouvements de l'humeur que, finalement, les lieux communs gouvernent.

La pensée juste, voilà ce que chacun cherche. Mais il faut un grand exercice pour la trouver, un grand exercice qui apaise la première fureur de penser. Les essais sont d'abord maladroits, ce qui fait qu'il n'y a presque que deux espèces de joueurs, ceux qui s'obstinent et ceux qui renoncent. Ainsi sur la guerre vous ne rencontrez presque que deux opinions, l'une qui est révolte, et l'autre qui refuse de s'interroger. De toute façon c'est guerre.

Il faudrait penser tranquillement. Dès que l'on veut danser sur la corde, la règle est qu'il faut danser tranquillement ; mais aussi il y faut un travail d'assouplissement, et depuis la première enfance. J'ose dire que les opinions d'un danseur de corde, au sujet de sa propre danse, sont naturellement modérées ; ou bien il tombera. Ce n'est pas que l'action soit tellement difficile ; ce qui est difficile c'est de n'avoir pas peur et de ne point s'irriter ; les deux vont ensemble.

Il n'est pas difficile de réduire les riches à leur juste pouvoir ; il n'est pas difficile de réduire les militaires à leur juste pouvoir. Mais on n'entend là-dessus que des opinions irritées. Penser c'est peser. Mais qui donc fait la pesée ? On se jette, on s'emporte, on veut briser quelque chose. Ces désordres sont suivis de honte et de silence. Combien d'hommes arrivent à faire taire leur pensée et à conserver tout, par le souvenir des sottises qu'ils ont dites étant jeunes ! Ils ont voulu danser sur la corde ; ils sont tombés ; ils n'essaieront plus. Il faudrait assouplir les pensées comme les gens du cirque assouplissent leurs corps.

La société irait passablement par le bon sens. Tout le monde sait qu'une grève bien préparée, et dans un temps de profits démesurés, obtiendrait aisément satisfaction. Mais il y a mieux à dire ; la seule préparation suffirait ; le tranquille jugement suffirait. Au contraire, colère ramène à coutume. De même les mutineries militaires, qu'elles réussissent ou non, conduiront à un régime militaire. Tout mouvement vif est militaire. Nos religions enseignent toutes la paix, et elles font toutes la guerre. Pourquoi ? Parce qu'elles reposent toutes sur la peur d'examiner, sur la peur de penser. Ainsi les paroles sont fraternelles, mais le ton est violent. Celui qui s'en échappe ne sait pas peser ; il voudrait forcer. Tous les fanatiques nous poussent au même point. Nous devons rechercher un genre de pensée sans peur aucune, qui prenne tranquillement mesure des hommes et des idées. Tous les maux politiques viennent de ces grandes peurs qui secouent l'animal aux mille têtes. Donc ne pas craindre, ne pas haïr, et tranquillement juger.

XVIII

INSOMNIE

Il vous est arrivé plus d'une fois, dans la nuit, de mettre le pied sur une marche d'escalier imaginaire : il en résulte comme une courte chute, sans réel dommage, mais qui produit dans tout le corps une agitation incroyable. En tous ces mouvements déréglés nous nous sentons repris par la pesanteur, tyran infatigable. Nos travaux musculaires et nos précautions sont principalement contre elle, et depuis le jeune âge. Point de répit ni de tricherie. L'homme, en sa station debout, est un étonnant équilibriste ; il ne peut pas allonger le bras s'il ne penche son corps de l'autre côté. Chaque pas est une sorte de chute en avant, aussitôt arrêtée. On peut s'étonner de voir que la peau n'est pas moins sensible sous les pieds qu'à l'intérieur des mains ; car les pieds n'ont rien à prendre, ni à palper. Mais je crois au contraire que la plante des pieds ne cesse pas un seul moment de palper le sol, et d'éprouver, par des déplacements de la pression, les moindres changements dans l'équilibre du corps entier. On peut imaginer une situation telle que les mains, les oreilles, le nez et les yeux n'envoient au gouvernement de notre corps aucun message d'importance ; il suffit que tout soit dans l'ordre accoutumé autour de nous. Mais tant qu'un homme est debout, la surface de ses pieds ne cesse pas d'envoyer des messages pressants, qui doivent produire immédiatement effet, sous peine de chute. Et tous les muscles sans exception doivent ici travailler d'accord ; car la pesanteur prend aussitôt ses avantages, et rien ne nous est plus sensible que ce petit commencement de chute. C'est pourquoi aussi rien n'est plus facile à imaginer que la chute ; il dépend de nous de tomber un peu ; ainsi la

crainte de tomber est aussitôt fortifiée par un commencement de preuve, que la moindre panique musculaire modifie aussitôt. Par ces causes le vertige est sans doute la première puissance d'imagination.

Par opposition à ces alertes toujours renouvelées, je veux définir la position du repos comme celle où toute la chute possible est faite. Il faut alors que le corps humain prenne autant qu'il peut la forme d'un liquide, de façon qu'aucun muscle ne travaille contre la pesanteur, mais que tous reposent en nappe les uns sur les autres, autant que la structure du corps le permet. Or ce n'est point si commun ; il n'y a sans doute que le tout petit enfant qui y arrive sans peine ; c'est qu'il n'a point encore cette défiance d'imagination à l'égard de la pesanteur. Je soupçonne que beaucoup d'hommes se couchent debout, en quelque sorte, c'est-à-dire qu'ils restent pour quelque partie de leur corps en état d'équilibre et de défense devant l'ennemie intime et trop connue. Et c'est par là qu'ils restent souvent éveillés, bien malgré eux, et sans savoir pourquoi. Tous nos soucis, quelle qu'en soit la nature, sont vraisemblablement comme brodés sur notre souci principal, qui est de guetter et de déjouer la pesanteur.

Il arrive que l'on dorme debout. Les soldats en guerre ont connu cet état pénible, et savent bien que la chute ne tarde pas et aussitôt les réveille ; moins heureux en cela que les chevaux, qui ont quatre pieds. Or, je crois qu'il arrive la même chose à ceux qui se couchent mal, c'est-à-dire qui, étant couchés, restent en quelque façon debout. Ils s'endorment par degrés ; mais par cela même ils se relâchent et cèdent à la pesanteur, pour la partie de leur corps qui était debout, en équilibre et défense. De là une chute imperceptible ou presque mais qui parle éloquentement, de façon à réveiller aussitôt le dormeur. Car nul n'a appris, nul ne peut apprendre à négliger le plus petit commencement de chute. Et chacun connaît ces rêves indéterminés et fort désagréables, qui vous réveillent par le sentiment d'une chute. Ces rêves sont plus ou moins ornés ; mais l'alerte est toujours la même ; et sans doute il arrive souvent que l'alerte nous réveille, sans aucun commentaire d'imagination. Tout est si défiant et armé en nous contre la pesanteur que cette petite peur nous retourne, et nous met de nouveau debout en attitude, quoique le corps semble couché. Ces remarques peuvent expliquer plus d'une insomnie. Le remède est de laisser d'abord agir la

pesanteur, de façon qu'elle n'ait plus aucune prise. Prenez la forme d'un liquide.

XIX

LA PEUR

Peu de gens iraient en avion de Paris à Londres s'ils connaissaient clairement qu'ils risquent leur vie. Cette vitesse, tant recherchée, et si cher payée, n'est que rarement utile. Si je compte bien les heures d'un homme, même d'un homme qui fait beaucoup de choses, je trouverai qu'il pouvait aussi bien prendre le train et le bateau, sans aucune perte réelle, et seulement par un autre ordre de ses travaux et de ses plaisirs. Cette vitesse n'est donc pas si désirable, ni si désirée ; si quelqu'un pensait qu'il la paiera d'une mutilation, d'une brûlure profonde, ou seulement d'une jambe cassée, croyez-vous qu'il hésiterait ? De même l'imprudent voyageur ne descendrait pas du train avant l'arrêt s'il pensait qu'il va se faire couper les deux jambes ; mais aussi il est bien assuré que cet accident n'arrivera point.

Pour celui qui va à la guerre en renfort, c'est-à-dire quand le premier enthousiasme est éteint, il se produit une succession singulière d'émotions et de sentiments, qui ne sont pas toujours en rapport avec le danger prochain. L'entrée dans les régions où la guerre se montre, le grondement lointain du canon, l'oisiveté aussi, pendant ces longs voyages, le jettent souvent dans une terreur qui est toute d'imagination et qui est presque insupportable.

Jamais on ne dira assez comment la peur nous est naturelle et habituelle. À dire vrai on ne peut rien comprendre aux émotions profondes si l'on ne les nomme de leur nom d'enfance, la peur. Les variétés de l'émotion ne sont que des variétés de la peur. Et c'est en découvrant cette peur continue que

l'homme sans peur découvre qu'il est timide. Par cette réflexion qui est de chacun, on en vient à avoir peur de soi, peur de ses pensées, peur de ses mouvements ; peur, enfin, de sa propre peur. Si donc l'on entreprend de se délivrer de la peur, il ne faut pas oublier la peur profonde ; et s'en délivrer ce n'est pas autre chose que gouverner ses pensées. On en revient toujours à ceci, que tout esprit a un travail de héros à faire, qui consiste à ne se point laisser troubler ni envahir. L'esprit est donc résistance, retranchement sur soi ; la sagesse suppose cette sorte d'attitude, qui revient à avoir conscience d'être esprit. Ce n'est au fond que se sentir tout près de Dieu. Telle est l'allure d'un homme ordinaire. Ainsi la peur n'a point besoin d'aliments extérieurs ; elle existe toute en ces limites du corps humain, entre ce cœur qui bat trop vite et ces entrailles inondées de chaud et de froid, en ces membres inoccupés et frémissants, en cette tête qui cherche objet et se détourne de ce qu'elle voit. Une secousse du wagon ranime cette peur ; la moindre perception qui s'y rapporte la redouble ; un cheval mort au bord d'un chemin vous met tout près du désespoir. Par contraste avec cette anxiété indéterminée, le danger réel, quand on y est, remet d'abord dans un calme étonnant, et qui est bien peu raisonnable ; une bruyante salve d'obus, qui arrivent d'abord en sifflant comme de sauvages oiseaux, et qui font voler les tuiles, intéresse comme un feu d'artifice. Dans la suite, comme on se cache au bruit et qu'ainsi l'on ne voit point souvent les effets, il se peut que l'on soit quelque temps intrépide. Mais un autre genre de peur revient, par d'atroces expériences, et s'accroît sans cesse, autant que j'ai vu ; car on ne s'habitue nullement à un danger cent et mille fois prouvé par l'événement.

En revanche on s'habitue très bien à une action nouvelle et même dangereuse faute de signes. On m'a conté qu'un aviateur fit voler ses jeunes enfants au-dessus de Paris, les donnant en garde à une gouvernante de vingt ans. Or ces enfants s'ennuyèrent bientôt en cette cabine étroite, avec le ciel vide au-dessus, et ils entreprirent de jouer à chat perché ; et la gouvernante eut bien peur qu'ils ne sautassent par-dessus bord ; telles furent ses émotions. L'homme n'a point peur comme il devrait, et je dirais presque comme il voudrait. Bien assis, doucement porté, sans aucune violence extérieure qu'il puisse sentir, il échappe naturellement à la peur, s'il n'en

voit pas les signes en son voisin. C'est pourquoi, entre curiosité et prudence, la partie n'est jamais égale.

XX

PEUR N'EST POINT PRUDENCE

Supposons qu'un homme prudent ait prescrit pour tous les trains la marche ralentie ; supposons qu'on ait remplacé les signaux ordinaires par d'immenses feux rouges ; il n'y avait point de catastrophe, et nul ne s'en réjouissait, car cela est naturel. En revanche, tous les voyageurs se plaignaient des retards. Finalement, l'homme prudent entendait quelques remarques désagréables, et il n'avait pas la ressource, pour se défendre, d'évoquer l'écrasement, les souffrances, les deuils, car un malheur évité n'est rien. Je comprends que l'administration est toujours dans une position difficile. Les jours de fête, où les trains rapides se suivent à cinq minutes, il faudrait trois fois plus de voies ; les construira-t-on, pour quinze jours peut-être dans l'année ? Qui paierait ? La sécurité véritable coûterait tellement cher que personne n'en voudrait.

Au vrai, l'homme n'a pas peur tant qu'il ne voit pas les effets. Au reste, si on pouvait imaginer les accidents qui sont à chaque moment possibles, on ne bougerait point, on ne vivrait point. La plus simple de nos actions consiste dans une suite d'accidents mortels évités. Qui boit manque de s'étrangler ; qui court ne cesse de tomber. Mais bien loin de nous voir d'avance écrasés ou brûlés, au contraire nous nous voyons toujours saufs. Nous imaginons quelquefois les catastrophes, mais nous n'y sommes jamais. Comment un être imaginerait-il qu'il est effacé de la vie ? Ce sont des choses que l'on dit, mais que l'on ne peut penser. L'homme prudent que je supposais tout à l'heure n'est nullement un homme qui a peur de tout ;

c'est un homme qui se représente exactement les effets des masses et des vitesses. Supposons-le machiniste et conduisant un train à grande allure ; il se voit passant, il ne se voit point butant. Si le même homme est sur les coussins et l'œil à la portière, il sentira et aimera la vitesse. N'a pas peur qui veut.

Ne se rassure pas qui veut. Quand la peur s'élève, elle est très bien sentie, et elle agit comme un terrible signe. La peur est par elle-même un mal redouté ; il n'y a point de peur qui n'engendre la peur de la peur. Et celui qui regarde croître en lui cette sorte de maladie sait bien qu'un calcul ne peut la guérir ; non, mais une occupation, un spectacle, l'exemple des autres. Le danger réel n'y fait guère ; la sécurité réelle encore moins. Ainsi vont les passions. Au reste, on voit bien que ceux qui tiennent un volant oublient aisément la prudence. Et quand ils sont prudents, ce n'est pas parce qu'ils ont peur, c'est parce qu'ils sont habiles. Nul ne va arracher volontairement son pare-boue ; c'est là qu'est son attention, s'il est habile, non à son propre corps. Il ne craint pas d'accrocher ; mais plutôt il juge ennuyeux et honteux d'accrocher. À cet artiste nous confions nos vies ; et quand il nous a fait gagner cinq minutes, nous ne savons pas dire si c'est qu'il est imprudent, ou bien s'il est un habile homme. C'est ainsi que nous jouons avec le danger.

La peur est une mauvaise gardienne ; elle joue son jeu tragique en marge des risques réels, et souvent à contre-sens. Sur la ligne funeste, plus d'un voyageur sera inquiet si le brouillard s'épaissit, et dans le temps même où l'on peut être assuré que tous les gardiens redoublent d'attention. Cette peur durera à peu près autant que le réveil de prudence, et par les mêmes lois du souvenir, qui ne sont point les lois des choses. Tous les accidents arrivent à l'improviste, c'est-à-dire exactement quand personne n'y pense ; il faudrait donc se défier du sentiment même de la sécurité qui est pourtant ce à quoi nous tenons. C'est pourquoi toutes ces déclamations qui suivent les catastrophes me semblent sans avenir, et marquées de faux dans le moment même. On se hâte de demander des sanctions ; on en cherche d'effrayantes ; c'est qu'on sent que l'on va oublier ; c'est qu'on sent que la provision de peur n'est pas une chose dont on puisse répondre. On dit bien qu'il y a des précautions à prendre, des voies à doubler, des bifurcations à aménager, des signaux à multiplier ; on ne cesse d'inventer ; les progrès sont sous nos

yeux, par exemple dans ce jeu de ponts qui suppriment les croisements à l'approche des grandes gares. Certainement, on peut faire mieux et on fera mieux. Mais qu'en résultera-t-il ? C'est qu'on se risquera à aller plus vite ; c'est qu'on lancera les trains les uns après les autres à plus courts intervalles, c'est qu'on gagnera aux voyageurs cinq ou dix minutes dont ils n'ont nullement besoin. Mais ils en seront fiers, et ils diront que le progrès n'est pas un vain mot.

Cette analyse de la peur ne va pas seulement à montrer que la prudence est rare et difficile ; mais elle va, cette analyse, à faire voir ce que c'est que raison. Notion perdue ; parce que l'on s'intéresse aisément à la mécanique de l'âme, où tout résulte de connexions habituelles qui sont l'effet de l'expérience. Ce modèle mécanique de l'homme n'a point de vérité. Il exclut aussi tout à fait l'esprit. En ce passage de la réflexion, c'est alors que le matérialisme prend tout son sens. Au vrai, il ne faut jamais se dresser soi-même comme on dresse son chien, par un nœud des habitudes et, au fond, des cheminements nerveux. Il n'y a de sagesse que par un recours contre le matérialisme et par un refus d'être mécanique. C'est ici, dans ces méditations familières, que l'homme apprend à croire en l'homme. C'est ici, dans ce petit coin de réflexion, que se fortifie et s'exerce notre liberté.

XXI

CRIMES INVOLONTAIRES

Je n'irais pas jusqu'à dire que tout ce qui est énergiquement voulu est bon. Cela choque. On demandera si un crime n'est pas quelquefois énergiquement voulu. C'est pourquoi le mot de Socrate : « Nul n'est méchant volontairement » est presque toujours repoussé. Trop vive lumière peut-être. Platon comparait le bien au soleil, voulant dire qu'à y regarder tout droit on se fait mal aux yeux. Mais la lumière, indirectement, nous fait voir en leur détail les choses imparfaites. D'après cela, et dirigeant la vive lumière socratique du côté des fautes ordinaires et communes, je remarque aisément que presque tout le mal vient de ce que l'existence humaine s'abandonne au lieu de se conduire.

Dans une course d'autos, il n'est point nécessaire de vouloir déraiper au tournant ; les forces mécaniques s'en chargent. Et, dans une ascension difficile, il n'est pas nécessaire que l'on veuille tomber ; cela va de soi. Boire un verre après l'autre, cela va de soi. Oublier une affaire importante, cela va de soi. Brouiller des papiers et des comptes, ne s'y plus retrouver, cela va de soi. La paresse, la négligence, en toutes affaires, cela ne vient évidemment pas de vouloir ; nul ne se dirige de ce côté-là ; nul ne gouverne de ce côté-là. Encore plus évidemment pour se tromper il n'est pas besoin d'effort ; tout nous trompe si nous ne nous éveillons pas. Il n'y a pas de jugement droit qui se fasse seul, et comme par favorable mécanique. Tout ce qui est mécanique, tout ce qu'on laisse aller, est faux et mauvais. Une phrase ne se fait point d'elle-même ; un beau vers ne se fait point de lui-

même. On voudrait dire que l'inspiration est involontaire, et qu'il faut l'attendre ; mais c'est là une opinion de paresseux. Qu'y a-t-il de plus naturel qu'un beau chant ? Mais essayez de chanter sans faire attention.

Les crimes ne sont presque jamais voulus. En ceux que l'on nomme passionnels, il est clair que l'homme s'est laissé emporter. Toutes les passions, comme le nom l'indique, viennent de ce que l'on subit au lieu de se gouverner. Et, quant aux crimes de convoitise, ils résultent presque tous d'un genre d'ennui et de paresse. On ne citerait peut-être pas une existence réglée qui tourne soudain au vol, et aux violences qui suivent si aisément le vol. Mais on trouvera aisément au contraire, dans les antécédents, au moins des parties cachées de négligence et de paresse, une irrésolution, un ennui. C'est la nécessité ensuite qui prend le commandement, et la violence mécanique achève l'aventure.

Il y a des crimes de système, et qui ressemblent plus à des crimes volontaires. On a vu des fanatiques en tous les temps, et sans doute honorables à leurs propres yeux. Ces crimes sont la suite d'une idée, religion, justice, liberté. Il y a un fond d'estime, et même quelquefois une secrète admiration, pour des hommes qui mettent au jeu leur propre vie, et sans espérer aucun avantage ; car nous ne sommes points fiers de faire si peu et de risquer si peu pour ce que nous croyons juste ou vrai. Certes je découvre ici des vertus rares, qui veulent respect, et une partie au moins de la volonté. Mais c'est à la pensée qu'il faut regarder. Cette pensée raidie, qui se limite, qui ne voit qu'un côté, qui ne comprend point la pensée des autres, ce n'est point la pensée ; c'est une sorte de lieu commun qui revient toujours le même ; lieu commun qui a du vrai, quelquefois même qui est vrai, mais qui n'est pas tout le vrai. Il y a quelque chose de mécanique dans une pensée fanatique, car elle revient toujours par les mêmes chemins. Elle ne cherche plus, elle n'invente plus. Le dogmatisme est comme un délire récitant. Il y manque cette pointe de diamant, le doute, qui creuse toujours. Ces pensées fanatiques gouvernent admirablement les peurs et les désirs, mais elles ne se gouvernent pas elles-mêmes. Elles ne cherchent pas ces vues de plusieurs points, ces perspectives sur l'adversaire, enfin cette libre réflexion qui ouvre les chemins de persuader, et qui détourne en même temps de forcer. Bref il y a un emportement de pensée, et une passion de

penser qui ressemble aux autres passions. Ces beaux crimes sont donc mécaniques encore et involontaires. Socrate a vu loin.

XXII

CONNAIS-TOI

Un très bon esprit, et grand observateur, a écrit que l'envie était au fond de tous nos sentiments, même d'amitié. J'ai connu de près l'homme qui croyait penser ainsi. Il n'eut jamais d'envie ; je l'ai vu fidèle et généreux, sans aucune trace de méchanceté ; seulement il avait l'humeur vive. Suis-je un grand observateur ? Voilà la question.

Mon mouvement est de refuser. J'ai l'idée que je serai trompé par les premiers signes. J'ai l'idée que les hommes commenceront par me jeter au visage un portrait d'eux-mêmes qui ne leur ressemble guère. Par exemple, sur une question qui lui est neuve, et qui l'émeut, tout homme commence par lancer des sottises surabondantes. Je sais pourtant bien que ce n'est pas sa pensée. Mais lui il veut que ce soit sa pensée ; il s'y attache ; si on le pousse, il en jurera. C'est une prétention de faire la bête, comme de faire le méchant. Il n'est pas habile de réfuter ; il n'est pas habile de condamner. C'est brouiller l'eau. Si l'on veut voir clair, il faut attendre ; il faut que cette agitation redescende. J'attends le repos, peut-être même le sommeil si je pouvais. La seule manière de manger instruit plus que la manière de parler ; le son de la voix en dit plus que le sens. Mais il faut que j'aille encore plus loin. Un homme sous le fouet n'est pas ce qu'il pourrait être ; un homme forcé est déformé ; un homme surpris par l'événement ressemble à l'événement plus qu'à lui-même. De la même manière un bébé tout rouge, grimaçant et hurlant, ne me laisse rien à voir ; j'attends qu'il sourie. Allant jusqu'au bout de ma pensée, je dirai que je n'ai rien du tout à apprendre

d'un homme méchant ; si je veux l'observer, j'attends qu'il soit bon. Bon, c'est la même chose que libre, naturel ; selon lui, non selon le choc. Rien ne change plus un homme que le regard de celui qui l'observe. S'il soupçonne seulement que je l'observe, il me tire la langue. C'est de l'hypocrisie à l'envers. Je plains les médecins aliénistes ; car les fous font les fous.

Le mot psychologue n'arrive pas à être du bon langage. Le bon langage nomme moraliste celui qui connaît passablement le cœur humain. Voilà une grande idée dans un mot. Mais quelle idée ? Il n'y a qu'à suivre le mot. La morale, c'est ce qu'on se dit pour se calmer, pour se redresser, pour se remettre en forme humaine. Comme un homme qui a peur d'un vain fantôme, et qui se dit : « Ce n'était que cela ! » Il méprise le fantôme, mais il se méprise lui-même aussi. « Peut-on être bête à ce point ? » Voilà ce que le plus simple des hommes pense de lui-même trois fois par jour. Cette morale tout à fait commune signifie donc que l'on se trompe sur soi-même pour commencer. S'apercevoir de cela, c'est penser. D'où je tire, un peu trop vite, cette idée que s'observer est autre chose que se prendre comme on est de premier mouvement. S'observer c'est se changer, se remettre en bon ordre, chercher ce qu'on veut, le trouver, l'approuver, le faire. La clémence d'Auguste en est un exemple théâtral, donc simplifié et en même temps grossi ; mais le mouvement est juste. Il monologue, et cela revient à dire : « Que suis-je ? » Suis-je un poltron qui soupçonne ? Certainement je suis cela si je me laisse aller. Suis-je une brute qui se venge ? Certainement c'est là qu'ira l'animal. Mais, comme disait Descartes, ce serait ridicule si, étant capable de dresser un chien, l'homme ne se dressait pas lui-même. Auguste finit donc par trouver le vrai Auguste, qui est celui qui veut, c'est-à-dire celui qui fait de tout le reste à peu près un homme. Et ce qu'il y a de vrai ici, c'est que le premier commencement de tout est toujours très mauvais, et que l'on se connaît très mal si on ne le change pas. Qu'est-ce qu'un musicien, sinon un homme qui s'est fait musicien ? Et croyez-vous qu'un jongleur à huit boules ait appris sans peine ? Ce n'est pas quand il laisse tomber la boule que je le connais, c'est quand il la rattrape. Et c'est quand le musicien chante juste que je connais le musicien.

XXIII

RÉGLER SES PENSÉES

L'homme qui se connaît sans se conduire est aussitôt malheureux ; je ne sais pas jusqu'où il descendrait ; nul ne le sait, car le désordre est informe ; une peur non surmontée le fait voir aussitôt ; le fait voir aux autres ; car qui se connaît dans la peur absolue ? Les grandes paniques ne laissent point de souvenir ; elles sont sans lumière. L'homme qui s'est connu, qui a franchi le pas, qui s'est gouverné, qui s'est tenu, n'a qu'une idée très incertaine de ce qu'il aurait fait s'il n'avait rien fait. Comme, dans le vertige, si l'on n'y résiste, c'est la plus basse nature qui prend le commandement ; non pas même la peur, mais la pesanteur. Qui observe le vertige à la rigueur, comme un fait, il est chose aussitôt, chose qui tombe. Quant à celui qui a pris des précautions afin de ne pas tomber, il a changé le fait ; car il est sûr de ne point tomber ; ce n'est que jeu.

Savoir ce qu'on pense n'est pas facile ; toujours est-il que cesser de penser à ce moment-là, afin de ne pas troubler l'expérience, c'est une méthode de Gribouille. Il faut faire ses pensées. Essayez de faire seulement une addition sans aucun égard à ce que vous devez penser des nombres, vous aurez un résultat ridicule. Savoir ce qu'on pense, c'est régler ses pensées, ce n'est pas les laisser aller comme des moutons. Bien penser, cela ne va pas de soi. De même, bien gouverner le navire dans la passe, cela ne va pas de soi. Si vous vous laissez aller, vous êtes pris par quelque chose qui n'est pas vous, qui n'est pas plus vous que le courant ou la houle ne sont vous. La nature mécanique nous guette toujours et nous tient toujours.

Je lis et j'entends sur ce sujet-là des développements qui ne sont point purs de toute comédie. On dit : « J'agis sans penser ; l'habitude fait tout ; l'inconscient fait tout ». Cela veut rehausser la nature brute. Mais je guette le musicien qui improvise, et je découvre une attention fort rusée, et qui compose, comme on dit si bien. De même celui qui roule à folle vitesse sait très bien ce qu'il fait. Ce que l'on nomme l'habitude n'est point une permission de penser à autre chose ; c'est plutôt un passage libre de vouloir à exécuter. Aussi un pianiste qui s'exerce s'exerce exactement à exécuter ce qu'il veut, en commençant par des mouvements simples. S'il cesse de vouloir, il travaille en vain. Le gymnaste, de même, ne fait qu'acquérir et assurer son propre empire sur ses mouvements ; c'est un homme qui se tient tout entier à ses ordres ; mais si l'on ajoute que cela le dispense de faire attention et de vouloir, on se moque.

Un bon chanteur dira peut-être qu'il chante comme les oiseaux ; mais je ne l'en crois point. Dans un son tenu je connais une attention scrupuleuse. Et au contraire, dans un chant d'oiseau, je n'entends point de son à proprement parler, mais seulement des bruits. Je dirai, si je veux parler rigoureusement, qu'un chant de merle est faux. Admirable métaphore. Car ce chant est pourtant vrai selon tous les mouvements du merle, et selon la nature environnante ; ce chant est vrai, comme on peut dire qu'un homme qui tombe du sixième étage tombe vrai ; et le fait est que la trajectoire sera sans reproche. Mais l'homme qui tombe n'est plus un homme. L'homme qui tombe est une chose qui tombe. Ainsi le commun langage nous redresse comme il convient, disant d'un mauvais chanteur qu'il chante faux. C'est que son chant n'est vrai alors que comme une chute est vraie, comme un dérapage est vrai. Vrai, oui ; mais ce n'est plus œuvre d'homme.

Tout serait vrai dans les pensées d'un fou, vrai par le délire, c'est-à-dire par les mouvements dans le cerveau, les nerfs, les sens, les muscles de ce malheureux. Je demande qu'on porte attention sur cette pensée absurde que toutes les pensées sont vraies. Celui qui achèverait cette belle pensée serait lui-même fou et ne saurait pas qu'il l'est. Il faut donc rebondir de là et se reprendre. On pense faux comme on chante faux, par ne point se gouverner. Et le commun langage nous porte encore plus loin, disant non pas qu'un bon chanteur chante vrai, mais qu'un bon chanteur chante juste. D'où l'on aperçoit une parenté admirable entre penser vrai et penser juste. Disons

seulement que bien penser est une chose que l'on se doit à soi-même, et qu'il faut vouloir. Ainsi l'homme n'est pas un spectacle permis à lui-même ; ni permis, ni possible.

Nous voilà donc retiré de psychologie ; il y a de ce côté une sorte de barrière qu'il ne faut pas franchir. Que devient alors l'âme ? Elle se maigrit comme les martyrs et se purifie en son retirement. Ce sont des moments d'éternité. Ce sont, dirait Spinoza, les moments où l'on aime Dieu. Voici donc une planche pour ceux qui veulent se garder une religion. Toutefois les mots n'y font rien. C'est toujours par une sorte de religion que l'on forge son propre caractère et que l'on fait agir, en quelque sorte, l'esprit commun. Qu'est-ce qu'un homme qui compte ? Qu'est-ce qu'un grand homme ? C'est un homme qui sait que le changement se fera selon ses propres pensées. C'est seulement en ce sens que nous cherchons des chefs et des maîtres. On voit bien qu'un homme a du pouvoir, et contribue, par exemple, à dissoudre un certain capitalisme. Mais il faut savoir pourquoi il est ainsi. C'est certainement par les pensées qu'il est ainsi. Seulement il ne faut point céder à dire qu'il est ainsi par la nature. Car un homme qui pense droit par la nature n'est plus un homme.

XXIV

C'EST TOI QUI L'AS VOULU

L'ombre de Platon m'a parlé comme dans un songe : « Je t'ai assez dit que le monde de Dieu était juste et sans faute, par une infaillible manière de punir, qui n'est que l'accomplissement de nos volontés. Si ton poing frappe sur le marbre, le marbre frappe sur ton poing selon la même violence. Communément les ricochets du monde se font attendre, ou frappent de côté ; nos volontés aussi sont sinueuses ; l'ordinaire est qu'on les ignore dans le voisin, et qu'en soi-même on les oublie ; c'est ce qui fait que l'histoire humaine n'est pas facile à lire, et que presque tous les hommes accusent le destin. C'est pourquoi j'aime à dire que la même âme toujours recommence, et frappe encore le marbre de son poing nu. Comment ne pas rire quand le discoureur, au milieu même d'une province reconquise et toute chaude encore des batailles, crie au monde : « Nous l'avons reprise par la force, et nul jamais ne nous la reprendra ». Tous les vainqueurs ont pensé qu'après leur victoire la justice seule allait désormais régler les choses. Mais laissons les diseurs de vaines paroles. Tu as vu grandir et mourir un roi d'une autre trempe. Essaie d'en raisonner avant que les tentures noires soient déclouées, car nos âmes sont légères et oublieuses. Cent fois et mille fois encore la même expérience sera faite et nous laissera au même point, tant que nous jugerons par opinion seulement ».

L'ombre se tut un long moment ; je suppose qu'elle rêvait à l'histoire éternelle ; car la vraie sagesse multiplie les vies, les voyant toutes en une ; et tous les temps ainsi rassemblés ne se peuvent guère exprimer. Revenant

ainsi, comme Er, du grand jugement qui n'a ni temps ni lieu, elle reprit le discours qui n'a ni temps ni lieu. « Un homme pauvre, qui apprend la vie par le travail, qui s'instruit sans maître, qui devient maître à son tour, maître juste et sévère, qui élève des fils aussi durs et aussi fermes que lui, et enfin qui devient roi par les vertus du maître, cela n'est pas nouveau, quoique vous disiez que c'est nouveau. Sache bien que nos rois, comme les vôtres, et comme tous les rois qui seront jamais, furent les meilleurs selon la commune opinion ; et cette opinion, comme peut-être tu l'as compris, n'est point fausse ; il lui manque seulement d'être vraie. L'ambition est toute la vertu de l'homme, et la puissance est le suprême bien. Seulement il ne faut point prendre l'ombre pour la chose ; et j'ai su comprendre que Socrate était encore plus ambitieux que moi ; aussi fut-il plus digne de la couronne, et il l'eut. Suivons donc l'autre roi sur la route de l'opinion. Travail donne richesse, et il n'y a point d'exception à cela ; le peuple, quand il honore les riches, récompense ce qu'il a désiré faire, et ce qu'il n'a pas sérieusement voulu faire ; et l'on sent bien par les effets qu'il y a quelque chose d'injuste dans cette justice ; mais tant qu'on ne le sait pas autrement que par les effets, le succès aveugle. J'ai nommé Tard-instruits et Mal-instruits ceux qui n'ont pas d'abord rencontré un meilleur maître que la nécessité. Suis donc par la pensée l'homme qui se récompense de vertu par puissance. Comment ne choisirait-il pas puissance ? Mais puissance méritée c'est force. Telle fut donc sa loi. Et nécessairement il jugeait des devoirs et des droits selon la loi de fer, qui est au fond celle des métiers. On voit dans cet exemple même qu'il y a de la sobriété, de la probité, du courage dans une vie ainsi conduite ; mais la vraie justice en est absente. Nous le voyons donc annoncer guerre et encore guerre, et disons même qu'il y exposait et y offrait le plus précieux de sa vie, ce qui toujours sauvera l'injustice, du moins tant que l'opinion, en sa caverne, prendra pour le pur courage un mélange où la colère domine. Et certes notre homme n'était point au niveau de ces enivrés qui frappent fort et gémissent des coups qu'ils reçoivent. Il y a encore des degrés dans l'opinion ; l'esprit d'ordre et la suite dans le travail font qu'il y a, même dans la caverne, des hommes plus clairvoyants que d'autres. Et sans doute celui-là sut voir, en de cruelles ripostes du monde, les suites de la loi qu'il s'était donnée. Toutefois l'épreuve n'instruit que celui qui pense selon la justice. Heureux quand on peut reconnaître ce rebondissement de la faute, même dans le tumulte humain. Car c'est la

nature alors qui fait écho à la justice. Admire une fois de plus cette justice du monde aveugle, qui n'est point justice, qui est plutôt ajustement. Les chocs sont amortis, la fatigue endort ce qui reste des combattants, les forces sont nouées, ce que vous appelez paix ; cependant une flèche folle a gardé l'élan, rebondissant ici et là, jusqu'à frapper le maître de force. Et si cette âme a compris, sa vie prochaine sera bien plus belle. »

Tout se passe comme si les Dieux gouvernaient le monde. Mais il faut pourtant savoir aussi que cela n'est pas ; car si cela était l'esprit ne serait pas en péril ; l'homme n'aurait rien à garder, rien n'étant en péril. Si l'on veut donc garder son esprit, il faut se donner le spectacle, comme faisait Platon, c'est-à-dire comprendre que tous ont choisi et reçoivent les conséquences de leur choix. Et il est pourtant bien vrai qu'il faut contempler ainsi les perspectives du Temps, afin de découvrir un peu les perspectives de l'esprit. Car l'esprit éternel pense le temps sous la loi d'éternité ou de recommencement. Un esprit ne peut se penser mort. Ainsi sont créés les Champs Élysées d'esprit.

XXV

DÉCOUVRIR L'ÊTRE DE CHACUN

Il y a une connaissance des hommes qui ne sert point, parce qu'elle ne saisit rien ; c'est la malicieuse connaissance de ce qui manque, de ce qui n'est point ; c'est saisir le vide. La ruse se fait des chemins dans ce vide autour des hommes ; mais jamais un homme ne rencontre, ne frotte, ne heurte cette ruse, ombre qui fait la chasse aux ombres. Car ce n'est pas par ce qui lui manque que l'homme agit et avance, c'est par son être positif. Qui s'accroche à cela, il tient autre chose qu'un fantôme. Tel est l'ami vrai ; tel est l'employé fidèle. Ces liens ne se rompent jamais ; ils font les unions et associations. Les malicieux s'étonnent de voir que celui qui s'élève, qui s'étend, ou qui s'enrichit, entraîne avec lui toujours celui qui a cru en lui.

Cette idée positive que l'on se fait d'un homme est proprement une idée ; car nul n'est tout à fait un homme. Quand on se dit à soi-même : « Je suis pourtant un homme », cela veut dire qu'on ne l'est point assez. Si l'on est jamais aidé au monde, c'est par quelque autre qui regarde à cet être positif, qui n'est jamais assez lui-même. Souvent l'homme se sent emporté par l'ambition de ses amis. Lui, il est modeste et n'espère pas beaucoup. Mais eux prétendent le connaître mieux qu'il ne se connaît, et montrent de l'ambition pour leur ami. Heureux qui est ainsi porté par de vrais amis ! Cette association est toute vraisemblable, et l'on doit en trouver quelque trace dans nos pauvres conspirations, qui ne manquent que parce que le chef est inférieur à son destin, ou peut-être n'a pas le courage d'en croire ses amis. On observerait la même chose dans les affaires, dans les fortunes, si

l'on y regardait d'assez près. Et, comme c'est être fidèle à soi que de regarder en soi cet homme qui veut être un homme, c'est fidélité aussi aux autres que les connaître hommes. Il y a donc une certaine manière de connaître qui est trahir, par vider l'homme de sa substance. Et cela se connaît promptement, de même que le vide est irrespirable. Ainsi les malicieux ne peuvent suivre jamais aucune fortune.

Il est très sage de dire qu'il faut s'attacher à la puissance comme à une bouée qui surnagera ; mais attention ; il faut s'attacher à la puissance en effet, non point à l'impuissance des puissants, qui n'est rien. Le jugement fidèle, le seul qui attache, est celui qui discerne par où un puissant est puissant, par où il est quelqu'un, par où il est un homme. C'est avoir, comme on dit, de l'ambition pour lui, mais réellement de l'ambition. J'entends souvent des discours tout autres : « Je compte sur lui, j'arriverai par lui, je le connais bien. Il est faible et d'humeur variable ; il est hésitant et paresseux ; et remet au lendemain ; il s'effraie de l'opinion. Je le connais, donc je le tiens ». Tu le tiens, mais tu ne tiens rien. Et lui-même ne sent pas ta présence. L'homme a grand besoin de l'homme.

Par ce jugement de l'homme qui cherche l'homme, tous deux sont égaux, sans faveur aucune, ou plutôt par cette vraie faveur, par cette promotion au rang d'homme. Sans aucun doute, Napoléon allait droit à l'être de chacun ; c'était sa manière ; il n'avait que faire du non-être. Ce regard faisait des héros. L'homme qui balaie votre bureau est un héros aussi ; mais il faut chercher le héros : il faut vouloir le trouver ; il faut gratter l'apparence, chercher son semblable, et en soi aussi chercher le semblable. Le mot du chef, le maître mot, est le même que celui du subordonné : « Qu'en puis-je faire ? » ce qui revient à dire : « Quel est son être ? » Une ombre si tu veux : un homme si tu veux. La défiance a toujours raison, car tout homme joue le jeu auquel on l'invite. Mais si l'on observait de bonne foi, on verrait aussi que la confiance, celle que je dis, n'est jamais trompée. Je viens de nommer la bonne foi, qui est la foi ; et voilà ce qui manque. La mauvaise foi dit encore mieux ; car c'est par croire au mal partout et en tous que l'on est injuste premièrement ; les tromperies sont la suite de cette première erreur, car il faut bien que l'on se descende soi-même au niveau où l'on a placé les autres. Et sans doute faut-il se fier aux autres si l'on veut garder bonne opinion de soi.

XXVI

L'ÉGALITÉ PAR LES DIFFÉRENCES

Je ne pense pas volontiers au problème des races. Ce genre de pensée a quelque chose d'injurieux. Comme de décider si un homme est intelligent ou non, vaniteux ou non, courageux ou non. Cela tente, toutefois il y faut résister. Non que je me refuse à voir les différences ; au contraire il me semble que je les vois, mais bien plus près de moi, en mes semblables, en mes amis : et cela me conduit à aimer les différences, et à n'en point faire vertu ou vice. Un homme de six pieds allonge le bras et prend ce livre sur le plus haut rayon ; un petit homme n'en peut faire autant ; seulement il prend l'escabeau. Un petit homme a d'autres avantages ; il a moins de masse à porter ; il pèse moins sur un cheval ou sur un canot. À mesure que le génie inventeur l'emporte sur la puissance physique, tout s'égalise, sans que les différences s'effacent. L'intelligence a bien plus d'un chemin. L'un est myope, mais aussi il observe mieux. Un homme gros se décide moins promptement, mais aussi il montre plus de ruse. Certains hommes combinent supérieurement et sentent vulgairement ; d'autres sont nés poètes ou musiciens, et avec cela peu intelligents, comme on dit ; toutefois c'est dit trop sommairement. Entre un esprit abstrait et un esprit métaphorique, rien n'est décidé. L'un est vif et se trompe par là ; l'autre est tenu par le sentiment et se trompe encore par là ; mais il y a remède à tout. Il n'est point de vice dont on ne puisse faire vertu ; et celui à qui tout est facile souvent ne fait rien de bon. Qui est fier de sa nature et s'y fie trop n'est pas loin d'être sot. N'a-t-on pas vu de bons esprits errer étrangement dans les temps difficiles ? Décider de ce qu'un homme pourra ou ne pourra pas,

d'après les promesses, les signes et les aptitudes, c'est un plaisir d'infatuation, dont je me garde. Il y a déjà tant d'examens qui nous trompent sur la valeur des hommes ! Il n'arrive jamais qu'on ait avantage à mettre en grande place celui qui fut premier en une certaine chose. Ce genre d'inégalité ne dure pas ; il est englouti, il est effacé par mille traits.

Il est d'un esprit qui veut être juste dans tout le sens de ce beau mot, de réfléchir plutôt sur l'étonnante parole d'Aristote : « J'ai idée que la vertu d'un homme lui est propre, et ne peut être arrachée de lui » ; ce que Spinoza exprime autrement, disant que l'homme n'a que faire de la perfection du cheval. Suivant cette idée, j'aperçois qu'aucun homme n'a besoin ni usage de la perfection du voisin. Il faut que chacun aille à sa perfection propre, tournant pour le mieux les obstacles qu'il trouve en lui-même. L'escrimeur qui a de grandes jambes s'allonge ; celui qui a de petites jambes bondit. Lequel touchera le mieux ? Je prononce que c'est affaire de travail, de courage et de confiance en soi tout autant qu'affaire de jambes et de bras. Mais quelles variétés dans l'intelligence, dans le jugement, dans l'invention ! Que deux hommes développent leurs puissances, comme ont fait Platon et Aristote ; les voilà différents par leur perfection même ; et dites lequel vaut le mieux, si vous l'osez.

Osons encore bien moins tant que nous n'avons pas épuisé tous les moyens d'instruire et d'aider. Quel que soit l'homme, il faut l'appeler du plus haut nom, et ne se point lasser. On ne peut faire moins, si l'on a la moindre connaissance de ses propres faiblesses et du crédit que l'on a soi-même trouvé, sans lequel nul ne peut rien. C'est justement cela que l'Église nomme charité ; vertu difficile pour tous : mais il faut toujours surmonter les différences, d'un œil noir à un œil bleu, du blond au brun, du noir au blanc, et premièrement de soi aux autres. À quoi la générosité va tout droit ; mais l'intelligence y aide aussi, qui n'efface point les différences, et au contraire leur donne droit et charte par une observation plus attentive des conditions réelles et des structures. C'est l'abstrait souvent qui est méchant et sot.

XXVII

L'ÉGALITÉ PAR LES PENSÉES

Tolstoï est maître de force, non de faiblesse, et fut tel jusqu'à la fin. Nous sommes loin d'avoir développé tout ce riche héritage. Nous l'enfermons en des résumés. N'oublions pas que l'idée antagoniste, qui est l'idée politique, n'a cessé de se développer juridiquement, entourant comme une mer toutes les découpures de nos promontoires. Ordre, hiérarchie, sûreté, épargne, coopération, solidarité, initiative, obéissance, droit et devoir, tout cela foisonne en arguments, conflits, solutions. Quoi de plus raisonnable qu'un juge, un chef de bureau, un colonel ? Tout est réfléchi, tout est pensé, en cette morale civique. L'évidence et la force y éclatent partout. Contre cet allègre gouvernement qui respire à table, à la promenade, au prêche, au sermon, nous pouvons bien dire, refermant Tolstoï, que la loi de charité suffit à tout. Mais, où la pensée manque, rien ne suffit. Il faut rouvrir Tolstoï, au contraire, et débattre, et poursuivre, et assouplir, et adapter. Notre tsar à nous est un administrateur nourri de droit romain : et notre moujick raisonne aussi serré qu'un avocat.

Il s'agit de préparer, d'après l'impulsion de Tolstoï, le nouveau vol de l'idée chrétienne, qui sans nul doute suffit. Je lisais hier que Hegel rassemble ces pensées neuves en trois mots, honneur, amour, fidélité. On peut rebondir de là. L'honneur fut souvent sauvage, brutal, et politique pour finir. Mais l'idée, comme Hegel la reprend et la relève, est grande et forte ; c'est que la volonté libre seule vaut ; ce qui dessine un honneur premièrement solitaire, et sévère pour soi. D'où une autre société ; car

l'honneur cherche son semblable, le veut reconnaître, et s'en faire reconnaître ; c'est vouloir tout autre homme libre et fier autant que soi ; cela annule tous pouvoirs et toute contrainte. Qui ne reconnaît ici notre égalité, tant moquée ? Les inégalités sont rabaissées au rang des nécessités inférieures. Un duc n'est qu'un valet d'ordre, et Pascal l'a bien vu. Je laisse à chacun de refaire d'après cela le tableau des valeurs, j'entends de le refaire en chaque action, par une pensée aussi souple que l'eau autour de la roche.

L'amour est éclairé par là ; il ne l'est que par là ; car rien n'est plus ambigu qu'amour, quand on dirait même charité, dès que la source virile ne jaillit plus. L'amour est cette force de foi qui suppose et devine, qui frappe à la forme humaine sans se lasser. Il n'y a rien à attendre de l'amour dès qu'il joue à rabaisser l'autre. Et c'est même une des fautes en profondeur. L'amour veut l'esclave libre et fier, contre l'esclave même ; et, bien mieux, cherche dans l'esclave son maître d'un moment ; car tout homme est inégal et par éclairs. Il faut donc extraire, de l'amour même, la partie clairvoyante et volontaire ; car ce qui est de nature dans l'amour ne nous relève jamais ; et de là on vient à ne se plus fier à la partie fidèle et sûre de soi-même. C'est donc un grand art d'aimer. Et c'est le maternel amour, comme on le comprend aisément, qui est le modèle et la perfection de tout amour. Ici on comprendra le prix d'admirer.

Pour la fidélité, elle est plus cachée. La raison politique nous persuade de juger d'après les actions, et d'abandonner un ami pour l'autre, comme le parfait juge condamnerait d'après un texte son propre fils, mais l'instinct populaire, remontant jusqu'à l'honneur vrai, sent bien qu'il est lâche et vil de retirer confiance à l'autre homme dans le moment où il en a le plus besoin. L'homme vrai, par une réflexion suffisante sur ce beau thème, n'hésitera jamais à choisir ici le parti le plus délaissé, le plus blâmé, le plus libre, d'après cette vue intrépide qu'il n'y a de suffisant dans l'homme que ce qui repose tout entier sur soi. Comme cet évêque Bienvenu, modèle d'honneur et de charité. Mais comme il fit en cette circonstance, faites de même en d'autres et encore en d'autres ; car rien ne revient le même. Et c'est pourquoi il ne suffit pas d'aimer ; il faut penser.

XXVIII

L'AMOUR EXIGEANT

L'amour tyrannise plus que la haine. Car la haine vous veut petit ; la haine vous refuse l'existence ; aussi la haine permet tout ce qui diminue, ignorance, frivolité, paresse. L'envie loue les fautes ; l'envie célèbre une manière de vivre qui est sans effort, et dans laquelle nous tombons par notre propre poids. La haine est misanthropique ; elle répand la tristesse sur tous et sur elle-même ; elle défait et se défait. Au fond, elle ne croit pas plus en elle-même qu'en n'importe quoi. Aussi n'a-t-elle rien fait jamais, que par l'exemple, par l'entraînement, par user le temps et les courages.

L'amour veut sauver ce qu'il aime ; il le veut grand ; il ne lui pardonne aucune vanité ni petitesse. Un père ne comprend pas que son fils soit enfant. Oublieux et négligent, le père le fut, et se le pardonne ; mais il délègue à son fils de s'élever plus haut ; non pas de recommencer son père, mais de le continuer, chose qui n'est point selon la nature ; car il faut que chacun soit enfant d'abord, et dissipe des richesses. Toutefois pour comprendre cela même il faut une certaine indifférence. Celui qui aime ne pardonne guère. C'est pourquoi l'on voit que les enfants s'enfuient vers ceux de leur âge, et refusent de faire société avec leurs parents. C'est dire qu'ils ne se confient pas à eux ni ne se confessent, étant assurés de n'en être pas compris. Ce qui n'empêche pas une amour profonde et à toute épreuve, mais qui ne se marque que dans les petites choses. En revanche j'ai entendu quelquefois des invectives, dès que le père se mêle d'enseigner ce qu'il sait. C'est qu'il place toutes ses espérances et toutes ses ambitions sur ce fils encore bien

léger et frivole ; et le garçon, de son côté, ne peut pas s'habituer à être aimé de cette rude manière, qui demande toujours trop. Ce rôle de dur compagnon convient plutôt au maître d'école, qui connaît le métier et qui n'attend point tant, et qui du reste est payé, succès ou non.

Tous les amours s'irritent de se voir mal compris. On connaît les querelles d'amoureux. La moindre faute de l'autre est une injure pour celui qui aime. Non pas qu'il se trouve lésé comme serait un propriétaire ; ce n'est pas si simple. Non. L'amoureux se trouve lésé en son amour même, qui est menacé et diminué par l'indignité de l'autre. Cette déception ne manque guère de suivre un trop beau départ. Et l'on comprend que l'autre craigne d'être aimé ainsi de trop haut ; et, comme il veut avertir, et se donner seulement pour ce qu'il croit être, cela est pris pour insulte calculée, et d'ailleurs parfaitement incompréhensible. Les colères font feu à chaque fois contre cet obstacle. Ces guerres de deux modesties peuvent aller fort loin.

Au fond, la haine n'est guère active ; et souvent elle conclut une sorte d'amitié louche, pourvu qu'on se laisse démolir pièce à pièce. C'est pourquoi la doctrine misanthropique se répand si fort dans les sociétés d'habitude ; c'est que chacun y joue au-dessous de soi, et renchérit sur de pauvres maximes, par exemple que tous sont avares, envieux, poltrons. Le célèbre La Rochefoucauld, qui fut un partisan très brave, descendit pourtant jusque-là sans s'en apercevoir. Il n'aperçut pas qu'une profession de soi bien plate était une sorte de flatterie attendue. On dirait que ces faux modestes connaissent très bien la source des querelles non pardonnées, et qu'ils s'enseignent les uns aux autres un mépris poli. Un poète, par exemple, se diminue et se moque de lui-même, comme j'ai vu, et se trouve bien fâché d'être cru. Admirez cette égalité abaissante, qui n'est pas l'égalité du tout. Au contraire l'égalité généreuse demande trop, et risque d'offenser en réveillant la partie sublime. Mon égal je le cherche au-dessus de lui et de moi ; et moi-même aussi je me cherche là. Moi-même aussi ; car si je loue le poète comme je dois, en visant le plus haut de lui, il faut que je me hausse pour cet éloge. En un sens celui qui loue se loue, et c'est par là que la misanthropie dont je parlais est un fruit de la politesse. Tout éloge généreux et bien placé fait l'effet d'un coup de canon dans ce monde si délicat et si éloigné de prétendre. Et ce qu'il y a de naturel dans l'envie

vient peut-être de ne vouloir rien prendre au sérieux. Si on n'évite pas la louange par une manière élégante de détourner le propos, on paiera la louange très cher. C'est qu'elle finira mal, par le souci de revenir au ton convenable et aux bonnes manières. Comprenez-vous l'avantage de ne donner que du médiocre à louer ? Et cela non point par de petites causes et un retour à soi, mais par le jeu même des conversations, qui ne sont pas montées pour dire le vrai de l'homme. Car vingt fois j'ai remarqué que l'homme aime à admirer l'homme ; mais il est vrai aussi de dire que l'admirateur prend une sorte de droit sur l'admiré, ce qui est indiscret, et même cruel si l'admiré décline. On n'a jamais essayé le haut et le généreux dans les sociétés ; encore moins dans les sociétés de sociétés, toujours gérées selon une médiocrité qui n'est de personne.

Sans doute, il y a dans les propos de société quelque chose d'inévitablement trompeur qui adoucit les contacts, et qui ramène les sentiments à des abstractions élégantes et faibles. Il n'y a d'amitié que dans la solitude ; il n'est pas bon que le moraliste improvise dans l'expérience même ; cela fausse la société, et fait comprendre l'extrême faiblesse des mémoires de société. Qu'il est difficile, dit le moraliste, d'être content de quelqu'un ! Mais il faut ajouter que la société ne nous demande jamais de dire si nous sommes contents ou non. La misanthropie serait donc un produit de salon, et par délicatesse.

XXIX

VANITÉ DE L'ENVIE

L'envie est la plus vaine des passions. Elle serait arrêtée tout net par la conscience que l'on n'a point dépensé d'efforts véritables pour avoir ce qui fait envie. C'est une disposition d'enfant de jeter son désir sur ce qui se montre. On joue à être ministre, général, préfet, évêque. On joue à être patron du canot de sauvetage ou mécanicien du train rapide. Le propre de ces jeux, c'est que la peine d'apprendre et de parvenir en est effacée. On jouit d'une puissance imaginaire ; on jouit d'une opinion qu'on suppose dans les autres. Jamais l'on ne pense aux immenses travaux que le moindre métier suppose. On croit, par exemple, que l'on est sauveteur par la générosité seulement, alors qu'il y faut la force, le savoir, et encore une dureté de cuir, choses qui veulent des années de sévère apprentissage. Or je crois que l'envie est proprement enfantine. Les enfants ne l'ont point ; c'est qu'ils se jettent d'un désir à l'autre ; mais les hommes qui l'ont sont enfants en ce que, sachant mieux le prix de ce qu'ils n'ont pas, ils ne se représentent pas mieux les moyens par lesquels on le conquiert.

S'ils pensaient aux moyens, ils seraient depuis longtemps au travail ; ils avanceraient ; ils jugeraient mieux de leurs rivaux ; ils n'en seraient point jaloux. C'est une absurdité de l'envie de supposer, en celui qui arrive, une nullité totale. On n'est envieux que de ceux qu'on connaît mal. Dans les classes il n'y a point d'envie, parce qu'on n'a point la volonté de travailler comme celui qui est premier en histoire. En somme, nous savons tous que tout est difficile. Mais, dans le mouvement de l'envie, nous nous disons :

« Il ne sait rien ; il n'a rien fait, et alors pourquoi pas moi ? » J'ai observé que souvent la mère ou l'épouse ont plus d'envie que l'homme qui est en cause ; c'est qu'elles ne connaissent pas la question. Elles disent : « N'es-tu pas meilleur avocat que lui ? » sans bien savoir ce que c'est qu'un bon avocat. Je prends cet exemple parce que j'ai fini par comprendre qu'un bon avocat c'est, premièrement, un homme qui fait mille démarches sans jamais oublier l'heure ni l'occasion. L'éloquence est ici presque sans valeur. Seulement l'envieux s' imagine éloquent, et surtout applaudi. En quoi il se trompe. Car encore une fois l'éloquence s'apprend, et non pas en un jour. La pensée calmante contre ces ridicules mouvements est de se dire au contraire : « Il s'est ennuyé comme je n'aurais jamais su m'ennuyer. Il a sollicité comme je ne veux point solliciter. Il a lu deux cents bouquins que j'ignore ». Chacun a connu de ces envieux qui courent demander toutes les places et n'en obtiennent jamais aucune. Ils n'y sont point propres ; ils n'y réussiraient point. Secrétaire général de n'importe quoi, ou même directeur de n'importe quoi, voilà leur projet et leur ambition. Or celui qui est nommé est toujours celui qui a fait déjà le travail. Les chefs, toujours bien plus sages qu'on ne croit, demandent quelquefois à un solliciteur plein de zèle : « Mais désirez-vous vraiment cette place ? » En même temps ils pensent : « Y restera-t-il ? » Et le fait est que ceux que j'ai vus envier tout se lassaient aussi très vite de tout. Ils avouaient : « Ce n'est pas si agréable que je le croyais. Il s'y trouve bien des ennuis ». Les métiers sans ennuis sont les métiers qu'on ne fait pas. Très évidemment, quand l'enfant joue au général, il se voit vainqueur.

Une autre pensée peut guérir de l'envie. Communément l'envieux se dit que l'autre a de la chance et que lui-même n'en a point. Cette idée est creuse aussi. La pensée de la chance est une pensée abrégée. Parce qu'on ignore le détail de la vie et des efforts, on trace d'un seul coup une sorte de trajectoire qui est la chance. Si on regardait de plus près à la chance, on trouverait un résidu qui est sans doute la bonne humeur ; car cette humeur plaît, elle donne confiance, elle signifie déjà une suite de petits succès. Et voici mon idée. Celui qui se plaint de la chance des autres se plaint aussi de la sienne. Il se fait ainsi, sans y prendre garde, le visage d'un homme qui n'a pas réussi. On nomme cruellement paratonnerres ces hommes qui attirent la foudre. Cette expression, inscrite dans les traits, dans le geste,

dans l'attitude, n'aide pas beaucoup à parvenir, comme on le pense bien. Je suis assuré que la moindre trace de misanthropie sur un visage fait qu'on écarte l'homme comme s'il était malade, et d'une maladie qui se prend. Une des plus terribles conditions de toute pratique est que la pitié est triste et qu'on s'en défend. Le visage de l'homme qui croit qu'il n'a pas de chance est par lui-même attristant : il donne de l'humeur où il faudrait plaire. Mais, bien pire, il annonce une suite d'échecs passés ; il raconte une carrière déjà jugée. Ainsi sont pourtant les visages d'antichambre. Cette expression frappe lorsqu'on les voit tous ensemble, levant les yeux vers la porte sacrée. Et je crois bien qu'à l'idée qu'ils n'auront pas encore cette fois la bonne chance, ils ajoutent une idée juste, c'est que le donneur de place est assuré de n'en point donner ce jour-là à ces tristes figures. Ils s'avancent donc l'un contre l'autre, solliciteur et sollicité, tous deux fatigués et tristes. « Vous perdez votre temps et le mien », disent les regards. C'est pourquoi je n'ai jamais vu qu'on avançât par audiences et demandes. Pendant que ce triste cérémonial se déroule, il existe un homme tranquille et encore ignoré, qui débrouille tout, qui retient tout, qui dort bien, et qui se lève avant le soleil. Celui-là aura la place ; il l'a déjà. Et de reprendre le vieux refrain : « Il y a pourtant des gens qui ont de la chance ! »

XXX

LE MAÎTRE DE CHAPELLE

S'ils ne sont pas vertueux, faisons-leur un cours de morale. Et, s'ils sont crédules, un cours de pensée. Et s'ils méconnaissent le passé humain, un cours d'histoire. Quand je pense à tous ces cours, où le plus savant travaille tandis que les ignorants ne font rien qu'écouter, je veux imaginer un professeur de violon qui jouerait continuellement du violon devant ses élèves, sans jamais leur mettre en mains l'instrument et l'archet. Or un tel professeur de violon ferait rire. Pareillement ferait rire un maître de peinture qui admettrait ses élèves à l'honneur de le regarder peindre. Toutefois il ne semble point étrange qu'un enfant passe des heures à écouter le maître. On sait bien que c'est en lisant qu'il apprend à lire, et en écrivant, à écrire, et en calculant, à calculer. Mais il faut qu'il écoute la physique, au lieu de mesurer, peser, essayer. Il faut qu'il écoute l'astronomie, au lieu de marquer sur les murs d'un couloir les voyages du soleil au cours d'une année. Et qu'il écoute des raisonnements, au lieu d'en faire de son cru.

Une fillette qui veut apprendre le piano commence par répéter des centaines de fois les mêmes mouvements, sous la surveillance d'une maîtresse dont la principale vertu est la sévérité. La fillette grandit, et s'élève jusqu'au cours de piano de son quartier, où elle exécute de temps en temps, en dix minutes, un morceau qu'elle a répété pendant huit jours. Quelquefois elle est admise à jouer devant le maître éminent ; c'est pendant un mois, alors, avant ce jour redouté, qu'elle oublie la nourriture et le sommeil pour refaire dans sa tête et sur le clavier la même suite de notes.

Sans ces préparations, elle ne peut comprendre ce que le maître éminent daignera lui dire. Après dix ans de cette sévère discipline, elle en est encore aux éléments ; mais enfin elle peut aborder selon ses goûts le *Conservatoire*, où l'on devient brillant, la *Schola*, où l'on devient modeste, ou telle autre école selon ses goûts et selon les moyens de transports. Chacune a ses dieux et ses prêtres ; cependant on retrouve en toutes le travail redoublé, les exercices monotones, les épreuves redoutables et redoutées. Si cette pianiste devient seulement passable, je pourrai lui dire, sans risquer de me tromper : « Tu sais vouloir ». La musique forme plus de caractères et sauve plus d'existences que ne fait la sagesse.

La musique détourne ; la musique console ; seulement elle reste à côté. Si l'on savait se mettre à penser, seulement à revoir ses pensées, comme on se met au piano, les maux humains reculeraient. Mais où sont ici les touches ? Où la méthode ? Même les maîtres, sur ce clavier-là, m'ont fait souvent penser à ces barbares qui n'ont point appris la musique, qui voudraient l'aimer, et qui jouent d'un seul doigt « Au clair de la lune ». Penser en ordre, et selon les vrais maîtres, c'est, dites-vous, un peu plus difficile que de faire parler ces touches noires et blanches. Plus difficile ? Je n'en sais rien. Je vous le dirai quand on enseignera la sagesse seulement aussi bien qu'on enseigne le piano ; quand les élèves travailleront ; quand le maître corrigera l'ébauche. Mais tant que les maîtres feront leurs tours de cartes ou de gobelets devant leurs juges paresseux et ignorants, qu'ils appellent leurs élèves, il ne faut attendre rien de bon. Car le maître, par la nécessité de plaire, ou tout au moins d'étonner, cherche le rare et l'obscur ; et l'élève se contente d'imiter passablement, comme ces spectateurs qui chantonnent en sortant d'un concert.

Il faut que la musique soit bien forte ; car l'esprit universitaire a promené aussi par là ses cours d'esthétique et d'histoire de la musique, mais enfin je n'ai pas vu encore que cela détournât d'étudier les gammes et les arpèges ; ni que la mode se soit établie de parler sur une sonate de Beethoven au lieu de la jouer. Méfie-toi pourtant, maître de chapelle. J'ai vu de jeunes pianistes, et qui savent pourtant ce que c'est qu'apprendre, venir en foule à des cours du soir, tant il est agréable de s'emplir de science comme une cruche s'emplit d'eau. Elles avaient du papier et des stylographes. Et quand

l'orateur ouvrit la bouche pour dire que Beethoven était né en tel lieu et en telle année, les plumes volèrent sur le papier.

XXXI

LA COMÉDIE DE L'INDIGNATION

Il y a toujours quelque chose de faux dans la haine comme dans la fureur ; je veux dire quelque chose que l'on décrète, que l'on excite, que l'on appelle au secours. C'est que le jugement tout seul est impitoyable, comme on voit bien lorsque l'homme le plus ordinaire décide impartialement sur le droit d'un autre. Tout homme est bon arbitre, s'il est arbitre. Et je ne suis pas de cette opinion que la plupart des hommes ne pensent guère ; je vois au contraire qu'ils pensent beaucoup, qu'ils se fient aux faits, aux comparaisons, aux raisonnements ; qu'ils ont des ruses étonnantes dans le marchandage ; qu'ils connaissent le fort et le faible du maître comme du valet ; et qu'enfin ils savent très bien comment il faut parler aux uns et aux autres. Ils le savent ; cela les fait juges et justes ; mais, en leur propre cause, c'est ce qu'ils n'aiment point.

L'ambiguïté des droits résulte de cette mobilité admirable de l'esprit, qui fait l'avocat, et toujours plaide contre soi ; car il n'y a point d'autre manière d'éprouver une opinion. Aussi toutes les querelles, toutes les contestations, tous les procès, iraient à une conciliation, à une solution moyenne, à la paix. Mais quand on est juge de soi, quand on se nomme arbitre de soi-même, ce qui serait la sagesse, on n'aime point ce jugement équitable et partageur que l'on voit venir. C'est alors que l'on regrette de n'être plus en colère. Et pourquoi ? Parce que chacun a pu remarquer que la colère égare merveilleusement le jugement, et éclaire en quelque sorte tous les désirs comme des droits. Dès que l'on est en colère, tout est évident, tout est

prouvé ; l'esprit troublé garde encore de quoi plaider et très bien plaider. On ne se considère plus alors comme privé, mais comme injustement privé ; et l'adversaire, autant qu'il semble confiant dans son droit, apparaît alors comme une sorte de monstre déraisonnant. Cet état est agréable. Mais, chose digne de remarque, il n'est pas agréable à la partie animale, laquelle souffre de la colère et de la haine comme d'une maladie. Non, cet état d'indignation, car c'est ainsi qu'on le nomme alors, est agréable à la partie supérieure, laquelle veut avoir raison et veut avoir droit.

Entre les animaux, autant qu'on peut savoir, il n'y a pas de querelles à proprement parler, mais des attaques, des morsures, des convulsions, qui, l'occasion passée, reviennent au repos et à une sorte d'oubli. Un chien furieux peut être, l'instant d'après, le plus doux des chiens ; il suffit que les impressions changent. Une touffe d'herbe brillante de rosée le détourne. Le malheur de l'homme, qui est son honneur aussi c'est qu'il pense, qu'il veut avoir raison, qu'il se soumet au droit. D'où il arrive que désir et justice se battent, et que la colère est le premier moyen, le plus facile, le plus à portée, pour mettre d'accord le désir et la justice. Apparence de justice, c'est bien entendu ; mais apparence qui fait le bonheur de l'homme irrité. Le langage, conservateur de toute sagesse, ne dit pas alors que l'homme est trompé ; il dit que l'homme se trompe. Admirez cette énergique expression. Il appelle à soi la colère, soutien de l'erreur aimée. Il retrouve alors ses arguments, son droit, son mépris, sa haine. Le moment où je le vois faux et comédien, c'est le moment où il cherche sa colère, on dirait autour de lui, comme une arme.

On fera aisément l'application à la politique de ces remarques sur les passions. Car les hommes politiques craignent souvent de manquer de force ; ils se fortifient donc par l'intérieur comme ils peuvent et ainsi ils augmentent leur distance en hauteur par rapport aux choses réelles. On voit naître en eux ces colères volontaires, qu'ils entretiennent et qu'ils laissent monter à un niveau dangereux pour la paix des peuples. Dans le secret de leur conscience, ils sauraient trouver que cette folie est étrangère à la justice, mais ils nient l'évidence, ils se laissent gouverner par cette colère aimée, et si l'action suit, c'est malheur pour tous.

XXXII

PASSIONS INCONSTANTES

« Les imbéciles forment le plus grand nombre. » Voilà ce que j'entendais hier ; mais, à mon goût, cela ne sonne pas bien. Ce sont des idées pour dîner en ville. La sottise est fort commune, il est vrai ; mais je ne remarque point qu'elle se pose ici plutôt que là ; bien plutôt elle voltige sans cesse ; chacun en est touché. J'ai souvent remarqué que le plus habile, dès qu'il se dit qu'il est le plus habile, dit aussitôt quelque sottise. Il n'y a point de génie qui tienne. Dès que l'homme se gonfle ou se tend ou se crispe, ses opinions font rire. Mais qui donc rit ? Non point une élite de gens d'esprit. Chacun rit. L'esprit n'est pas moins commun que la sottise. Le même homme, qui fera un bon arbitre, fera un ridicule plaideur, qui croira les plus folles choses de son adversaire. Mettez ce personnage au théâtre, tous riront. Mais, dans la plus petite rivalité, tous seront ridicules. La vanité est commune, et il est commun aussi qu'on s'en moque. Ainsi les hommes ne sont nullement divisés en deux espèces, dont l'une serait sotte et l'autre sage. Je n'ai point vu d'esprits faux, mais j'ai vu des passions vives qui font déraisonner même l'esprit le mieux assis. On voit des hommes qui, par métier, jugent les jeunes, et très bien ; mais de leur propre fils ils jugent très mal, parce qu'ils l'aiment, ce qui fait qu'ils se jettent à le défendre, ou, par un mouvement contraire, à le charger. C'est toujours passion, ce n'est plus jugement. Descartes était certes un des esprits les mieux trempés. Mais que conseillait-il ? Il conseille, si l'on se sent animé d'amour, de haine ou de colère, de ne point se croire soi-même, et, si l'on peut, de ne point juger, mais d'attendre que l'on soit rassis. Ce genre de réflexion guérit de misanthropie. L'homme

du monde qui a le plus réfléchi sur les causes de nos erreurs est aussi celui qui écrit, au commencement de son célèbre *Discours*, que le bon sens est la chose la mieux partagée.

Leibniz cite l'exemple d'un bon géomètre qui s'obstina toujours à rejeter une proposition assez simple, bien prouvée, et qu'il était certainement capable de comprendre. Mais quoi ? Cet homme d'académie ne pouvait point admettre qu'à l'âge qu'il avait, il eût encore à apprendre quelque chose, qu'il n'y eût point pensé de lui-même ; il se sentait humilié, il se redressait, il combattait ; cette méthode ne conduit à rien ni dans la géométrie ni dans aucun genre de connaissance. Le biographe de Pasteur conte, sans y entendre malice, que ce grand homme, au cours de ses expériences sur la clavelée des moutons, reçut très mal une objection proposée par un très petit vétérinaire, et qu'il la repoussa comme une injure. Dans le fait l'objection était très raisonnable ; mais le grand savant se mit en boule, comme le hérisson ; en ce mouvement le plus sage est sot. Et même le plus illustre est souvent le plus sot. En revanche l'homme le plus simple est infaillible dans la position de l'arbitre, c'est-à-dire quand il a à juger de ce qu'il connaît bien, sans avoir le moindre intérêt à pencher d'un côté ou de l'autre. Ainsi, parce que les passions sont inconstantes, parce que l'erreur change comme une fumée, et parce que le vrai nous attend toujours, le bon jugement finit par sortir, et tous s'y accordent. C'est ainsi que dans les sciences, et même dans les beaux-arts, tout se trouve en juste place dans un tourbillon pourtant d'erreurs étonnantes. Et, même dans la politique, où les opinions sont toutes passionnées, il vient un moment où la poussière se rabat, et où les événements et les hommes se dessinent passablement. L'affaire Dreyfus en offre un exemple incroyable. Mais aussi quel est l'homme qui ne juge pas en arbitre de ses erreurs passées ? Les hommes sont tous de grands fous ; mais les mêmes hommes sont de grands sages aussi.

XXXIII

DU PRESTIGE

Selon la structure de notre langue, le prestige est un effet d'étranglement, ou une sorte d'étreinte à distance, par la seule vue. L'officier produit cet effet sur l'homme de troupe par des moyens indirects. Le troupier est dressé à se raidir et à s'étrangler lui-même à la seule vue des galons. L'orateur produit aussi par son art cette attention haletante et sans pensée. L'applaudissement et l'acclamation sont des réactions physiologiques, car on ne se repose pas toujours sur le même pied. Les prestiges sont des faits surprenants qui arrêtent le spectateur dans l'attitude de l'admiration béante. Il est clair que la vraie admiration est d'autre qualité, et que l'heure du prestige n'est pas celle du jugement. Je décris, je me garde de condamner ; car celui qui commande, et pour qui ce n'est pas le temps d'instruire, a besoin de prestige. Par ce moyen il gagne temps sur des objections et discussions qu'il a résolu d'écarter. Et disons aussi que le prestige est utile au commencement, même pour celui qui ne veut qu'instruire, car le jeune âge est remuant. Le silence est d'abord un effet de prestige. Je conseille au professeur, et à tous ceux qui veulent attention, d'exiger d'entrée un mouvement vif, comme de se lever, suivi d'immobilité. Les moyens mécaniques, j'entends physiologiques, sont ici les meilleurs. Et en imposant de simples gestes de politesse, on gagne beaucoup. Petit ou grand chef, vous devez tenir d'abord à cet effet de surprise qu'obtenait Napoléon lorsqu'il paraissait aux revues dans la cour du Carrousel. Louis XIV était maître dans l'art de changer les hommes en statues. S'il en a abusé ou seulement usé, c'est une autre question.

Saint-Simon nous a conservé quelques attitudes du Grand Roi. Nous savons qu'il ne montrait jamais aucun signe de timidité ni d'embarras, même quand il imposait à ses proches quelque mariage de bâtardise. Évidemment une condition de prestige est d'avoir pris sa résolution et de ne s'étonner de rien. On remarquera que ces règles sont de politesse. L'homme impoli est l'homme qui hésite et ne sait ce qu'il doit faire, ce qui aussitôt embarrasse la compagnie. L'homme impoli est aussi celui qui n'est pas maître des signes, et qui, en présence d'un homme très corpulent, fait voir qu'il s'étonne de le trouver si gros ; ou bien encore l'homme qui ne peut cacher qu'il vous trouve amaigri ou vieilli. On peut voir un ridicule ; on ne doit point marquer qu'on le voit. Et, par les mêmes causes, si un niais s'étonne, l'homme poli ne doit point marquer qu'il s'étonne de cet étonnement. Ne rien exprimer malgré soi est la première règle, et qui peut-être suffit. J'ai observé qu'un homme parfaitement poli, même nul, a toujours un certain prestige.

Ces règles, qui sont en vérité de gymnastique, mènent fort loin, mais sont aussi très difficiles à pratiquer. Il s'agit de se priver des jeux de physionomie comme des mouvements de mains ; il va de soi que les mouvements du corps qui ne riment à rien, comme de se balancer ou tortiller, sont par eux-mêmes ridicules ; mais tout geste inutile est ridicule ; et tout mouvement du visage non voulu est ridicule. Imitez quelque belle statue. Le général Pétain avait, et a sans doute encore, un prestige miraculeux qu'un observateur expliquait par l'immobilité des traits. Remarquez que cette précaution est toujours bonne ; car vous restez libre d'exprimer, si vous voulez, la bienveillance ou le mécontentement. Un sourire est beau sur un visage tranquille ; mais le sourire perpétuel est niais.

Ces règles s'appliquent au langage. De même qu'il faut éviter les tics du front, du nez et de la bouche, il importe aussi de surveiller les expressions mécaniques qui reviennent hors de propos. L'homme qui ponctue toutes ses phrases de « n'est-ce pas ? » n'aura jamais aucun prestige. J'ai connu un monsieur qui voulait faire l'important, et qu'on aurait pu surnommer Monsieur Quoi qu'il en soit. Un autre disait : « Alors par conséquent » comme on respire. On voit qu'il y a dans le prestige, non seulement une politesse, mais aussi la vertu de se posséder, qui n'est pas petite. Ces choses dites, j'ajoute que le prestige n'est qu'un petit moyen, et que l'autorité

véritable vient d'autre source, par exemple de raison, de justice, et de cette profonde amitié qui est charité.

XXXIV

POUR L'AMITIÉ

L'amitié est une heureuse et libre promesse à soi, qui change une sympathie naturelle en une concorde inaltérable, d'avance au-dessus des passions, des intérêts, des rivalités et des hasards. Telle est la définition que je propose d'un sentiment tant de fois célébré et tant de fois trahi. Chacun la refusera, je le sais : mais, sur cette réflexion que la refuser c'est exactement refuser l'amitié, chacun se rangera à mon opinion ; cela je le sais aussi. Je convoque donc les hommes en un parlement imaginaire ; j'entends les discussions et objections ; je sens en tous un intérêt vif ; il me semble que je vois les yeux étincelants dirigés tous sur le même foyer. L'humanité se réveille et se reconnaît ; en moi-même aussi bien. Qui n'a pas manqué à l'amitié ? On ne fait que cela. Ce sentiment vacille comme une maigre flamme ; souvent il se met en veilleuse ; c'est qu'il y a des manques et comme des trous dans la sympathie naturelle. C'est bien pour cela que je dis promesse à soi. Qui n'a regretté une sorte d'absence à l'amitié ? Mais qui n'a refait aussi la belle promesse, contre tant d'impérieuses causes ? Nos sentiments ont besoin d'être portés à bras ; surtout celui-là. Il y faut une résolution obstinée. Autrement ce serait trop facile. On consulterait le cadran de l'amitié comme on regarde l'heure. On aimerait comme on a chaud ; on oublierait comme on a froid. Nos sentiments sont des faits, dit l'homme positif. Essayons donc de formuler ce beau contrat d'amitié : « Je suis ton ami quand cela se trouve ; c'est affaire d'humeur et je ne réponds de rien. Un beau matin, demain peut-être, je saurai que tu ne comptes plus

pour moi. Je te le dirai ». Ce discours, en tous pays, signifie que l'on n'aime pas. Non, non, point de conditions ; une fois amis, toujours amis.

Le moraliste entre en scène. « Quoi, dit-il, si ton ami se montre indigne ? Vas-tu l'aimer jusqu'à la prison, jusqu'au bagne, jusqu'à l'échafaud ? » L'argument a de l'apparence. Mais le cœur humain se retrouve dans le danger. Ce genre d'objection le remet droit. J'ai rêvé une fois que j'étais fusillé en musique ; mon ami se trouvait auprès du poteau ; je n'avais plus que lui au monde, mais j'avais lui ; et cela me semblait naturel. Certes la trahison et la fuite sont des choses naturelles aussi, mais de basse nature ; nul n'en est fier ; au lieu que chacun serait fier d'avoir aidé son ami dans une épreuve terrible, et sous la commune réprobation. Je dis commune réprobation ; mais non ; chacun admirerait l'imperturbable ami. Vous dites non, et déjà vous pensez oui. Je cite Fouqué, l'ami de Julien Sorel ; je cite le Schmuke de Balzac, et, du même auteur, l'amitié de d'Arthez et de Michel Chrestien, l'un royaliste, l'autre socialiste. Lisez et relisez ces beaux textes, et rêvez un peu ; je sais que vous vous laisserez emporter par le sublime, comme Julien, qui voulait pourtant ne rien croire. « Monsieur de Lavalette, dit-il à son ami, était innocent ; sans le vouloir tu me fais penser à la différence. » Il est clair que Fouqué n'y pensait pas. Nous sommes hors du réel ? Je le crois bien. Je définis l'amitié telle qu'on la voudrait, et non pas les sentiments médiocres qui usurpent ce beau nom.

Revenons à la prose ; la prose nous serrera tout aussi bien. Essayons de formuler cet autre beau contrat : « Je suis ton ami ; mais fais en sorte de marcher droit. Tant que je t'approuverai, en toutes tes pensées comme en toutes tes actions, compte sur moi ; mais si tu t'écarter du sentier qui est à mes yeux celui de la vertu, je t'abandonnerai le premier, entends-tu ? Le premier ! » Voilà de gentilles promesses. Là-dessus l'ami si tendrement aimé pourrait bien demander une petite liste des choses défendues. L'amitié serait à débattre, comme location ou vente. Ce genre d'ami s'engage, en somme, à vous soutenir tant que vous n'aurez pas besoin d'appui. C'est assez ; je vois briller dans les yeux l'espoir, au moins, d'être fidèle malgré tout et contre tout. Sans ce beau mouvement, aussi ancien que l'homme, comment juger de ce qui importe, et de ce qui n'importe guère ?

XXXV

FRATERNITÉ DIFFICILE

Fraternels au dedans, vous l'êtes au dehors. Querelleurs et hargneux chez vous, vous l'êtes au dehors. Et ce n'est pas par le seul mot de république que vous aurez la paix comme par miracle. La fraternité est difficile de près. Si l'on ne surmonte point l'ardeur de mépriser et de soupçonner, on exportera la même colère et l'on refusera la paix. Alors il faudra se battre, c'est-à-dire obéir et mourir ; et ce sera justice. Car ces querelles entre nations, que l'on croit nées des intérêts contraires, sont bien plutôt des querelles d'honneur. Et l'antique coutume des duels subsiste encore toute. Si vous voulez insulter et défier, il faudra combattre un jour ou l'autre. Et ce même mépris de l'homme, vous le retrouverez parmi vous, d'après cette loi inéluctable, qui fait régner les mêmes maximes au dedans comme au dehors. En vain l'on essaie de nourrir l'amitié par la haine, et cela s'est appelé l'union sacrée. En réalité l'homme était méprisé et massacré ici comme là-bas. Quelle fraternité pouvez-vous supposer dans l'inflexible chef, qui lance ses hommes comme des bombes ? Ce n'est que matériel de guerre.

La paix suppose que l'on rend à l'homme son vrai prix. C'est exiger beaucoup de soi. Il faut déposer l'injuste orgueil. Il faut regarder humainement l'homme. Alors, sous ce regard fraternel, les différences tombent presque à néant. Seulement il faut réveiller ce sentiment généreux. Je veux faire honte à l'homme qui se vante d'aimer son chien parce que c'est son chien. C'est ainsi que le colonel aime ses hommes ; et ils l'ont

bientôt compris. Je défie le colonel d'en être heureux : il se mêle à cette fausse générosité la résolution de tuer sans hésitation, dès que ce sera nécessaire. On loue Wallenstein, Turenne, Condé ; on ne peut faire que leurs moyens soient humains. Misanthropie totale, alors, et qui est de métier ; c'est pourquoi la colère militaire aime à se grossir. L'oreille humaine entend très bien ce son-là, qui signifie guerre ici, guerre partout, guerre toujours. Comment sortir de là ? Assurément ce n'est point par les vertus du chef qu'on en sortira, mais plutôt par les vertus de l'esclave. L'esclave est souvent fraternel à l'esclave. Le chef n'est jamais fraternel au chef.

L'Évangile a dit là-dessus ce qui importe. Je prends l'Évangile comme un fait humain capital. « Si tu n'aimes que ceux qui t'aiment, ce n'est pas beaucoup. » Nous avons, pour nous remettre droit sur nos pieds d'hommes, l'admirable histoire de Jean Valjean et de l'évêque. Il faut s'y retremper. Notez que l'esprit de force et d'injustice, qui se sent dans la moindre parole, ne cesse d'attaquer Hugo par des moqueries sans mesure, et empoisonnées. C'est le dernier effort de la misanthropie, et très bien dirigé. Mais je reprends mon livre, je donne ma voile au vent, et je me moque des moqueurs. L'évêque n'attend pas que le forçat se montre digne de l'homme. Au contraire il fait le premier pas, et encore le second ; il en promet tellement d'autres que le forçat renonce à son rôle, à son rôle qu'il sait très bien. Il n'y a plus de comédies, mais deux hommes.

À vrai dire nous sommes dans une situation difficile à l'égard des sentiments de société. La période de la guerre et des prochaines suites nous a frappés par d'horribles paradoxes. L'homme ne s'est plus reconnu ; il a fallu prendre de la hauteur pour juger cet humble moraliste, le combattant. Il se trouvait tellement loin des sentiments de son enfance qu'il ne pouvait les reprendre. Et c'est à cette sorte de salut intellectuel que contribuent les hommes démesurés, comme Bienvenu, Jean Valjean et Hugo lui-même.

Quelquefois on entend dire que ces sentiments sublimes n'ont plus lieu dans ce siècle ferrugineux, tout enivré de puissance. Mais qui donc dit cela ? Qui donc enseigne cela ? C'est quelque colonel encore qui s'est glissé parmi les hommes. Son affaire c'est de recruter. Mais vous n'allez pas dire que c'est ainsi qu'on élève l'homme. Cela, c'est le mensonge que nous avons trop écouté. Il n'y a, nous dit-on, que les méchants qui comptent, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient craints. Craints on les

respecte, et bientôt on les aime. Nous retrouvons ici la vertu du chien. Eh bien je dis que nous devons nous séparer du chien et revenir à l'homme. Car ce n'est point la peur, ni la sûreté, ni l'arme, qui feront la paix ; c'est la fraternité qui fera la paix. Et besoin est de se relever au-dessus de la puissance. Besoin est de réveiller l'homme.

Pour finir, je vois que le problème se pose entre soi et soi. Il s'agit de savoir si, de soi à soi, on pensera en homme. Car en somme je suis fraternel à moi comme je le suis au prochain. Je me fie à moi comme je me fie au prochain. Le misanthrope ne se fie à rien ni à personne ; il croit que nous vivons tous des vies d'animaux. Aussi n'ouvre-t-il crédit à aucune forme d'homme. Peut-être la guerre est-elle un soulagement pour ces natures malheureuses. Au contraire il faut aimer par préjugé, et approuver par préjugé. Il faut jurer de l'homme, et porter légèrement les déceptions. L'optimisme finit par se communiquer, et revenir à nous, créant l'atmosphère de paix. C'est ainsi que l'on forme les grands moments de l'histoire.

XXXVI

LE VRAI DE L'HOMME

Spinoza dit : « Dans nos entretiens gardons-nous de dépeindre les vices des hommes et leur esclavage ; ou que ce soit fait très sobrement. Largement au contraire sur la vertu, c'est-à-dire sur la puissance ; et le plus possible se mouvoir, non par la crainte et l'aversion, mais par la joie ». Voilà un beau texte pour prêcher. Il est facile d'abaisser, mais il est sain d'admirer. La misanthropie est une maladie ; mais de ce jugement, qui a lui-même une teinte misanthropique, je me relève en prenant l'humeur dénigrante comme une erreur énorme. Je n'ai pas compris d'abord le trait de génie de Molière, nommant misanthrope celui qui ne sait pas aimer selon la joie. Célimène tient ferme en son être ; elle vit, elle surmonte, elle combat à son poste ; elle vaut mieux qu'on ne croit ; elle ne le dit pas ; elle ne saurait pas le dire ; mais elle attend qu'on le devine. Alceste n'est pas celui qui la confirmera dans son être à elle ; il ne voit que ce qu'elle n'a pas. Aimer c'est soutenir, deviner, porter le meilleur de ce qu'on aime. Et c'est la joie qui est le signe de ce sentiment héroïque. Alceste est mal parti.

Un Alceste bouillant m'aborde l'autre jour en me disant, comme bienvenue : « Que d'être vils en ce monde ! » À quoi je répondis : « Oui ; mais que de braves gens ! » Il en convint. Or, ce sont les mêmes. À l'axiome trop connu de Hobbes : « l'homme est un loup pour l'homme », Spinoza répond que l'homme est un dieu pour l'homme. Mais il est vrai que le dieu se cache dans des nuages bien noirs. « Qu'il est difficile, a écrit La Bruyère, qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! » Si vous voulez là-

dessus vous donner un exercice profitable, je vous propose deux livres, qui sont très ennuyeux si l'on veut, et qui sont très nourrissants si on leur ouvre crédit. L'un est *La Houvelle Héloïse* : l'autre est *Wilhelm Meister*. Si vous faites serment de les aimer, vous trouverez amplement de quoi les aimer. Sinon, non. Cette disposition à payer d'abord de bonne volonté, à payer avant de recevoir, si vous l'avez une fois fortifiée, elle vous aidera en toutes vos lectures. Et si vous arrivez à lire les hommes comme les livres, cela vaudra une cure à Vittel ou à Carlsbad ; car la malice est beaucoup dans nos maladies.

Cela, chacun le sent et l'éprouve. Mais où est la racine de l'idée ? En ceci, que l'être positif de chacun est beau et bon, et que ses défauts ne sont point de lui. Idée que Spinoza a connue en Dieu ; mais, même sans ce grand détour, on peut comprendre qu'un être ne vit pas par ce qui lui manque ; et le trésor de sa vie, œuvre précieuse et unique, c'est à vous de le trouver. S'il se met en colère, ce n'est pas de lui ; c'est que ce monde l'attaque ; c'est que quelque mouche le pique, comme on dit si bien. Et, comme il ne manque pas de mouches, il ne manque pas non plus de grimaces sur la vivante statue ; mais la grimace n'est point l'homme ; autrement il faudrait dire qu'il ne fait que mourir. Le même Spinoza a écrit que nul n'est détruit que par des causes à lui étrangères. Seulement, comme tout être est en lutte et péril, c'est à nous de démêler à travers ces apparences, le vrai visage, et disons l'âme, que Spinoza définit comme l'idée du corps. Je trace un peu cet aride chemin, mais non sans récompense, à l'usage de ceux que trop de pensée a brouillés avec les hommes et avec eux-mêmes aussi. Il s'agit de passer au delà ; et je dis seulement, comme à l'athlète : « Nul ne sautera pour toi ».

Or, je remarquais, ces jours, que les hommes savent bien se jeter à l'admiration, dès qu'ils le peuvent. Ils vont là tout droit, comme à un air respirable. Ils composent leur grand homme ; ils le portent à bras. Tant qu'il est vivant, et surtout si on le voit de près, c'est difficile, par toutes les grimaces étrangères qui le recouvrent. Mais quand il est mort, la légende se fait et se moque de l'histoire. Où est le vrai ? J'ai voulu bien entendre qu'il faut s'aider de soi en cette recherche. Car il y a le vrai des choses, qui diminue l'homme ; mais le vrai des choses n'est pas le vrai de l'homme ; et le vrai de l'homme, il faut le porter à bras.

XXXVII

LES QUATRE VERTUS

Le mot vertu a d'abord ceci pour lui qu'il enferme une admirable ambiguïté, même dans son usage ordinaire. Tout le monde comprend ce que c'est que la vertu d'une plante ; c'est une efficacité qui est attachée à la plante, qui ne trompe jamais, qui ne manque jamais, qu'on est sûr d'y trouver. Vertu, de quelque façon qu'on l'entende, est toujours puissance. Et, d'un autre côté, vertu c'est toujours renoncement. Cette contradiction accable les esprits sans courage ; tout au contraire, elle doit piquer, éveiller, provoquer, quand ce ne serait même que pour le bon style. Vertu n'est assurément pas renoncement par impuissance, mais plutôt renoncement par puissance. Si je suis trop peureux ou trop timide pour faire l'escroc, ce n'est pas vertu. Si je suis courageux par folle colère, ce n'est point vertu. Si je suis résigné par lâcheté, ce n'est point vertu. Ce qui est vertu c'est pouvoir de soi et sur soi. Personne n'est fier de se laisser aller à d'inutiles récriminations ; personne n'est fier de ne savoir plus ce qu'il dit ; personne n'est fier de tirer la langue devant le plaisir, comme on voit les chiens à la porte du boucher ; nul ne se vante de régler ses opinions sur l'argent qu'il gagne ; nul n'aime flatter son maître. Dire ce qu'on pense, et d'abord examiner ce qu'on pense et ce qu'on dit, dans des circonstances où l'on sait qu'on y perdra, c'est vertu.

Les anciens enseignaient quatre vertus ; c'est dire qu'ils apercevaient quatre ennemis de la possession de soi. Le plus redoutable c'est la peur, car elle fausse les actions et les pensées. Le courage est le premier aspect de la

vertu, le plus honoré ; si la justice se présentait toujours sous l'apparence du courage, il y aurait plus de justice. Être juste en bravant quelqu'un c'est plus facile que d'être juste de soi à soi. Et d'où vient cette ardeur au courage ? Peut-être de ce que la preuve du courage n'est point objet de dispute. Il s'agit de faire une action dangereuse, et sans se laisser défaire d'aucune manière, soit par hésitation, soit par précipitation. Cela se connaît au visage, aux mains, à la voix. Aussi a-t-il été admis, pendant des siècles d'hommes, que n'importe quel homme pouvait être requis de fournir la preuve du courage, et que nul n'était estimé qu'à cette condition. Les duels et provocations sont un peu oubliés ; non pas tout à fait ; mais la preuve du courage règne toujours sur les hommes ; l'invitation à la guerre est difficile à refuser, et par ces causes.

L'autre ennemi de l'homme c'est le plaisir ; ainsi la tempérance est la sœur du courage. Sœur moins honorée. Et pourquoi ? C'est que la tempérance, qui va toujours à refuser, peut venir de ne point désirer assez, ou encore de craindre trop les suites ; ce n'est point puissance ; ce n'est point vertu. Un avare est sobre par une économie de sa propre vie et par une sorte de misère intime. Ainsi cette vertu de tempérance est aisément soupçonnée ; et de soi à soi aussi ; car toute dépense a figure de courage. L'homme hésite donc devant la tempérance, vertu voilée.

La richesse nous tient fort. Nous l'envions, et nous voilà esclaves ; si nous l'avons, elle nous tient encore mieux. Nous voulons donc gagner sur tout, c'est-à-dire donner moins ou recevoir plus. Et la vertu, ou puissance intime, par laquelle nous résistons à cet attrait de voler, c'est la justice. Non pas justice forcée, par gendarmes et juges, mais justice libre, justice de soi à soi, et supposé que personne n'en sache rien. Cette vertu nous fatigue d'incertitude, car nous nous sentons volés de toutes parts, et voleurs souvent sans le vouloir, et avec l'éloge de tous. C'est pourquoi je disais qu'un homme moyen est plus attentif à prouver son courage qu'à prouver sa justice ; ce qui explique en partie ce paradoxe, que l'homme donne plus aisément sa vie que son argent.

À considérer ces trois vertus, on s'aperçoit qu'elles sont comme des ombres portées par la quatrième, qui est la sagesse ; car il s'agit toujours de n'être pas dupe et de garder son esprit clair ; et le premier effet des passions est de nous aveugler. Aussi la première vertu est-elle de bien juger, de bien

discerner, de savoir ce qu'on nous veut, ce qu'on nous promet, ce qui nous importe, ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas. Et il est clair que ceux qui veulent nous conduire commencent par effrayer, fatiguer et décourager notre attention, par un feu d'artifice de brillantes et bruyantes apparences, par l'éloge, par l'injure, par le sarcasme, par la honte, par la menace. En effet, sous le nom de la vertu, c'est le jugement qui se trouve toujours visé. Il n'y a qu'une vertu, c'est l'attitude libre de l'esprit devant lui-même. C'est, pour bien dire, le respect de soi qui se montre sous les vertus. Un homme vertueux c'est un homme qui se sait, en quelque sorte, porteur d'esprit, et responsable de ce haut attribut. Aussi le sage ne croit que soi, et de soi que son esprit ; jusqu'à dire quelquefois que la vertu n'est rien.

XXXVIII

LA MORALE CONTRE LES FAITS

La défense est chose excusable, non point chose louable. Il peut se trouver des moments où il est difficile de traiter le semblable comme un semblable, c'est-à-dire selon le respect et l'amitié. Un brigand sort de l'ombre et menace, ou simplement quelque malheureux, qui me prend pour ennemi, commence à se venger sur moi sans autre avertissement. Alors, l'instinct m'avertit assez que je dois suspendre les droits de l'homme et ajourner la reconnaissance. Je me mets au niveau de l'autre, et je fais seulement attention à frapper plus vite et plus fort que lui. Toutefois, si je le tue, la police elle-même veut qu'on examine si je n'ai point déclaré la guerre précipitamment, et sans avoir assez mesuré le danger. Un impatient, dans une foule, soufflette un homme qui lui marchait sur les pieds : « Combien vous regretterez cette action, dit l'homme, quand vous saurez que je suis aveugle ! » Ce mot est reproduit dans les petits traités de morale, et il y est bien à sa place, car il peut éveiller la honte, et il porte loin par une sorte de symbolisme ; car toute violence est aveugle. Ce n'est pas un grand sujet d'être fier que d'être toujours prêt à la riposte ; et, même dans les discours, il est digne d'un homme de ne pas prendre tout avantage, et de garder pour soi un mot perçant. L'homme d'esprit et l'athlète sont doux par leur force, et contrôlent le premier mouvement.

On rit de celui qui enseigne qu'il faut tendre l'autre joue. Toutefois, cette idée mystique a la vie dure. On la voit toujours revenir. Je crois que c'est François d'Assise qui courait après le voleur, disant : « Vous ne m'avez pas

tout pris ». On dira que c'est un saint, qui croyait à des choses qui ne sont pas. C'est justement, à mes yeux, parce qu'il croyait à des choses qui ne sont pas, que son témoignage a une valeur. Car enfin, les hommes ont inventé la religion de leur propre fonds. Et le commun des hommes, qui s'arrange si bravement du ciel et de l'enfer, n'aurait pas nommé saints, mais plutôt fous, les inspirés et illuminés, s'il n'y avait reconnu une étincelle de l'homme tel qu'il se voudrait. Et, au reste, les légendes sont fausses quant aux faits : il reste à savoir pourquoi on les invente telles et non autrement.

Plus près de nous, encore légendaire, et dans le fait très lue, est l'histoire de l'évêque Bienvenu, qui, rencontrant un forçat très suspect, le traite premièrement comme on doit traiter un homme, c'est-à-dire selon le respect et l'amitié. Et advienne que pourra. Cette sagesse n'est point tant au-dessus de nous ; elle brille parmi nous, ici et là, comme un éclair. Il y a des médecins d'arriérés qui se font une joie de tirer quelque marque d'affection ou seulement d'attention, de faces à peines humaines. Et l'on ne peut presque pas instruire sans supposer toute l'intelligence possible dans un marmot. Je ne sais pas quelle amitié il pourrait y avoir en ce monde des hommes si l'on n'était quelquefois disposé à pardonner tout. Et je n'étais pas loin du bon sens, quand je disais à un garçon qui s'indignait de ce que son ami l'avait volé : « S'il est voleur ou non, cela dépend de vous ; c'est vous qui avez à dire si ce qu'il a pris était à vous ou à lui. » Il y a un secret mouvement qui nous avertit que l'équitable jugement sur les autres dépend autant de nous que de l'autre, et qu'enfin être juste seulement avec le juste, ce n'est pas justice. Vous dites que de telles idées vont contre les faits. Oui. Exactement contre les faits ; et voilà la morale. Vous dites qu'il n'y a point de morale ? Très exactement la morale n'est pas. C'est à cela qu'on la reconnaît. Si elle était à la manière du blé ou de l'arbre, ce ne serait plus la morale. Et ce que je remarque en ceux qui renoncent à ce qu'ils nomment des illusions, c'est une profonde misanthropie qui enferme tous les hommes et eux-mêmes, et une colère qui descend toujours plus bas. En quoi ils sont terriblement punis, et par leur propre jugement, comme Platon voulait.

XXXIX

LA CONSCIENCE

L'homme le plus simple admire le courage ; mais il veut savoir si c'est bien courage et non point aveugle fureur, ivresse ou témérité folle. Il voudrait être caché dans la conscience même de l'homme courageux afin de savoir le vrai de ce drame entre la volonté et la peur. Le même homme admire la prudence ; mais il est ici encore plus défiant à faire sonner l'or de cette vertu dont le signe est commun et aisément copié. Il ne veut point d'une prudence qui serait lâcheté. Il voudrait savoir que cette prudence est encore une victoire sur quelque passion ; il voudrait y retrouver la force d'âme ; car vertu est puissance et force nullement faiblesse et esclavage. Mais comment savoir ? Le dehors est trompeur. Il se peut bien qu'un cheval affolé de peur bouscule les ennemis ; mille chevaux encore mieux. Cet homme est allé mourir dans la tranchée ennemie ; mais je vous dis qu'il s'est égaré et qu'il fuyait, ou bien qu'il courait là-bas pour se rendre. Voilà que vous balancez entre le bonheur d'admirer et la crainte d'être dupe.

Homme généreux. Il a donné mille francs pour les aveugles de guerre. Mais qu'est-ce que mille francs pour lui ? Et pouvait-il faire autrement ? Il a voulu figurer en bonne place parmi des noms illustres. Qui fera ici la part de la fraternité vraie, de la reconnaissance vraie ? La pitié elle-même n'est pas sans mauvais alliage. Ce visage défoncé, cette trace des forces mécaniques, qui en supporterait la vue sans se croire déjà lui-même menacé, déchiré, jeté dans la souffrance et dans la nuit ? En aidant l'aveugle, il se console et se délivre lui-même. Vous me citez maintenant un

honnête homme. Mais c'est peut-être un maladroit ou un timide, et qui n'a point su voler. J'aimerais mieux un voleur courageux. Oui le courage serait encore de pur métal en un bandit, qui s'exposerait à la mort plutôt que de trahir ses complices. Mais n'est-ce pas une brute obstinée et insensible ?

Voici un homme que l'on n'a jamais vu ivre, ni même excité par deux doigts de vin. Mais c'est peut-être un Argan, qui porte son estomac comme un panier d'œufs. Ou, pire, c'est peut-être un fourbe qui craint de se trahir, par cette franchise que le vin conseille. Et cette franchise, en l'homme qui a bu, que vaut-elle ? Est-ce vertu de tout dire, si les confidences coulent de cet homme mal gouverné comme l'eau d'une marmite percée ? J'estime mieux, et bien plus haut, un homme qui sait garder un secret s'il veut le garder. S'il veut. Nous en revenons au même terme. La vertu serait donc le vouloir ? La force du vouloir ?

Pareillement un homme qui sait tout, ou presque tout, ne m'étonne guère si je le vois esclave de l'opinion ; car il n'a fait que subir ses propres désirs, sa propre ambition, et par là toutes les puissances extérieures. Mais l'homme qui ne sait pas beaucoup, et qui s'instruit en ses rares loisirs, avec une peine incroyable, seulement pour honorer sa propre pensée, voilà celui qui mériterait le beau nom de sage. Et j'aime mieux l'erreur de celui-là que la vérité de l'autre.

Ainsi, en tous temps et en tous pays, les hommes cherchèrent la vertu, et surent toujours très bien ce qu'ils cherchaient. Exigeants et défiants là-dessus, comme des peseurs d'or. Assez contents en eux-mêmes du moindre mouvement de courage et de justice pour ne point chercher approbation. Mais occupés d'habiller décemment leurs fautes. Et tous de même. Un romancier a remarqué que le même homme peut se vanter impudemment de services qu'il n'a pas rendus, et se montrer discret sur un service réel et gratuit ; c'est qu'il est payé de sa propre générosité, sans que l'opinion s'en mêle. Ainsi la vertu se cache et l'hypocrisie se montre, ce qui donne vraisemblance à la misanthropie d'estomac. Mais ces faciles déclamations sont sans vérité et sans force. Cet enfer n'est rien ; ce sont des ombres sans consistance, qui ne pouvaient faire mieux. C'est l'amour, au contraire, qui peuple l'enfer, et c'est la lumière du paradis qui fait découvrir des corps réels et un vrai désespoir dans les cercles descendants.

XL

L'APÔTRE PIERRE

Le bien est difficile à suivre, facile à connaître. Quand l'apôtre Pierre eut renié son maître jusqu'à trois fois, il n'eut pas à chercher si son maître avait raison ou tort, ou si lui-même s'était laissé duper par quelque belle apparence ; mais plutôt il se sentit glisser ; il connut sa faiblesse. Je le suppose au paradis, et couronné de toutes les couronnes, et décoré de toutes les plaques ; il rougit encore de cette glissade, lorsqu'il y pense. Demandez à l'alpiniste s'il ne fait pas bien la différence entre grimper et tomber ; j'entends ces chutes imperceptibles, qui viennent de ce que le pied s'est mal assuré, et qui lui rappellent, par un sentiment vif et désagréable, que la pesanteur le guette toujours. De même le parti animal nous tire toujours dans les voies du lièvre, du chien ou du cheval. L'apôtre Pierre, en la circonstance, s'est enfui comme un lièvre ou comme un rat ; il a vu un trou, il s'y est jeté.

Il n'y a point de règles. Je ne dirai pas qu'il est honteux de mentir. Supposons ce Pierre plein de résolution, ayant disposé ses hommes, et lui-même au guet, en vue de sauver son maître et son ami. On le soupçonne, on l'interroge ; alors il dit fermement et tout calme : « Je ne connais point cet homme-là ». Que le coq chante tant qu'il voudra dans la suite des années, Pierre se louera à chaque fois d'avoir si fermement menti. C'est que mentir alors c'était oser et entreprendre, c'était se gouverner soi-même sans peur, et nullement fuir à la manière des lièvres. Ces vues mènent loin, et jusqu'à supposer quelquefois plus de vertu dans le chef de bande qui ne veut point

livrer ses complices, que dans le juge qui essaie de le mépriser. Mais qu'en puis-je savoir ? La vertu est assez occupée d'elle-même, elle ne juge jamais le voisin.

Il y a souvent une pointe de lâcheté en des actions que tout le monde louerait ; et, comme dit, je crois, Vauvenargues : « Pendant que la peur et la paresse nous maintiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur ». Mais qu'elle se couronne alors elle-même, c'est ce que je ne crois point. La moindre trace de lâcheté, de faiblesse, de chute est sentie et j'ose dire dégustée. C'est pourquoi, si je voulais deviner ce que vaut un homme, je regarderais plutôt au visage qu'aux actions ; et il me semble que je verrais au visage du renégat la laide grimace qu'il fait quand il avale le mauvais mélange : et toutes les fois que le coq chante, il faut qu'il avale. Mais cela fait pitié à voir, et pitié de soi. C'est pourquoi l'homme ne va point si vite à mépriser un homme qu'il voit ; et j'ai remarqué que l'on est surtout sévère pour les gens qu'on n'a jamais vus. Une des sources de la politesse est que nous craignons de nous voir bien laids au miroir humain. D'où l'on vient à ne parler de rien sérieusement.

Jean-Jacques raconte, et non sans peine, qu'il avait volé un bout de ruban et qu'il laissa chasser une servante. Il fut lièvre ce jour-là, et s'enfuit par où il put. Être vaincu en soi-même par soi-même animal, c'est la faute. Supposer que la faute ne soit point sentie, ou même qu'on en tire quelquefois vanité, c'est supposer qu'un homme qui a le vertige ne sent point le vertige, ou bien qu'il est fier d'avoir été vaincu par cette stupide agitation. Je ne fais pas ici de métaphore, car il y a à proprement parler du vertige en toute faute, dans toute peur, dans tout emportement, dans toute ivresse, dans toute convoitise, dans toute flatterie, dans tout acquiescement paresseux. Si je laisse aller la phrase selon la coutume, au lieu de la faire et de la redresser, je le sais bien. Toutes ces pensées sont amères au premier moment, mais saines par le redressement. Je puis toujours essayer mon propre gouvernement, et le prochain tournant n'est pas loin. J'ai donc deux formules pour me ramener à moi, et je vous en fais part pour vos étrennes. La première est qu'il n'y a rien de difficile en la morale, si ce n'est de la pratiquer. La seconde est que la morale ne nous tourne jamais à juger les autres, et que c'est à ce signe qu'on la reconnaît.

XLI

SUBTILITÉS SUR LE MENSONGE

Assurément il est honteux de mentir ; je vois même très bien pourquoi. Notre corps est ainsi fait qu'il exprime naturellement tout ce que nous pensons ; ou, pour dire mieux, nul ne peut penser sans exprimer ; le geste dessine la chose et le sentiment ensemble. Il faut que mes mains s'ouvrent si ma pensée est généreuse ; et il n'y a point de restriction mentale sans que les mains fassent le geste de reprendre ou de garder. Cette expression par le geste peut être connue jusqu'au détail. La voix n'est connue aisément que par l'effet ; les dispositions de la gorge et de la bouche sont moins aisément perçues que ne sont les gestes, mais sans doute elles dépendent tout autant de l'attitude, qui est préparation, et il faut toujours que je me prépare selon mes pensées. Cette poésie ne peut donc mentir. Celui qui ment en gardant sa pensée fait donc une œuvre ingrate et se garrotte lui-même ; et cet effort musculaire contre soi, sans mouvement extérieur, est ce qui fait rougir le menteur. L'aveu est délivrance, et chacun le sent bien.

Mais ici la morale commune fait voir un détour. Car, à l'égard de cette franchise qui ferait scandale, la société des hommes exerce une énergique contrainte ; et s'il est considéré comme honteux de ne pas dire sa pensée, il est honteux aussi de la dire si elle n'est pas avouable. L'opinion, ou bien le tyran, veulent deux choses ensemble : « Vous ne me cacherez rien, mais vous ne direz aussi rien de blessant ». L'éducateur nous tient entre ces deux hontes, la honte de cacher et la honte de dire. Tout capitaine d'opinion, dès qu'il explore vos pensées, exige deux choses, à savoir que vous disiez ce

que vous pensez, et que vous ne disiez rien qui ne soit convenable. Et il faudrait savoir si la seconde règle n'est pas la première en importance, j'entends aux yeux de ceux qui représentent naïvement la morale commune. On sait gré souvent à un homme de garder pour lui seul des pensées cyniques ou des pensées subversives que l'on soupçonne qu'il a. Bref la bienveillance et le respect des autres sont des devoirs aussi. Au reste il y a des cas, familiers à tous, où ce qui est honteux ce n'est pas de cacher une pensée, mais plutôt de l'avoir. Par exemple si je pense de mon bienfaiteur qu'il est ridicule, ou vaniteux, ou sot, l'obligation de dire cette pensée est effacée par l'obligation de la refouler ; et la faute est alors de penser ce qu'on ne veut point dire. L'enfant est continuellement pris dans ce piège à double issue, et s'échappe comme il peut ; un mensonge découvert offense, mais une faute avouée offense aussi ; l'enfant redoute les signes du blâme et de la colère, et c'est souvent par un sentiment d'amour ou de respect qu'il ajourne le moment difficile ; c'est pourquoi les mensonges d'enfant ont presque toujours quelque chose d'honorable. Quand il nie le fait, et souvent contre l'évidence, c'est plutôt un effort désespéré pour reprendre son action de la même manière que chacun de nous reprend ses pensées. Et il faut avouer qu'il y a quelque chose d'impudent dans un aveu trop facile ; c'est manquer de respect. Un front qui sait encore rougir, comme on dit, ne rougit pas moins d'avouer que de cacher. Il y a des mensonges de politesse, et il le faut bien ; je crois assez que tous les mensonges d'enfant sont des mensonges de politesse ; et ce genre de pudeur ne doit point non plus être méprisé.

Laissant les détails, et considérant seulement les pensées proprement dites, il faut reconnaître que la double condition de respecter les autres et de se respecter soi-même conduit à la raison, car toute pensée doit pouvoir être dite. Il faut que le scandale soit enlevé et que la pensée reste ; de là ce travail d'approche et de précaution qui règle même les pensées du solitaire. Tu ne scandaliseras point, voilà une règle. Tu ne mentiras point, voilà une règle. Si l'on veut choisir l'une des règles et négliger l'autre, cela prouve que l'on n'a point encore de pensées humaines à proprement parler. L'humeur veut être léchée longtemps, comme les petits d'ours.

XLII

L'INFAILLIBLE CONSCIENCE

Rousseau disait que la conscience nous instruit infailliblement par la honte, et par le souvenir de la honte. Sur quoi les gens du métier, professeurs de morale ou théoriciens de justice, disent que la conscience a besoin d'être éclairée, et que, par exemple, il n'est pas facile de savoir si, en payant un certain prix ou un certain salaire, on est injuste ou non. Seulement c'est prendre les choses par le côté de police. Rousseau appartient à cette espèce d'hommes sauvages qui considèrent la vertu en elle-même, et non point du tout ses effets extérieurs. Vous pouvez vous replier par ordre sans passer du tout pour un lâche ; mais si la peur vous fait sentir un peu trop sa pointe dans les reins pendant cette opération, c'est vous seul qui le savez. C'est vous qui goûtez et dosez votre propre esclavage, sans la moindre chance d'erreur. C'est vous qui savez ce que vous vouliez faire, comment vous le vouliez faire, et jusqu'à quel point la peur vous a gêné, paralysé ou détourné. Les plus grands éloges n'effaceront point cette empreinte de la peur, que vous sentez si bien.

La fureur, autre désordre, et animal aussi, est quelquefois dissimulée. Les autres vous voient calme et poli ; mais vous, si vous n'arrivez pas à apaiser cette rage contenue, si vous en perdez une heure de sommeil, si vous êtes devant vos propres pensées comme un roi devant l'émeute, alors vous le savez bien. Même par souvenir cet état est humiliant à considérer. On peut en prendre son parti, et même il le faut. Toutefois quand vous vous serez pardonné à vous-même, comme il est raisonnable, vous n'aurez toujours

pas effacé la honte petite ou grande, honte secrète, mais cuisante, mais mordante. Lisez là-dessus *les Confessions* ; il n'y a guère de livre plus lu ; preuve que tout homme s'y reconnaît.

Le tumulte des sens est une sédition bien redoutable, contre laquelle nous ne pouvons pas grand'chose. Or quand ce tumulte ne s'oppose à rien de ce que nous voulons, passe encore ; car il faut bien accepter la condition animale. Mais dès que vous êtes détourné de ce que vous aviez résolu, vous vous sentez esclave ; la honte reste, qui engendre dans la suite prudence et précaution. Or les mêmes effets se remarquent si vous êtes intérieurement injuste, c'est-à-dire si la fureur de prendre, de garder, d'amasser, vous détourne de ce que vous aviez décidé. Il est laid de regretter l'argent qu'on doit, même si on le paie. Si on ne peut le payer, par l'effet de cet accès d'avarice, ou si l'on ne peut se résigner à exécuter un contrat, par cet invincible amour de la propriété ou, pour mieux dire, de la possession, la honte marque désormais cette action ou ce geste. Et ce genre d'injustice ne dépend point des droits réels de l'autre ; elle résulte seulement d'une sédition de l'avarice contre l'opinion que vous avez de ce que vous avez promis. En cette opinion vous pouvez errer ; affaire de police ; mais vous n'erez jamais quand vous appréciez la puissance du désir et le mouvement de révolte qui met en échec votre propre et intime gouvernement. Tout se passe entre moi et moi. Les autres n'en savent rien, et moi je n'en ignore rien.

Si l'on n'a pas compris Jean-Jacques, cela vient de ce que l'on n'a pas formé la notion de conscience comme étant le seul juge d'une lâcheté, d'une injustice. La conscience est infaillible, car elle est seule à pouvoir juger. Le confesseur dira : « Si votre conscience ne vous reproche rien, vous êtes en effet sans reproche. » Et c'est en ce sens qu'on dit qu'une bonne conscience ne craint aucun juge.

XLIII

POLICE ET MORALE

Il y a deux genres de sévérité et deux genres de punition. Il y a police et morale. Le juge de police regarde aux effets ; il décide qu'un dommage sera réparé. Il redresse l'injuste, mais par le dehors. Ce n'est point l'injuste qui vient le trouver, mais c'est plutôt le juste, ou celui qui se croit tel, qui demande que l'injuste soit poursuivi. Se plaindre des autres, ce n'est point vertu. Ce concert des jugements, qui toujours vont à régler le voisin, c'est ce qui fait les mœurs. Police et mœurs sont du même niveau. L'alliance de ces deux mots permet une sorte de mesure. Mœurs de police et police des mœurs, ces composés tombent d'eux-mêmes au plus bas. Mais pourquoi ? C'est que chacun se console et même s'excuse par la faute du voisin, si aisément remarquée. Ces basses pensées sont l'âme de la guerre, qui procède toujours de ceci que l'on attend que l'autre soit juste.

La sévère morale se lave premièrement de cette étrange société, où c'est le pire qui donne la règle, en se rappelant à elle-même qu'elle n'a point pour fin de mettre l'homme en état de juger les autres. Chacun entend bien ce son, quoiqu'il soit peu agréable à entendre. Chacun sait bien que le juste n'attend pas que les autres soient justes. Nous ne sommes chargés que de notre part de justice. Le semblable ne doit figurer en nos contrats que tel qu'il doit être, tel que nous voulons qu'il soit. Quel il est, ce n'est pas notre affaire. La justice n'attend pas un état meilleur, elle le pose. Elle donne et ne demande pas. Elle espère, ce n'est pas la même chose ; et même elle veut, mais sans exiger jamais, puisque c'est le libre qu'elle veut. Tel est

l'esprit égalitaire. Agir comme si les autres étaient libres et raisonnables, c'est le seul moyen connu de faire qu'ils le soient. Ici, le génie de Hugo a vu clair, et l'évêque Bienvenu, dans *Les Misérables*, est notre modèle. C'est lui qui commence. Et il n'est point juste d'attendre que les autres commencent. Contre le mensonge, la bonne foi ; contre le vol, la confiance. Ce n'est pas peu, et c'est même charité dans le sens plein, que d'enlever aux autres cette excuse qu'ils savent si bien tirer de notre prudence. L'écolier est menteur par une sorte de contrat, dès qu'il est entendu qu'on ne croit jamais ce qu'il dit. Essayez donc ici de la bonne foi, si bien nommée, celle qui croit que l'autre est bon. Et si on ne le peut toujours, n'appellez point du beau nom de justice ce qui n'est que défense et précaution.

Tout n'est pas dit. Il y aurait une sorte d'égoïsme à se sauver seul. Ce refus est le commencement de la sévérité. Mais ici un autre juge se montre, que l'on peut appeler le confesseur. Ce juge-là ne poursuit pas l'injuste ; c'est l'injuste qui vient à lui ; et non pas pour dénoncer un autre injuste ; on ne l'écouterait point, mais pour demander secours et conseil contre sa propre injustice. Je dis confesseur ; il est clair que l'amitié peut se trouver en présence de ce même devoir. L'enfant ne cesse de demander conseil contre lui-même, quand il vous tend seulement sa page d'écriture ou de calcul. Alors, la sévérité est de justice. Par exemple, si Jean Valjean, devenu Monsieur Madeleine, pouvait demander conseil à l'évêque, dans ce cas de conscience où il se demande s'il va laisser condamner un innocent, on sait bien ce que le doux évêque répondrait ; sans forcer le moins du monde puisqu'il n'y a que le volontaire et le libre qui ait valeur. Ainsi, dans cette autre fonction, de juge, c'est le coupable qui poursuit le juge et qui fixe lui-même sa peine. Par ce détour, le meilleur des hommes, et le plus profondément indulgent, se trouve aussi le plus sévère, demandant à l'autre de vouloir, et enfin d'être homme, ce qui est demander beaucoup.

Tel est le jeu des vrais pouvoirs, de ceux qui obtiennent respect. Toute faute est prise alors comme ayant nui seulement à celui qui l'a commise. Et toujours le médecin de l'âme refuse de forcer, même si l'autre l'en prie ; car il cherche le libre, et ne veut rien d'autre. Bref, la bonne volonté est le seul remède ; et la bonne volonté ne peut être exigée. Ainsi se dessine le pouvoir spirituel, quoique déguisé souvent par un reste de force, comme enfer,

puissance divine et autres accessoires. Le véritable pouvoir spirituel est le lieu de la grâce. Car, dans l'homme qui est manié par le vrai confesseur, il se produit une illumination. L'homme s'aperçoit que son capital d'honnêteté est intact ; il était accusé le voilà transporté au poste de juge. Ces beaux secrets ont été rarement portés à la lumière. Pour que l'homme se trouve régénéré et purifié, il suffit de cette réflexion : « Parce que je le veux. » Et cette sorte de miracle se produit par un renversement du jugement intérieur, et par un espoir de soi, qui apparaît comme dans un nuage. Ce qui se dégage peu à peu de ces nuées, c'est un maître qui n'aime pas à savoir, ni à deviner, qui refuse pouvoir, et qui refuse punition. Par exemple, à celui qui veut guerre, il n'a rien à dire. Mais à celui qui se plaint, disant : « Je veux paix et je fais guerre, expliquez-moi cela » ; à celui-là, il y a beaucoup à dire.

XLIV

PIÈGES DE LA MORALE

La morale plaît d'abord comme chose tempérée et de juste milieu ; mais elle ouvre soudain des chausse-trappes. Il est raisonnable et il est presque toujours facile de se priver d'un plaisir en vue d'éviter une peine. Toutefois cette précaution ne mérite le nom de vertu que si l'on résiste à la nature. Si la nature ne vous pousse que trop, au contraire, à vous priver de tout par crainte de manquer ou de souffrir, il est raisonnable de se risquer un peu, et de se donner une sorte d'insouciance par raison. Ce gouvernement de soi, toujours à contre-pente, qui triomphe tantôt d'imprudence et tantôt de prudence, c'est déjà sagesse. Mais il faut avouer que ce que l'on sacrifie est d'abord peu de chose, et que la récompense ne manque guère.

C'est sagesse un peu plus haute de ne point flatter les puissants. Mais il faut encore remarquer ici que si l'on est rebelle par entraînement de nature, ce n'est plus vertu. Il peut arriver que l'envie ou seulement l'humeur donne une contrefaçon de la franchise. C'est en celui qui naturellement n'aime point à déplaire que la franchise est belle. Ainsi une politique de précaution à l'égard de soi-même conduit à chercher des raisons d'être mécontent quand on est trop disposé à approuver tout ; et, au contraire, quand on se sent tourner à l'aigre, à chercher des raisons d'être content. On se garde par ce moyen de tous les genres d'emportement et d'excès. Tout homme cherche plus ou moins cet équilibre, et cela ne va point non plus sans récompense. Ainsi la morale est bonne fille, en somme.

Quelquefois les risques se montrent et la vie du sage devient soudainement très difficile. Il suffit d'un tyran bien résolu pour que la simple franchise soit cruellement punie. Nous ne sommes plus au temps où le tyran faisait voir le taureau d'airain rougi au feu, dans lequel on enfermait ceux qui refusaient de mentir. Toutefois on peut encore payer de misère, pour soi et les siens, un témoignage selon le vrai. Et ce qui me paraît remarquable, dans ces situations difficiles, c'est que la grande voix de la peur, parce qu'elle est alors reconnue, éclaire la conscience, à ne s'y pas tromper. Plus la peur nous saisit, plus elle a d'empire, plus aussi il est évident qu'il n'y faut point céder. Et voilà ce qui explique que beaucoup d'hommes, incapables de petites vertus, en fassent voir souvent de grandes et d'inébranlables devant l'épreuve. Mais enfin je ne vous souhaite pas d'avoir à choisir entre un faux témoignage et une vie misérable.

Je souhaite que vous n'ayez pas à rendre, et au vu d'une pièce que vous êtes seul à connaître, une fortune que vous considériez comme vôtre, et à laquelle vous étiez accoutumé. Balzac a représenté deux héros de ce genre, dans les nouvelles qui ont pour titres : *L'Interdiction* et *Madame Firmiani*. Vous direz que les problèmes ne se posent ainsi que dans les romans. Je ne sais. La morale nous guette peut-être au prochain coin de rue. Trois hommes contre un, un brutal contre un enfant, une femme renversée et à demi étranglée qui appelle, vous voilà sommé d'être un héros. Ou bien entre en scène un fou armé, qu'il faut maîtriser tout de suite ; vous êtes seul peut-être à pouvoir l'essayer. Et, même si vous n'êtes pas seul, ne devez-vous point aider les autres ? Au reste, la guerre exige bien plus. Et c'est une condition dure quelquefois de ne pouvoir se permettre de céder à la peur, comme font les animaux. Mais il faut être bien fort, et bien sûr de soi, pour ne point courir à l'épreuve. Et il faut avoir une provision de petites vertus si l'on veut n'être point dupe des grandes.

Cette femme qui jeta son gant au milieu des lions, afin d'affirmer son pouvoir, jouait tranquillement sur l'honneur de son chevalier. Je suppose qu'il alla chercher le gant, et que depuis il méprisa parfaitement la dame. Tel est à peu près le jugement d'un fantassin qui revient de la guerre, mais il a commencé par y aller. Évidemment, chacun devrait chercher quelque précaution de sagesse contre cette vertu-là, par un froid mépris, peut-être,

des exploiters d'héroïsme ; mais les héros sont jeunes et prompts. Que du moins les vétérans n'oublient pas de mépriser.

XLV

FAIRE LE SOURD

Quelqu'un, ces jours-ci, me demandait un remède contre l'humiliation. Celui qui me faisait cette demande ne manque pas de jugement ; aussi savait-il bien que le remède ici n'est pas de jugement. C'est la première chose à savoir quand il s'agit de passions qui sont à peine des passions. Il est bon pourtant de remarquer que les critiques d'un homme que nous estimons très haut ne nous humilient point mais plutôt nous mettent en ordre de marche et de bataille. Et ne cherchons point dans les nuages pourquoi la vraie estime fait ce miracle ; le lien est en quelque sorte substantiel ; nous n'estimons, au vrai, que ceux qui font ce miracle ; ils le font parce qu'ils devinent nos puissances mieux que nous-mêmes. Cela ne fait jamais de doute ; nul ne s'y trompe ; chacun recherche son maître et son ami. Il est bon de rappeler en son esprit ces précieux jugements où l'humiliation ne se trouve point.

Mais où se trouve-t-elle ? Est-on humilié d'être traité sans respect par quelque sot que l'on juge sot ? Il se pourrait. Nous ne sommes pas ainsi faits que nous puissions mépriser la forme humaine. Nous prêtons toujours trop d'esprit aux bêtes, dès qu'elles nous ressemblent un peu. À bien plus forte raison les signes de l'esprit se trouvent joints au visage, au son de la voix, aux éclairs du regard. Aussi on dit très exactement que c'est le trait d'esprit qui blesse ; entendez que, dans le refus même de comprendre, ce qui offense c'est la preuve, au moins d'apparence, lancée en même temps, d'un esprit qui n'est ni borné ni engourdi. Souvent dans ces bûches

parlantes, qui se mettent en travers devant nos départs et nos espoirs, nous découvrons tout à coup une perspicacité étonnante, une pointe de finesse, un éclair qui fait soudain paraître un rapport d'égal à égal, qu'il nous plaisait d'oublier. C'est ainsi qu'un enfant, qui semblait tout à fait imperméable, trouve quelquefois le chemin de nous piquer au vif. Moins on se prépare, moins on attend, et mieux l'on est touché. Cela conduirait à des réflexions consolantes. C'est toujours profit si l'on découvre qu'un homme est moins sot qu'on ne croyait. Mais admirez comme le jugement nous donne les verges ; aussitôt l'on rougit de ne pouvoir persuader ce semblable que l'on découvre. Marc-Aurèle voyait loin lorsqu'il écrivait, parlant à lui-même : « Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux, supporte-les ».

Je disais bien que le jugement ne peut rien contre l'humiliation ; et aussitôt je l'oublie. Que faire donc ? D'abord bien savoir cela même, et ne point chercher d'arguments ; c'est faire le sourd. Encore moins chercher des arguments à part soi ; encore moins chercher la victorieuse réponse dans le temps où on ne peut plus répondre. L'adversaire réel est difficile à persuader ; mais comment persuader l'adversaire qu'on imagine ? Celui-là lance et relance la même flèche. La vraie défense, sans doute, est au-dessous de la pensée. Elle est dans l'attitude. Notre ennemi, c'est ce guerrier en nous qui se prépare, qui s'élance, et qui se retient. Il faudrait, au contraire, s'assouplir et s'étirer ; cette gymnastique secrète doit s'accorder avec la politesse ; je crois même que la vraie politesse y conduit ; car elle se trouve principalement dans une sorte d'indifférence musculaire que l'on nomme aisance. Ne rien marquer, ne rien signifier, cela prépare à n'entendre guère, et c'est ce que j'appelle faire le sourd ; car ce n'est point l'oreille qui entend, c'est le sursaut qui entend, c'est la riposte qui entend. Disons encore mieux ; c'est le cœur, ce moteur infatigable, c'est le cœur qui entend. Or, si le cœur s'en mêle, c'est qu'il y a raideur et attente, animation et commencement d'émeute dans le troupeau des muscles. Donc, à cette société qui n'est pas amitié, prêter son être comme un vêtement pendu, dans lequel il n'y a personne.

XLVI

OPTIMISME

Penser est pénible : à peine s'y est-on mis qu'on s'en sauve ; cela se sent quelquefois dans une même phrase. Et pourquoi ? C'est que nous sommes pris entre la vérité et la vertu. Mon ami, je ne dois point le penser autre qu'il n'est, mais je ne dois pas non plus le penser vil sans des preuves redoublées ; et ces preuves mêmes je les refuserai, si l'amitié s'élève jusqu'à la charité. Comment donc l'amour du vrai s'accordera-t-il à l'amour des personnes ? Et faut-il que la droite pensée soit une misanthropie aigre ? Il faut du temps pour débrouiller ces choses. Et pour refaire ce débrouillement dans le moment même, il faut du courage. On se jette souvent à hue et à dia, et l'on verse tout à fait, car l'humeur de l'homme est métaphysique. Je veux fixer ici quelques pensées de précaution.

L'optimisme et le pessimisme ne combattent point avec les mêmes armes. Le pessimisme fait avancer les faits accomplis ; cette armée de témoignages s'accroît avec le temps. Et dans le fond tout est mal, dès que l'on forme l'idée que ce qui est arrivé, bon ou mauvais, ne pouvait pas être autrement. Or, dès que l'on explique, on arrive là. D'où il vient que les plus savants dans les choses humaines ont souvent de l'aigreur. Comment espérer, si la liberté doit venir à son heure et par d'immenses causes, et le tyran de même ? Ainsi l'optimisme est toujours battu, et de plus ridicule, comme dans Pangloss. Mais pourquoi ? C'est que Pangloss espère un bien qui tombera comme une tuile.

L'optimisme n'est point de fait ; il est de volonté. Mais alors contre le vrai ? Voilà le plus dangereux piège de pensée. Car faut-il croire contre les preuves ? Comment croire, et quand ? Certainement en toute entreprise il y a à dresser un bilan, et à se donner un état des choses telles qu'elles sont. Pourquoi ? C'est qu'il s'agit de faits accomplis, que l'optimisme ne changera pas. Ce qu'il y a de vrai et même de viril dans le fatalisme, c'est que rien ne peut faire que ce qui a été fait n'ait pas été fait ; rien ne le peut, pas même Dieu, comme Descartes l'a remarqué. Et telle est la raison pour laquelle toute méditation sur ce qui aurait pu être est faible ; car la vérité des faits accomplis pèse bien plus que nos regrets. Et cette pensée même est optimiste si on la prend bien, car elle nous délivre des repentirs tournés vers le passé, qui ne sont que des remords. « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » C'est le mot ridicule. Il s'agit de savoir s'il y est ; et s'il y est, il faut partir de là. L'enquête doit donc se faire sans préférence, sans préjugé, sans illusion même pieuse. Accuser ce qui est et excuser ce qui est, c'est la même folie, et c'est temps perdu. Ici la science nous redresse, et très bien.

Maintenant glisser à ce qui va arriver, et le juger du même œil, c'est la faute des prophètes de malheur, qui sont les prophètes. Il ne s'agit plus de constater ; et toute l'erreur est à penser à ce qui n'est pas encore, et qu'on ne peut constater, d'après les excellentes méthodes de constater. Le prophète essaie de voir l'avenir, ce qui suppose que l'avenir est fait et irrévocable. Le prophète annonce, au mieux, ce qui sera si on laisse aller. C'est estimer qu'on ne peut rien ; c'est se démettre, et, comme on dit, lâcher la barre. Or c'est une faute, et c'est même la faute. Je vois deux choses à dire là-dessus, deux choses entre mille. La première est que cette pensée n'a pas d'objet, car l'avenir n'est pas encore, et n'est nullement objet. Voilà une idée immense et neuve. On se fait de grandes provisions de sagesse en examinant de telles idées, une bonne fois, quand on est de loisir. L'idée est celle-ci ; un train que l'on voit arriver au loin, c'est l'avenir qui vient vers nous. C'est par comparaison avec le train que nous jugeons naturellement que ce qui sera est déjà, et s'approche de nous d'instant en instant. La critique de cette idée est assez aride. Parce que, en toute rigueur, je dois prononcer que ce train que je vois arriver au loin, fait partie du présent et non pas de l'avenir. Je dois donc écarter une mauvaise métaphore ; c'est celle d'un avenir qui arrive ; comme si le politique s'étudie à prévoir telle

guerre. Ici c'est notre esprit qui se conduit mal ; c'est notre esprit qui prétend construire l'avenir. À toutes ces constructions, il faut dire non. Et la difficulté de penser vient de ce qu'il faut bien se donner un objet, mais en même temps le surmonter. Je considère encore un exemple plus proche ; si je crois que ce que je vais écrire existe déjà, je ne vaudrais pas mieux que ces fous qui écrivent en dormant. Cela revient à dire que la pensée que je cherche est comme un navire encore invisible, et qui va se montrer ; c'est exactement l'état du fou. Un fou est un homme qui prend pour ses vraies pensées le premier aspect de ses pensées ; mais un homme raisonnable conduit ses pensées. Cette idée demande une grande attention. La seconde chose à dire est que ce qui va de soi et qu'on laisse aller est toujours mal. Par exemple la guerre va de soi, au lieu que la paix ne va pas de soi. La guerre a pour soi que sans la vouloir on l'accepte ; la paix a pour soi qu'il faut la vouloir, et qu'elle n'est jamais si on l'attend seulement. En sorte que le pessimisme est vrai si on ne veut rien. C'est le silence de la nature sans l'homme. Au lieu que l'optimisme n'est vrai que par volonté ; entendez que ce qui est bien n'a absolument aucune chance d'être si on ne le veut pas, et si on ne se croit pas capable de le faire. Espérer sans essayer est une faute ; mais essayer sans espérer est le pire mensonge à soi.

XLVII

LE COURAGE ET LE BONHEUR

On peut défaire n'importe quel bonheur par la mauvaise volonté. C'est ainsi qu'un préjugé défavorable, concernant un livre, un spectacle, une excursion, leur rendra difficile la tâche de nous plaire. L'ennui est une sorte de jugement d'avance, qui défie tous les amusements. Remarquez que les plaisirs n'ont guère de prise sur nous si nous ne nous disposons pas à les goûter. Même dans les plaisirs de la table, qui doivent peu à l'esprit, il faut pourtant apporter une attention bienveillante. Encore bien plus évidemment, quand il s'agit des plaisirs de l'esprit, il faut vouloir les conquérir, et il serait vain de les attendre. Nul ne dira au jeu d'échecs : « Amuse-moi ». C'est par une volonté suivie, exercée, entraînée, que l'on fera son plaisir. Même jouer aux cartes suppose la volonté de s'y plaire. En sorte qu'on pourrait dire que rien au monde ne plaît de soi. Il faut prendre beaucoup de peine pour se plaire à la géométrie, au dessin, à la musique. Et cette liaison de la peine au plaisir se voit bien clairement dans les jeux violents. Il est étrange que les coureurs, lutteurs et boxeurs trouvent du plaisir à toute cette peine qu'ils se donnent ; et cela est pourtant hors de doute. Si l'on réfléchit assez sur ce paradoxe de l'homme, on ne se représentera nullement l'homme heureux comme celui à qui tous les bonheurs sont apportés ; mais au contraire on le pensera debout, en action et en conquête, et faisant bonheur d'une puissance exercée. En ce sens, ceux qui traitent du bonheur n'ont pas tort de mépriser le plaisir, qui en effet bien promptement rassasie et dégoûte, s'il n'est relevé par une vue supérieure de l'esprit. Je dis le même plaisir ; et, par exemple un bon repas est beaucoup relevé par les

joies de l'amitié. Cet exemple en fera comprendre d'autres, bien plus importants, mais qui ne se prêtent point à une analyse publique. Je conclus que les plaisirs ont grand besoin de bonheur.

Le bonheur en revanche semble n'avoir pas tant besoin de plaisirs, car il les fait et les compose de n'importe quels matériaux. Les collectionneurs, que chacun a occasion d'observer, peuvent donner là-dessus d'utiles leçons. Car c'est par la formation et l'orientation volontaire de leur jugement qu'ils arrivent à créer de nouvelles valeurs et à découvrir, si l'on peut dire, de nouvelles sources de bonheur. Et leur exemple prouve bien qu'il y a au monde et sous nos mains une foule d'objets qui nous donneraient du bonheur peut-être, si nous avions le courage de vouloir nos plaisirs, au lieu de seulement les désirer.

Ceux qui m'ont enseigné les notions d'optimisme et de pessimisme s'y sont très mal pris ; il leur semblait qu'il fallait faire le compte des biens et des maux comme on pèse du sucre et de la cannelle. Un des traits de notre époque, si je la comprends bien, sera de passer un trait d'encre sur ce genre d'arithmétique. Il suffit de remarquer que le plus petit mal trouble le repos du Sybarite, que l'ennui peut gâter tous les biens, et que la simple possibilité du malheur pour l'instant suivant est une pensée torturante si on ne la surmonte. Il n'y a pas d'arithmétique ni de raison qui puissent nous guérir d'avoir peur en chemin de fer, ou de voir des microbes partout. Ainsi l'esprit fera notre malheur s'il s'abandonne ; le mal de penser et de prévoir est sans remède, comme tant de mélancoliques l'ont dit et écrit, et le pessimisme est vrai de soi, même dans la bonne fortune. Ce genre de pensée est très tonique, comme sont les amers, et change complètement la question. Il s'agit de surmonter la crainte et l'inquiétude, de vouloir être tranquille et heureux dans le train qui roule, ou dans une maison qui, à la rigueur, peut s'écrouler ; il s'agit de se défendre contre ses propres pensées, et notamment contre le pessimisme lui-même, qui compte parmi les pires maux. Descartes conseillait d'écarter les pensées tristes, attendu, disait-il, qu'elles sont mauvaises pour la santé, et contraires au succès de toutes les affaires. Idée immense, et qui n'a pas été encore mesurée ; car, par une sorte de préjugé littéraire, nous estimons trop les tristes. Cela revient à se prescrire à soi-même le sentiment de la sécurité, et l'humeur joyeuse. Et cette sagesse est pratiquée par une foule d'hommes qui ne réfléchissent

guère ; c'est la vie même qui les y porte. Le difficile, comme Montaigne l'a remarqué, c'est de ne pas s'attrister par la sagesse même ; et le principal, sur ce sujet-ci, est de n'avoir point le préjugé du XIX^e siècle, qui fut un siècle triste, c'est à savoir que l'homme ne peut rien sur ses propres pensées. Il n'est que d'essayer pour être assuré du contraire ; et, si l'on veut encore être soutenu de doctrine, on n'a qu'à se procurer les célèbres lettres de Descartes à la princesse Élisabeth, où l'on verra comment l'homme tire secours de sa propre volonté et de ses propres pensées. J'ai voulu seulement faire entendre, en ce peu de lignes, qu'il n'y a de bonheur possible pour personne sans le soutien du courage.

XLVIII

L'OPTIMISME COMME RÈGLE

Inquiétude et obsession viennent d'avoir trop d'esprit ; c'est le mal humain, même des sots. Il est clair que les animaux n'ont point cette manière de ruminer, qui consiste à penser qu'on pense, et à loucher, pour ainsi dire, en dedans. Au contraire l'homme ne peut s'empêcher de penser, et souvent pour son propre supplice. Un spectacle horrible il le revoit en souvenir ; il le repasse en détail ; il n'en oublie rien. Ou bien il suppose et imagine le pire, par une sorte de pressentiment qu'il veut croire. Ou bien il se répète quelque mot qui l'a piqué au vif. Enfin il pense noir. Beaucoup auraient besoin d'un art d'oublier et d'une insouciance étudiée.

Mais, l'attention, ainsi appliquée, semble aller contre sa fin. Comment bannir une pensée ? C'est toujours l'avoir. Et la faute commune c'est d'engager la lutte contre une pensée dont on veut se délivrer. On argumente contre soi ; on se prouve qu'on ne devrait pas regarder par là ; c'est y regarder. Toutes les passions y sont prises. Le théâtre et le roman offrent des exemples de cette délibération qui ne finit point, qui n'avance point. L'insomnie est un cas remarquable de cette pensée qui tourne en cercle. Quelquefois même un rêve désagréable revient dès que l'on s'endort. Le pire effet d'une pensée est de nous faire craindre le sommeil. Sans aller toujours aussi loin, l'humeur nous mène par les mêmes chemins.

Descartes est un des rares qui aient compris que les pensées tristes sont mauvaises pour la santé ; c'est que cet homme profond ne voyait point de différence entre la tristesse dans l'âme, et un état où le corps défiant refuse

tout échange et toute nourriture. Et comme d'autre côté il sait, par doctrine et expérience, diriger ses pensées, il conte, dans une lettre célèbre, que, par le soin qu'il a pris d'écarter toujours les pensées pénibles, il est arrivé jusqu'à n'avoir plus que des rêves raisonnables. Cette sagesse est haute, belle, et rare. Et même si elle est hors de nos prises, encore vaut-il mieux la contempler comme un modèle, qu'au contraire admirer des hommes sombres et soucieux, qui ont fait malheur de tout. Je dirais en peu de mots, et contre de noirs doctrinaires, que la tristesse n'arrange rien et ne répare rien.

Mais, cela dit, je ne sais pas encore me délivrer d'une pensée. Puis-je penser comme je veux et ne pas penser comme je veux ? Cette question, qui passe pour métaphysique, est en réalité le problème intime de chacun. Car, par exemple, l'offensé voudrait bien pardonner, c'est-à-dire oublier ; mais cela ne dépend pas de lui ; il trouve même ridicule qu'on puisse croire que cela dépend de lui. Regardez bien ; il est offensé et il se juge offensé en ce sens, précisément, qu'il ne peut s'empêcher de penser à l'offense. Quelqu'un lui a enfoncé cette épine ; il ne peut ni ne veut oublier l'épine ; il en essaie la pointe. Que ce soit ressentiment, remords, ou désespoir, le plus clair du supplice est que l'on sait qu'on n'y peut rien, et que l'on est, comme on dit, damné à toujours. Dans les très subtiles pensées de n'importe qui, il y a toujours cette pensée supérieure, qui est la connaissance de soi, et qui condamne le soi-même à être toujours soit envieux, soit timide, soit ignorant, soit maladroit, et dans tous les cas malheureux. Cette pensée vient très tôt à l'enfant, et lui est quelquefois très pernicieuse ; mais heureusement cet âge oublie sans peine par un simple changement de spectacle. L'homme sérieux, je dirai même vertueux, est celui qui est le plus redoutable à lui-même.

L'optimisme m'apparaît ici comme une règle supérieure. Car il faut vouloir que la vie soit bonne ; et d'abord il faut vouloir qu'on puisse le vouloir. Sans ce décret préalable, le malheur va toujours de soi. Car on sait qu'il n'y a pas de situation qu'une inquiète pensée ne puisse gâter. Je veux appeler héroïque cette pensée cartésienne qui ne cesse de sous-entendre en chaque pensée que toute pensée est libre. Ce qu'il y a de beau dans Descartes, c'est qu'il se montre à nous comme un homme pareil aux autres, et occupé à lutter contre le malheur ; seulement extrêmement rusé, et voyant

de loin les conséquences d'un premier abandon. La folie, à proprement parler, est cet état de nos pensées où nous croyons que nous ne pouvons rien changer à nos pensées. Le moindre éclair de raison revient au contraire à chercher un meilleur arrangement de nos pensées, et d'abord à croire qu'un tel arrangement dépend de nous.

Dès qu'on a la foi, l'expérience répond. Un beau poème récité, lu, ou copié, changera aussitôt le paysage des pensées ; oui ; mais à condition qu'on se mette à réciter, à lire, à copier, avec assurance ; car un tel remède ne vaut rien si l'on croit, en l'essayant, qu'il ne vaut rien. À d'autres esprits, une bonne page de Marc-Aurèle ou de Spinoza donnera le même secours ; à d'autres un simple problème. Mais attention ; il ne faut pas retomber dans un problème forcé, c'est-à-dire qui s'impose ; au contraire il faut se donner librement un problème, et l'expérience même de la liberté est ce qui importe ici. Les jeux de combinaisons, surtout les plus frivoles, sont sans doute un très bon remède pour ceux qui pensent noir ; car un problème efface l'autre ; et aucun problème n'intéresse qu'autant qu'on le veut bien. Le jeu de cartes vaut beaucoup mieux que le jeu très sérieux des rois, dames et valets qui se joue et rejoue dans la tête ambitieuse.

XLIX

VERTU DU MATÉRIALISME

Le matérialisme est la partie difficile de la sagesse comme Descartes l'a vu. On sait qu'il passait bien plus de temps à lire dans un corps de veau chez les bouchers qu'à méditer sur la métaphysique. C'est que la métaphysique est promptement comprise, si l'on s'y met ; la métaphysique c'est ce que nous jurons de vouloir, comme liberté, égalité, fraternité ; il n'y faut que du courage. Au lieu que la physique des passions est très rusée ; et c'est par un mécanisme à soubresauts que nous arrivons à égorger nos frères au nom de la fraternité elle-même. Il faut voir clair dans cette boîte à surprises qu'est le cœur humain. Et la première chose à voir, c'est que le cœur humain est un cœur, c'est-à-dire un muscle irritable. Matérialisme. Les passionnés n'aiment pas le matérialisme ; ils aiment mieux croire à leurs belles raisons.

Les Allemands réclament de petits avions, seulement défensifs ; ils savent pourtant bien que c'est comme rien contre un vol de nuit. Et nous, nous formons des oiseaux plus puissants, d'après cette belle idée que la menace de vengeance empêchera l'attaque, alors que c'est justement le contraire. Et je citerai plus d'une fois encore ce mot d'un artilleur contre avions, qui, recevant l'avis que ses calculs de distance sont comme nuls par une faute énorme, s'écrie héroïquement : « Je tire quand même ! » En quoi il n'était guère plus ridicule que ceux qui faisaient tant de bruit contre les Gothas. En plein jour ils ne touchaient pas mieux. Ce qui n'empêche pas qu'un enfant de la guerre, et qui l'a très bien vue de son village, me

racontait ces temps-ci l'histoire ou plutôt la légende d'un capitaine fameux qui ne tirait jamais que trois coups contre un avion : « Le premier coup était assez loin du but ; le second était bien meilleur ; au troisième coup l'avion tombait ». Sa main me montrait l'endroit même où ces choses merveilleuses se passèrent. Je sais que ce n'est pas vrai, mais je n'ai aucun moyen de le prouver. Du moins je sais pourquoi lui le croit vrai ; c'est que cela lui plaît ; c'est que le cœur est à l'aise quand on pense victoire et puissance, au lieu que penser défaite et impuissance c'est déjà mourir. Je dis mourir en ce sens que les passions tristes bouchent, pour dire bref, les conduits du foie et de la rate. Matérialisme. Et comment expliquerais-je autrement ces sauvages raisons, ces anthropophages raisons que je vois qu'on donne comme évidentes ? Si c'étaient vraiment des raisons, il faudrait désespérer de la raison.

Comment espérer raison ? Par la méthode matérialiste, qui se dit, dans une crise d'envie ou de déception : « Ce n'est que le foie. Il faut se coucher et boire de l'eau ». C'est ainsi que le médecin soigne la fièvre ; et le médecin est matérialiste. Seulement aux yeux du véritable matérialiste, ce qui importe c'est de savoir que la fièvre n'est que fièvre, et que la passion n'est aussi que fièvre. Savoir est le maître mot. Et savoir ce n'est pas s'abandonner au foie et à la rate, bien au contraire ; c'est gouverner ses pensées et d'abord croire qu'on peut les gouverner ; ce qui est croire aussi qu'on peut gouverner ses passions et finalement, ce qui est moins difficile, que l'on peut gouverner l'événement. C'est la morale du vrai pilote. En sorte que le spiritualiste pieux affirme que l'idée mène le monde, et aussitôt croit tout ce qui lui vient à l'esprit, et ainsi est mené comme un enfant par le soleil, le vent et la pluie ; au lieu que le matérialiste est le seul qui use comme il faut de son esprit, qui connaisse les pièges du monde où les esprits frivoles vont se pendre, et qui finalement avance le règne de l'esprit. Comme ce tournant est mal pris, à ce que je vois, par plus d'un penseur généreux, j'y mets un écriteau afin qu'il essaie son frein, le beau frein de l'esprit sur les pensées, le doute. Dors content, Voltaire, l'incrédulité n'est pas morte.

L

PROVERBES

À la mer se rouille le fer. Ne pas toucher au rail électrique. Si tu aimes le cerfeuil, prends garde à la ciguë. Ces conseils ne sont point des proverbes. C'est qu'ils rappellent des vérités concernant la nature des choses. L'esprit, autant qu'il forme de telles vérités par observation, raisonnement, essais, se nomme entendement. C'est Kant le premier, je pense, qui a fait voir que la raison, autre nom de l'esprit, procède par maximes, et que les maximes ne sont pas des vérités ; les maximes sont régulatrices. Par exemple c'est une maxime de la raison qu'il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité ; c'en est une autre, qu'il ne faut point négliger témérairement les variétés de la nature. La première est bonne pour celui qui se perd volontiers dans les détails ; la seconde est bonne pour l'esprit systématique qui cherche l'un, le simple et l'homogène partout. Il ne faut pas moins que cet avertissement, si nouveau encore maintenant, si éloigné de nos notions abstraites et raides sur le vrai et le faux, si l'on veut apprécier les proverbes. Les proverbes ne sont point d'entendement, mais de raison. Ils ne concernent jamais la nature des choses, mais ils visent à régler la nature humaine, et vont toujours à contre-pente, contre les glissements qui nous sont naturels.

Pierre qui roule..., cela n'est pas vrai. Les rassis n'ont pas besoin de ce conseil. Mais il y a dans beaucoup, et surtout dans les jeunes, un besoin de changer et une illusion qui s'y rapporte. *Tout nouveau tout beau*, cela n'est point non plus une vérité des choses ; car il ne manque pas de nouveautés qui ne méritent point cette ironique remarque. Mais il est vrai que l'homme

est sujet à se tromper par ce que Descartes nomme l'admiration, qui nous fait béants et sans critique devant ce que nous n'avons encore jamais vu. *En avril...* ; ce conseil, qui est souvent bon aussi en mai, rappelle seulement qu'au premier soleil et au seul nom de printemps, nous croyons trop vite qu'il faut mettre le manteau d'hiver dans le poivre. *A beau mentir...* ; il n'est pas vrai que tous les voyageurs mentent ; mais il est profondément vrai que nous croyons aisément ce qui n'est pas à portée de notre expérience. *Tout ce qui reluit...* ; il n'est pas vrai qu'on puisse vivre selon une défiance toujours armée ; mais aussi cet excès est moins à craindre que l'opposé, auquel nous sommes tous portés par la hâte et le feu du désir. Tous les proverbes disent non à ce qui plaît. Tous les proverbes, autant que je sais, disent non à l'adorable mouvement de se fier et d'oser. Tous ? Non. *La fortune aime les audacieux* ; c'est bien une sorte de proverbe. Ainsi est éclairée cette vue de Kant que je rappelais, que des maximes de raison sont naturellement opposées les unes aux autres, et qu'aucune n'est vraie absolument ; mais que toutes sont bonnes à l'occasion contre quelque emportement naturel ; par exemple ce dernier proverbe est bon pour ceux qui ont peur de tout, ou, pour parler mieux, dans ces moments, que tous connaissent, où la prudence bouche toutes les avenues. Un proverbe toujours répété est une sorte de manie de l'esprit ; il les faut tous.

Fais ce que dois, advienne que pourra, c'est le plus beau des proverbes ; toutefois la sagesse commune nous rappelle aussi qu'*en toute chose il faut considérer la fin*, ce qui nous détourne d'une stérile opposition, souvent plus paresseuse qu'honnête. C'est ainsi que les proverbes, en leur variété, nous mettent en garde contre tous les genres de précipitation, qui sont les causes les plus communes de nos erreurs, et bien plus redoutables que la difficulté de connaître, qu'on exagère toujours. Dans le fait, et comme on l'a dit et redit, nous sommes assez clairvoyants quand il s'agit du voisin ; si, au contraire, nous sommes en cause, nous nous trompons aussitôt et comme naturellement sur ce que nous savons d'ailleurs assez. C'est pourquoi chacun veut se croire au-dessus des proverbes, et se trompe en cela. Le proverbe est une sorte de court poème, souvent rimé, toujours rythmé d'une certaine manière, de façon que la mémoire machinale ne le déforme pas aisément. Ainsi il se fait notre importun compagnon. L'agitation même de notre esprit fait surnager le proverbe ; nos folles pensées ne peuvent

l'entamer. Le langage commun nomme très bien *Pensées* ces rochers de paroles qui tiennent bon, par leur structure, contre la fertilité et l'instabilité de nos inventions. Livrés à nous-mêmes, et toujours sans défense contre la passion du jour, nous dérivons naturellement de pensée en pensée. On ne saura jamais assez qu'il est plus important de fixer l'esprit que de l'instruire. Et le fait est que les journaux et revues sont pleins de vérités coulantes et inefficaces. C'est pourquoi je pense que la culture est quelque chose de très important et de très sérieux, qui nous munit de formes belles et invariables, autour desquelles il faut bien réfléchir, puisqu'on ne peut les changer. Et c'est proprement folie que de croire que quelque idée neuve nous fera de nouveaux destins ; non pas, mais une idée bien vieille et qui répète toujours la même chanson ; car il est vrai que tout est dit ; mais aussi rien n'est pensé. Le difficile est de s'arrêter, comme aux sculptures et aux monuments, qui conseillent peu, mais bien. Je compare les proverbes à de vieux meubles de notre esprit, qui nous rassasient. Nous ne courons que trop, et nous courons toujours assez, chasseurs d'horizons que nous sommes ! Sancho s'accroche aux proverbes ; il suit pourtant l'Improvisateur aux longues jambes. Double image de l'esprit, deux fois fidèle.

LI

TROP DE VÉRITÉS

Ceux qui aiment la vérité par-dessus tout, ceux que je vois prêts à souffrir et à mourir pour elle, sont aussi ceux qui vont se coller à l'erreur comme les mouches à la vitre. Descartes disait que l'amour que nous avons pour la vérité est ce qui est cause que nous nous trompons par précipitation. Et, une fois trompés, nous fermons les yeux à ce qui pourrait nous détromper. Et pourtant qui ne voudrait être détrompé ? Mais aussi on appelle confusion, et c'est très bien dit, l'espèce de honte qui nous prend d'avoir jugé trop vite, et cela veut dire que nous ne savons plus où nous en sommes, comme si tout progrès dans la connaissance multipliait nos embarras. C'est que l'on n'est jamais délivré de l'erreur, attendu que l'erreur n'est rien, et que tout est vrai, et que le vrai combat le vrai.

On dit souvent que l'esprit humain est un mauvais instrument, et qui se trompe toujours. Cette vieille thèse des sceptiques m'a toujours paru très faible. Il y a plutôt abondance de vérités ; et, pour mieux dire, tout est vrai. Par réflexion même l'erreur est vraie ; car il y a toujours quelque raison d'un jugement ; et il exprime toujours un état des choses et de moi. C'est dans Spinoza que ceux qui désespèrent de jamais penser le vrai trouveront consolation ; car les vérités leur tomberont en pluie. Selon l'exemple fameux de ce philosophe, l'homme qui disait « ma cour s'est envolée dans la poule de mon voisin » exprimait encore une vérité sur la situation de ses organes parleurs, ou pour autrement dire, sur la disposition de son imagination qui lui faisait prononcer un mot pour un autre. Et n'est-il pas

évident qu'un homme qui veut être parfaitement sincère doit barboter n'importe comment ; dont les surréalistes et autres intrépides ont fait une méthode. Car prouvez-moi, disent-ils, que la plus étrange suite de mots vaut moins que vos prudents arrangements, qui ne sont vrais de personne ni pour personne. Cette thèse exaspère ; elle fournit un bon exemple de ces vérités qui ne sont pas vraies seules.

Qui pense, il est au manège. Il tourne en rond ; il retrouve les mêmes vérités. Le pacifique retrouve la nécessité de se défendre, et celle de manger. Le juste s'aperçoit que continuellement il se préfère à beaucoup d'autres êtres qu'il détruit, ou qu'il enchaîne à son service. Le politique qui poursuit la liberté retrouve le pouvoir fort comme une condition de l'ordre, et l'ordre comme une condition de la liberté. Honteux et confus il se voit, comme le corbeau. Honteux parce qu'il est confus ; parce qu'il mêle et détruit les uns par les autres des vérités également évidentes. Ignorer n'est pas gênant ; mais savoir est difficile. Et ce sont des hommes très rusés qui ont inventé de prouver qu'on ne sait jamais rien. Mais je doute qu'ils se soient jamais trouvés en paix devant la propriété, qui est juste, et aussitôt injuste, devant le châtement qui est nécessaire évidemment, et absurde évidemment, devant la liberté de conscience elle-même, qui ne peut pourtant aller jusqu'au droit de se tromper et de tromper les autres. Ces difficultés expliquent le fanatisme ; car l'homme s'en tient à une vérité comme le chien à l'os, et aussitôt menace.

Bûchers, massacres, guerres, tout cela viendrait de pensée ? Je le crois. Nous sommes si fiers de juger que nous brûlons la preuve contraire ; c'est la première manière de réfuter qui nous vient à l'esprit. Il est bien plaisant de voir deux disputeurs de grammaire ou de métaphysique montrer de la colère. C'est donc que chacun d'eux craint de soupçonner que l'autre ait raison. Si pourtant il avait raison, dit Socrate, il faudrait l'aimer et lui dire merci. Socrate est peut-être le seul homme qui n'ait pas craint les difficultés. Il a senti que, si une idée avait besoin de son contraire, cela même serait bon à savoir. Car, si exigeante que soit la vérité, si blessante même qu'elle soit, il faut l'aimer et la servir. Or c'est de là que Platon découvrit la corrélation des idées opposées, soupçonnant même que, sous la condition d'une bonne marche et d'une mise en ordre, qu'il nomme dialectique, tout serait vrai. Bref, il nous a appris à penser sans peur et sans

impatience. À la racine de cette idée, dans le bon Socrate, il y avait la charité intellectuelle, vertu rare, qui veut que l'on aime l'adversaire jusqu'à adopter ses idées, ce qui met ensemble les deux contraires et annonce quelque progrès dans l'art de penser. En Platon cette vue est plus hautaine et plus patricienne. Mais les naïfs ne savent point lire Platon. Ils sont bouillants d'impatience ; ils savent bien que ce n'est pas si compliqué, et qu'eux-mêmes sont dans le vrai, et que leurs contradicteurs sont des sauvages, qui n'ont que l'apparence de l'homme. Aussi les voilà dans la rue les uns et les autres, et se perçant les uns les autres de vérités empoisonnées.

LII

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ

Étant admis qu'il faut dire le vrai, il s'agit premièrement de saisir le vrai, de le chercher, de l'éprouver ; car on est bien loin de l'avoir toujours pur, et jamais on ne l'a tout. La règle de ne rien cacher devant les juges est évidemment de police. Dans le fait, il s'agit seulement pour le témoin de parler sans retenue de choses qu'il sait mal ; le juge se réserve d'en filtrer le vrai, s'il peut. Et sans doute le devoir du témoin est de s'ouvrir en toute simplicité, et selon ses premières impressions ; par exemple une parole mal entendue, il faudrait l'imiter le mieux possible, sans s'occuper du sens ; mais personne ne fait ainsi ; le meilleur témoin est celui qui laisse couler ses confidences, mêlant le fait, l'opinion, le vraisemblable, le probable. Vouloir qu'il dise le vrai, c'est lui demander plus qu'il ne peut ; car le vrai d'une action, en toute rigueur, et avec tous les tenants et rameaux, nul ne le sait jamais. Si l'on invoque ici l'amour du vrai tel qu'on le suppose dans le savant, on invoque mal. Un homme scrupuleux dira fort peu. Le devoir d'aider la justice parle assez fort ; mais la crainte de nuire sans le vouloir et par abondance de paroles est un sentiment très honorable ; et l'accusé est présumé innocent.

Il me semble que l'amour de la vérité doit toujours nous mettre en garde contre un certain genre de franchise qui est de premier mouvement. Il y a une forte raison de ne pas dire à un ami ce qu'on pense de lui dans le moment. Ce qu'on pense est-il vrai ? Est-il seulement vrai qu'on le pense ? Toute pensée veut examen. Qu'on l'ait vive, évidente, convaincante, ce

n'est pas encore signe qu'on doit la dire, ni même qu'on puisse la dire. Aussi la franchise est presque toujours d'humeur, et bien rarement de réflexion. Il est proverbial que l'on regrette plutôt d'avoir parlé que de s'être tu. Toutes les grandes affaires veulent le secret. Un commerçant ne publie pas ses embarras ; ce serait enlever tout remède. Par les mêmes causes il faut que la diplomatie soit secrète, car les peuples sauteraient à chaque mot. Déclame qui voudra ; il est pourtant assez clair que l'état des conversations politiques est toujours bien loin d'exprimer la vérité d'une situation. Par exemple, la situation financière sur la planète n'est connue qu'imparfaitement des plus habiles ; ils n'ont guère à cacher que des erreurs. Sans compter que tout change d'un jour à l'autre. Dans le fait on parle trop.

Les choses humaines ne sont ni simples ni faciles. Souvent ce qui est incertain devient vrai par cela seul qu'on le dit ; ainsi une faillite ; ainsi la guerre. Au rebours la paix sera si on l'annonce. Il faudrait donc parler plutôt selon le bien que selon le vrai. Cet acteur parla bien, qui, sur une odeur de roussi qui déjà répandait la panique, assura au public qu'il n'y avait point de danger. En était-il sûr ? Celui qui annonce la paix n'est jamais sûr qu'elle sera. Celui qui annonce la guerre, non plus. Il faut donc chercher le meilleur, c'est-à-dire parler et agir de façon que le meilleur soit le vrai. Mais où est la limite du mensonge pieux ?

Spinoza dit que, dans les entretiens, il faut parler sobrement de la faiblesse humaine et de l'esclavage humain, et au contraire amplement de la puissance humaine et de la liberté humaine. L'un est-il donc plus vrai que l'autre ? Non ; mais il est meilleur que l'un soit vrai, et non pas l'autre. Prouvez à un ivrogne qu'il ne peut s'empêcher de boire ; cela ne risque que trop d'être vrai. Prouvez-lui qu'il peut s'empêcher de boire. Cela ne risque que trop d'être faux. On peut même dire que le meilleur a toujours trop de chances de n'être pas vrai. Mais je vois ici cette différence que le vrai de la passion ou du crime n'a pas besoin de nous ; il va de soi ; au lieu que le vrai de l'honnête et du juste a grand besoin de nous et ne sera vrai que si nous voulons qu'il le soit. Ainsi de la guerre et de la paix. Le vrai de la guerre va de soi : il n'y a qu'à laisser aller ; le vrai de la paix ne va pas de soi ; il faut vouloir la paix. Et qui alors est dans le vrai ? Platon mettait le bien au-

dessus du vrai, et je vois pourquoi. Mais le bien c'est le vrai bien ; ainsi le vrai surnage toujours.

Il faudrait piocher hardiment et retourner le terrain trop foulé. Il n'y a rien de vrai dans les sciences si l'on nomme vrai ce qui est ; car ce qui est change et se dérobe. Le vrai vrai, si l'on peut dire, est cette revision de nos idées, que nous faisons selon l'esprit, en combinant le simple avec le simple, comme on voit en arithmétique et en géométrie, comme on pourrait voir même dans l'économique et la politique, si l'on s'appliquait plutôt à penser juste qu'à courir après l'événement. Mais là-dessus on ne croit guère Platon ; on se moque des pures idées ; on n'a pas égard à l'esprit ; on donnerait tous les théorèmes du monde pour un petit fait. Telle est l'ivresse des techniciens, et encore orgueilleuse. Toutefois, celui qui tient un peu de la vérité vraie, celle qui ne sera pas fausse le lendemain, sait bien aussi qu'il doit l'enseigner toute pure, comme il l'a, et ne jamais mentir là-dessus ni aux enfants, ni aux hommes, ni à lui-même.

LIII

LA FATUITÉ RAISONNABLE

Lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il est violent, on entend qu'il ne sait pas retenir ses actions ; par exemple un coup de pied ou un coup de bâton. Si l'on dit qu'il est nerveux, on exprime, il me semble, qu'il ne sait pas retenir les signes. Et les signes sont de deux sortes ; les uns sont des commencements d'action, comme grincer des dents, se mordre les lèvres, serrer les poings, frapper du pied ; les autres sont les effets physiologiques d'une émotion, comme pâleur et rougeur, sueur, larmes, tremblements, et choses de ce genre. Le nerveux se distingue du violent en ce que, bien loin de nuire aux autres, au contraire, il se découvre à eux plus que de raison, et se fatigue, et s'agite lui-même jusqu'à se rendre inférieur lorsque le moment d'agir est venu. L'inquiétude, l'agitation, une sorte de peur sans motifs caractérisent le nerveux.

Le pouvoir d'inhibition est ce qui s'oppose le plus directement à ces manifestations intempérantes ; et le principal de toute éducation consiste à fortifier ce pouvoir par l'exercice, car il est évident que celui qui ne peut retenir les signes est premièrement impoli, et surtout si les signes n'ont point de sens ; il est impoli de faire voir qu'on se moque, mais il l'est encore bien plus de rire sans aucune intention. Faute d'une discipline extérieure, il faut donc absolument s'apprendre à soi-même à garder l'immobilité des traits et l'immobilité des mains, des bras et des jambes, comme l'apprennent les militaires, sans en penser long. J'ai de bonnes raisons de croire que cette méthode directe vaut bien mieux qu'un effort sur

les pensées. Par exemple, il est plus facile de s'imposer l'immobilité, ce qui endort les pensées et conduit au sommeil, que de calmer d'abord les pensées piquantes qui nous importunent comme des mouches ; car on peut dire que plus on pense aux pensées, plus on les agite. Au vrai, l'agitation n'est jamais dans les pensées, et se trouve toujours dans l'excitation nerveuse qui met en mouvement notre sang et nos gestes. Saigner vaut mieux que raisonner, et Stendhal dit très bien de son héros Fabrice : « La quantité de sang qu'il avait perdue l'avait débarrassé de la partie romanesque de son caractère ». Seulement ce calmant affaiblit, comme aussi l'opium ; et il s'agit de se posséder sans se diminuer.

Il sera bon de s'accoutumer à cette idée même que je viens de dire, et que les passionnés ne veulent point croire, c'est à savoir que l'alarme nerveuse ne dépend point des raisons, mais, qu'au contraire, les raisons de s'agiter ne font effet que par l'importun et incessant mouvement des signes. Par exemple le candidat s'épouvante du nombre des choses qu'il ignore, et finit même par croire qu'il a tout oublié ; pourtant je suis persuadé que le remède à cette alarme, à présent inutile et même nuisible, est de trouver un état équilibré du corps, soit dans l'action, soit dans le repos. Quelqu'un m'a fait remarquer, ce que tous auront occasion de vérifier avant huit jours, que si l'on se tient presque debout dans l'auto, comme si l'on se préparait à intervenir à chaque alerte, on se maintient dans une sorte de peur, qui vient de ce qu'on se prépare à agir sans d'ailleurs pouvoir agir. Maintenant, disposez-vous selon le repos, c'est-à-dire presque couché et tout à fait détendu, vous arriverez aussitôt à l'indifférence ; et il est clair que, dès que l'agitation ne peut servir, l'indifférence est le mieux. Et voilà pourquoi la politesse, qui est presque toute une indifférence apprise, a tant d'importance pour le succès et le bonheur. Non seulement elle dispose à plaire aux autres, mais elle nous dispose nous-mêmes selon le repos.

Je croirais assez que l'extrême fatigue qui accable souvent dans les grandes affaires vient principalement d'un défaut d'éducation. Le naïf s'irrite en écoutant un ennuyeux ; l'homme bien élevé n'écoute guère, et prend souvent occasion d'un discours confus pour prendre un peu de repos. Heureux donc les flegmatiques ; mais je pense que l'on doit se faire flegmatique si on ne l'est pas. Et un bon moyen à cette fin est de se donner un modèle parmi les gens qui ne permettent jamais à aucune chose de les

intéresser malgré eux. Cette espèce est celle du fat, être ridicule, quelquefois odieux, mais dont le sage peut encore tirer quelque leçon ; car on remarquera bien vite que le fat a un immense avantage sur la plupart des hommes, et exerce sur eux une sorte de fascination, par ceci, qu'on ne sait jamais comment on pourrait éveiller seulement son attention. Ce qui vous permettra d'emprunter par imitation un peu de fatuité légitime, c'est-à-dire un certain pouvoir de vous mettre au-dessus de la sensation présente. De cette façon, celui qui essaie de mettre vos pensées en désordre, par quelque nouvelle ou proposition tout à fait imprévue, sera bien surpris de voir que vous savez ajourner l'imprévu, et ne vous en émouvoir que lorsque vous vous le permettez. Rien n'est plus important dans les négociations, et tout est négociation.

LIV

L'AUTORITÉ DE L'IRRÉVOCABLE

Je me souviens d'un commandant de batterie qui reçut l'ordre de changer de position ; il avait trois heures pour exécuter ; c'était court, mais il fit des objections au lieu de commencer. J'écoutais ces choses au téléphone, et j'en fus surpris.« Est-ce obéir ? » me disais-je. Dans le fait, les objections ne touchaient qu'un intermédiaire qui ne pouvait rien. Le changement fut fait. Combien mieux fait, plus aisément fait, si la pensée de l'exécutant s'y était attelée tout de suite !

Solon donna des lois et s'en alla. Ce sage savait qu'il y a objection à tout ; j'entends objection raisonnable. Il faut d'une manière ou d'une autre fermer cette porte, de façon que, l'espoir de faire changer l'ordre étant enlevé, tout l'espoir possible s'emploie à exécuter. Tant que le cheval a espoir de jeter son cavalier à terre, c'est à cela qu'il emploie ses forces ; aussi les dresseurs disent qu'il ne faut jamais céder au cheval. Si l'on est contraint de céder, alors l'autorité périt. La méthode de ne point changer un ordre est assez justifiée devant la force brute, qu'il s'agit d'employer toute, ou de lancer toute dans une direction déterminée. Or, à l'égard d'une force intelligente et que l'on veut telle, la règle de Solon est peut-être encore plus pressante. Car la pensée est un instrument qui remord son maître ; et que ce soit ma pensée ou celle de l'exécutant qui revienne sur la chose décidée, il n'y a point de décision qui tiendra. On conte que Joffre, cinq minutes après un ordre donné la nuit, dormait déjà profondément. En de telles natures,

l'ordre donné est aussitôt comme un événement du monde, sur quoi il n'y a pas à revenir, et dont il faut s'arranger.

Il n'y a pas d'exécution qui ne change un peu l'ordre, comme il n'y a point de jugement d'espèce qui ne change un peu la loi. L'obéissance passive est une fiction, mais qui est bonne au commencement, sans quoi l'exécutant reviendrait toujours au chef, lui apportant de ces objections qui ne sont que des pensées. L'action n'avance point par des pensées, et pourtant l'action n'avance que par des pensées ; ce que l'on comprend assez bien d'après l'exemple du voyage d'Arras, dans *Les Misérables* ; d'autant que l'exécutant est celui-là même qui a donné l'ordre, après une pénible délibération ; mais la porte est fermée de ce côté-là ; il n'y a plus à y revenir, quoique la malice des choses offre occasion sur occasion ; seulement la pensée s'emploie maintenant toute à inventer des moyens. Peut-être trouvera-t-on, en réfléchissant sur ces pages célèbres, quelques rapports de la volonté à l'œuvre ou à l'action ; j'aimerais mieux dire œuvre dans tous les cas ; car l'œuvre est cette partie de l'action qui est irrévocable comme chose dans le monde, et qui nous barre le retour. Et malheur à celui pour qui ses propres décisions sont révocables, ou semblent telles, car il ne tirera jamais de ses décisions tout le bien possible. Tels sont ceux qui divorcent, changent de métier, et courent d'une chance à l'autre. Et en effet ils recommencent au lieu de continuer. Le moment où l'on se déplaît dans le nouvel état est un moment à passer. Il n'y a que le temps d'un éclair entre la joie d'avoir changé et la certitude que ce changement est médiocre lui aussi. Et le plus grand mal, ici, est de ne pas comprendre cette sorte de loi de la nature humaine. L'homme qui ne pense pas à vouloir est accablé de ses pensées et doit se donner du jour et de la distance. Cela même fait partie du vouloir et le chef a naturellement ce mouvement d'avancer, et de rendre irrévocable chacune de ses démarches.

Or l'autorité s'établit par guérir dans les autres, et d'abord en soi-même, le perfide espoir de renoncer au premier obstacle. Chacun connaît trop bien en lui-même cette fausse sagesse qui toujours raisonne et jamais ne décide. Le commun langage désigne du beau nom de jugement à la fois la sentence irrévocable et la plus haute fonction de l'esprit. En un homme faible, les pensées brillent souvent comme des diamants ; mais ce ne sont que des idées. Dans un homme qui sait vouloir, les pensées sont des jugements ;

c'est dire qu'elles engagent, qu'elles sont des commencements d'œuvre, et qu'il ne leur est point laissé ce pouvoir de remordre, qui fait le supplice des faibles. Là-dessus on peut lire ce que Descartes a écrit des irrésolus, dans son *Traité des Passions*, et aussi, dans le célèbre *Discours*, une page étonnante sur l'art de sortir d'une forêt où l'on s'est égaré ; ces textes contiennent les éléments d'une doctrine de l'action, qui est à rechercher. Toujours est-il clair que l'irrésolution est un de nos malheurs. Il est aisé de comprendre que le subordonné qui soupçonne l'irrésolution dans le chef est lui-même incapable de vouloir et parvient promptement à l'état ironique, qui est une sorte de métaphysique de la faiblesse. Au contraire, l'exécutant qui sent le vouloir du chef est lui-même lancé dans le vrai chemin du vouloir, qui est de persévérer en explorant, sans jamais revenir ; par où l'on explique en quel sens les hommes veulent être gouvernés, et en quel sens non.

LV

L'OMBRAGEUX ESPRIT

La pensée est libre ou elle n'est pas. Ce n'est pas penser que croire et répéter. Il faut tout examiner, et, dans d'heureux moments ne tenir à rien. Représentez-vous un arbitre qui entend les plaidoiries ; il est tout à fait en défiance à l'égard de ses propres opinions. Cette liberté prépare le jugement. J'imagine que Briand ne croyait rien ; je veux dire qu'il avait effacé les empreintes et cicatrices qui font qu'à point nommé, on pousse toujours le même cri, comme font les coucous d'horloge ; aussi ce n'était pas par mécanisme d'horloge qu'il croyait à la paix ; il y croyait parce qu'il le voulait. Le vrai nom de cette croyance volontaire, c'est la foi. Quand l'esprit est ainsi aéré et disponible, ne croyez pas qu'il se pliera à tout ; c'est justement le contraire et l'expérience fait voir que les esprits non contraints ne cèdent jamais. Les autres, les obstinés, les fanatiques, que je voudrais nommer esprits marqués, cèdent toujours ; ils cèdent, dirai-je, inébranlablement. Aussi les entendez-vous crier à tous les carrefours.

La pensée libre a certainement ses réserves, ses secrets, ses refuges. En la comparant aux martyrs du cirque, je dirais que la pensée libre ne souhaite nullement d'être livrée aux bêtes. Pourquoi ? C'est qu'elle veut gagner, et gagner en cette vie ; gagner, c'est-à-dire empêcher que les fous gouvernent. Quand on comprend les avantages d'un esprit buté, qui ne doute jamais, qui va comme un projectile, on ne dira pas que l'ambition de servir la pensée libre soit une petite ambition. Si donc je tends toutes mes forces en cette direction, cela ne m'empêche pas de voir les obstacles, les esprits raidis par

la peur ou par la surprise, quelques-uns, peut-être, incurables, tous voulant des précautions, des travaux d'approche, des signes d'amitié ; c'est ainsi qu'on parle aux chevaux avant de les toucher. Il s'agit d'hommes, dira-t-on, à qui je dois respect, franchise, vérité. Bon, mais c'est justement parce que j'espère beaucoup d'eux que je dois d'abord être prudent et clément, de façon à ne pas les irriter. Le penseur irrité, c'est presque tout le mal.

Un des préjugés les plus forts que je remarque en ce temps-ci, et qui vient des martyrs et persécutés, c'est de considérer comme un devoir de jeter ses dernières et ses plus chères pensées comme on jette les dés, c'est-à-dire loyalement en échange des pensées d'un policier, d'un ivrogne, d'un aboyeur, d'un pédant. C'est un jeu de dupes. À quoi pouvait croire un Platon, un Socrate, c'est ce qu'on n'a jamais su, si ce n'est qu'ils comptaient absolument sur la liberté de penser et sur la raison commune, et c'est ce que l'on sent dans leurs discours. Mais, pour le reste, Socrate examinait tout, jamais ne forçait, et jamais ne se laissait forcer. Aussi les jeunes lui disaient : « Socrate, tu as certainement une autre idée que tu ne nous dis point ». Socrate, cependant, était toujours prêt à s'en aller, sans conclure. Était-ce refus d'instruire ? Lisez la *République* et vous le saurez.

Vous le saurez, mais non pas sans une extrême attention. C'est que jamais la pensée de Socrate ne vous est jetée toute. Il sait que l'esprit est ombrageux ; son art est d'abord de le tourner, comme Alexandre tournait son cheval, de façon qu'il ne voie aucune ombre effrayante. Et comment ? En partant toujours de la pensée la plus ordinaire, la plus rebattue, de façon à ne pas faire peur. C'est ainsi qu'il gagnait sur l'adversaire. Par exemple, il n'allait pas soutenir que Jupiter n'existait pas ; mais il refusait, et sans effaroucher, de supposer en Jupiter des pensées ou des sentiments indignes d'un homme, ce qui l'amenait à discuter sur ce que Dieu devait penser. Voyez là-dessus l'*Eutyphron* de Platon. À ce travail de finesse, il gagna de ne boire la ciguë qu'à soixante-quinze ans ; c'est gagner. S'il avait rué d'abord à travers les institutions et les statues des dieux, il était hors de jeu à vingt ans. Je viens aux applications. Je trouve imprudent et même injuste de renoncer à persuader un gendarme, un préfet, ou un ministre, et de lui jeter, comme on jette des pierres, des opinions qu'il n'est pas préparé à comprendre. Je le dis très sérieusement, ce ministre, je dois l'honorer du nom d'homme, et l'instruire selon la politesse, c'est-à-dire en partant de son

opinion, non de la mienne. Cette règle est de charité, et non point de prudence.

LVI

L'ÉCOLE DE LA LIBERTÉ

Un pessimiste m'écrit sur la question des guerres imminentes ou possibles. Il est, lui, assez tranquille pour les quatre ans qui viennent. « C'est après ce temps-là que je croirais avoir à craindre. » J'enregistre, car c'est un homme de grand savoir, et dont le jugement compte beaucoup à mes yeux. Mais il se glisse de l'aigreur partout. Le voilà qui se moque des efforts des littérateurs, qui essaient (à mes yeux c'est courage) de changer l'histoire. Et pour finir il me donne une bonne volée de principes, comme d'autres donneraient de trique. « Nous ne sommes pas libres, poursuit-il ; nous ne pouvons que prendre conscience des lois nécessaires qui régissent aussi bien le tumulte humain que le tumulte marin. Comprendre et consentir, voilà l'esprit. »

Je salue ces principes, et aussi leurs contraires. Ce sont de vieux amis, que j'ai beaucoup pratiqués ; toutefois de loin et sans me laisser mordre. Pour commencer par la thèse aujourd'hui la plus populaire, cette thèse des lois et de l'homme-machine est proprement métaphysique. Elle est transposée de cette autre thèse que, tout étant su d'avance par Dieu, il est impossible de concevoir que l'action humaine change quelque chose au destin. Sous les deux formes je reconnais une même supposition, qui est que, si on savait tout, on pourrait prévoir à coup sûr, et jusqu'au dernier détail, la suite des événements humains. C'est bien ce savoir total qui nous regarde penser en quelque sorte, et se moque de nos projets. Qu'on l'appelle Dieu ou comme on voudra, il enferme toujours la notion d'un

avenir tout fait et absolument immuable, qui s'avance vers nous comme un train qui, bien loin encore de ma vue et de mon ouïe, n'en roule pas moins. Et je dis que cette idée est métaphysique, parce qu'elle propose à notre esprit la totalité des choses et la totalité du savoir, notions qui se nient elles-mêmes comme la notion d'un nombre plus grand que tout nombre se nie elle-même. Et il faut reconnaître qu'il est bien fou de fonder toute sagesse sur une idée si évidemment confuse et insaisissable.

J'avoue que la thèse de la liberté humaine (ou aussi bien divine) abonde aussi en contradictions. Ontologiquement, comme on dit, elle n'est pas plus concevable que l'autre ; au reste je crois bien qu'ontologiquement, ou si l'on veut théologiquement, tout est impossible. Où loger la liberté ? Hors du monde, elle ne peut rien ; dans le monde et rouage dans le monde, elle dépend de tout. Au reste il est clair que la liberté ne peut être. La nature même de cette notion exclut qu'on la possède comme un organe. Et, pour abrégé, je dirai que la doctrine de la liberté ne peut être qu'une mystique de la liberté ; mais attention, je l'oppose à une autre mystique, qui est la mystique du destin. C'est à choisir, et non pas à prouver. Au reste n'est-il pas raisonnable que si on refuse de choisir d'être libre, on ne soit point libre. Cette remarque est certes plus près que les thèses, de nos fautes, de nos remords, de nos confessions et résolutions.

Approchons encore un peu plus. C'est un fade discours à faire à l'homme qui est au volant, et qui arrive au tournant, que celui-ci : « Il ne dépend point de toi de tourner selon la route ou de culbuter selon le ravin ». Fade discours, et discours dangereux ; car si l'on y croit seulement une seconde, on lâche tout, et la pesanteur, la masse, la vitesse sont chargées d'exécuter la suite. L'homme n'en revient guère. Et c'est une chose digne de remarque que le doute sur la liberté soit toujours dangereux. Réellement la thèse de la nécessité devient vraie si on y croit. Un ivrogne, un joueur sont perdus si, comme il arrive, ils croient fermement qu'il n'est point en leur pouvoir de se corriger. Retournant cette sorte de raisonnement, je dirai que la première condition d'être libre, c'est de croire qu'on l'est, ou mieux encore de vouloir l'être.

Je sais bien qu'il y a réponse à tout. Mais enfin le fou fait n'importe quoi, effaçant l'idée du bien et du mal ; au lieu que l'honnête homme ne cesse de refuser certaines maximes et certaines actions. C'est même la marque de

l'honnête homme qu'il se croit tenu de choisir, et donc capable de choisir ; au lieu que celui qui s'abandonne et suit la pente, et qui ne croit pas pouvoir faire autrement, est méprisé.

Je m'avance sur le bord d'une falaise ou d'un gouffre. Je mesure la profondeur, j'essaie l'appui, je surmonte cette pesanteur qui ne cesse de me tirer en bas ; j'évite à chaque instant cette catastrophe bien aisée à prévoir ; je l'évite parce que je la prévois ; voilà l'homme. Au contraire si l'idée me vient que je ne l'éviterai pas, si je la pressens en tout mon corps, si je me sens déjà tomber, s'il me semble que le gouffre m'attire, si je pense que cela doit être, si je m'abandonne, alors voilà le fou. Il y a de ces noires pensées, qui sont vertige, dans tout crime et peut-être dans tout accident ; car la sinistre prophétie sur soi a toujours grande puissance ; et ce qu'on nomme l'attrait du malheur est sans doute quelque chose comme le sentiment de l'inévitable. L'homme sain a juré de vaincre cette tristesse qui nous tombe du ciel, et qui est au fond théologique. Cette guerre qui toujours nous tire comme une pesanteur, j'en prétends juger sans aucun vertige, et comme s'il dépendait de moi de l'empêcher.

LVII

LE MIRAGE DU PROGRÈS

Hardi ! Encore un coup, les gars ! Encore un ou deux petits massacres ! La route du progrès est longue et sinueuse. L'âge de pierre est loin derrière nous. Courage ! Si nous ne voyons pas la justice et la paix, nos petits-neveux les verront. Le jour viendra.

« Le jour viendra ; mais ne nous pressons pas », comme dit Polonius dans *Liluli*. Un autre Polonius, mais bien réel celui-là, n'a-t-il pas dit que la guerre serait quelque jour abolie, qu'il en était sûr, qu'il en répondait à dix mille ans près. Et qu'est-ce que dix mille ans ? J'entends très bien Autolycus, le coupeur de bourse de la comédie shakespearienne, se disant à lui-même pour se consoler : « Dix mille ans plus tard, j'aurais été honnête homme. À présent, je ne peux pas voir un de ces imbéciles mal gardés sans lui prendre ce qu'il a. Dix mille ans plus tard, une telle action me ferait horreur ». Il y a moquerie ou duperie dans l'idée de progrès. Mais comment expliquer cela, et d'abord à moi-même ? J'avance péniblement dans mon discours, pendant que Polonius fait du cent à l'heure ; en discours, naturellement.

Je ne vais pas nier une certaine suite dans l'histoire. Sans l'invention de la machine à vapeur, toute l'histoire était autre ; non seulement l'économie, mais les idées ; non seulement les idées, mais les mœurs. Quelqu'un s'amusait à dire que, sans Jeanne d'Arc, peut-être France et Angleterre n'auraient fait qu'une nation, ce qui nous aurait épargné bien des guerres. Les Soviets ne pouvaient pas s'équiper en un an ; il fallait remuer la terre,

barrer des fleuves, fabriquer les moyens de fabriquer, former l'homme. Je regarde maintenant mes trois exemples. Celui de Jeanne d'Arc, je le mets hors jeu ; car il est évident que, sans l'entreprise de Jeanne d'Arc, la suite eût été autre. Mais qu'elle eût été meilleure, ou pire, c'est ce qu'on ne peut savoir. Toute pierre roulant sur la pente en fait rouler d'autres. De même le devenir humain se tasse selon la nécessité ; la faim, l'envie, la peur nous tirent toujours, et cela risque de faire toujours la même histoire, trahison, tyrannie, guerre et choses de ce genre. De même le tassement qui a résulté de la marmite de Papin n'a pas été tout bon. Une concentration des ateliers, une vie ouvrière tout autre, un genre de corruption jusque-là inconnu, et d'un autre côté une nouvelle manière d'exploiter. Aux filatures anglaises, les enfants furent d'abord vendus. Il fallut un effort des législateurs, et un effort des exploités, pour arriver seulement à empêcher les suites funestes d'une brillante invention. Le cinéma tue le théâtre. Le disque tue le concert. On a gagné, on a perdu. Tous ces changements ont deux aspects. Et on ne peut même point dire que ces inventions éclairent l'esprit. Tout dépend de l'usage qu'on en fera. Le cinéma n'instruit pas mieux que l'antique poulie. Et au contraire, si l'on a trop à comprendre, il se peut qu'on apprenne sans comprendre. Il se peut. Il n'est pas plus facile de faire un sage par le détecteur à galène que par les corps flottants. Toute invention nouvelle doit donc être prise comme une avalanche qui menace ; il s'agit de remonter la pente et de se sauver de l'avion comme de la légion romaine. Qu'il y ait eu abus de l'un et de l'autre, on ne peut le nier.

Par ces remarques, les Soviets se trouvent éclairés d'un certain côté. Je ne crois pas que l'état des sciences et des inventions les aident beaucoup à se délivrer de l'injustice. Le fait est qu'ils ne peuvent tenir, dans un monde qui voudrait les effacer de la terre, sans égaler au moins les peuples les mieux équipés et les mieux armés. Et cet effort, d'ailleurs admirable, a certainement fait dévier la révolution initiale. Faisons attention à ce mouvement qui obéit à la nécessité, qui est réellement une chute. La barbarie va leur revenir toute par là, telle qu'on la voit chez nous dès que quelque ingénu Gérin s'avise de résister à quelque raisonnable Pétain. Au reste, quels supplices des tyrans les plus fous égalent les tortures semées aveuglément par la précédente guerre ? Celle qu'on nous annonce sera pire. Et le pire de tout, c'est que nous entreprenons et organisons ces choses sans

seulement penser que nous recommençons l'éternelle histoire. Je conseille de lire deux récits. Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand raconte, d'après les témoins, comment les prisonniers civils de Saint-Jean d'Acre, au nombre de deux mille, qui faisaient encombrement, furent emmenés à l'écart par un des corps de notre armée, et massacrés après qu'ils eurent creusé leurs tombes. Maintenant songez à ce qu'on fit des Russes du front de Champagne, qui, après la paix des Soviets, prétendaient ne plus se battre. On finit par les enfermer dans un camp, où on les bombardait. Je ne veux point déclamer là-dessus ; je remarque seulement que, dès que l'on cède sans précaution aux nécessités inférieures, on descend très bas. Et quand les Russes se trouveront à peu près au niveau de nos pacifiques guerriers, ils pourront se demander si c'était bien la peine d'égorger le tsarisme. Le progrès ne consiste donc pas à prendre seulement passage sur le bateau le plus moderne, et à s'y fier. Au contraire, il faut s'en défier autant que de la hache de Clovis, dont le coup s'achève par la pesanteur. Au lieu que la pesanteur ne nous aide jamais à pardonner, jamais à instruire, jamais à respecter. Chaque matin, il faut remonter l'homme, et vaincre la fatalité toute la journée, c'est-à-dire vaincre la peur, la colère, et la cruauté, fille de l'une et de l'autre. Ne rêvons pas d'une civilisation qui se ferait sans nous et se garderait sans nous.

LVIII

ÊTRE MAÎTRE DE SES PENSÉES

Il n'est pas facile de chasser de son esprit une déception, une humiliation, une inquiétude, un remords. Ces visiteurs ne sortent que pour rentrer aussitôt ; et vous pouvez remarquer qu'ils ne nous instruisent pas et qu'ils ne nous donnent aucun espoir ; ils répètent toujours la même chose. Leurs discours ressemblent à la mouche bourdonnante qui vient et revient se heurter à la vitre. Peut-être faut-il dire que ce que je pense malgré moi n'avance jamais à rien. L'intelligence dépendrait surtout de la volonté. Mais je n'espère pas éclairer directement cette idée, toujours réfutée depuis le temps où Descartes la proposait.

C'est déjà un grand art que de renvoyer les soucis au lendemain. Car il le faut, et d'urgence. Celui qui se laisse obséder arrive fatigué à l'heure de l'action. Aussi l'on voit souvent que les hommes d'entreprise se reposent aux jeux de hasard. C'est se donner d'instant en instant des affaires auxquelles on ne peut pas ne pas penser, et du reste promptement dénouées. Une mécanique en efface une autre. Et toutefois, dans le jeu, on reste libre de risquer ou non, ce qui fait contraste avec les soucis ordinaires. L'inconvénient de ce stupéfiant, comme des autres, est qu'il faut augmenter la dose pour obtenir l'effet désiré. Mais le pire, à ce que je crois, c'est qu'on fuit alors devant ses pensées, ce qui leur donne puissance.

Il faut donc s'exercer directement à penser comme l'on veut, à quoi l'on veut, quand on veut, en effaçant les pensées de traverse. C'est la même chose que de se mettre au travail sans se laisser détourner ; mais le travail a

la puissante ressource de certains objets, une lettre, un compte, un plan. Au lieu que l'action que je vise maintenant s'exerce dans le vide de la pensée. On ne sait à quoi se prendre. Communément, quand nous avons quelque souci bourdonnant, nous ne savons qu'y penser pour n'y pas penser. Toutes les passions se roulent ainsi sur quelque épine, avec l'espoir de l'user. Il faudrait pouvoir éteindre les pensées importunes comme on éteint la lampe. C'est dormir à volonté, et c'est la grande force. Je crois que ce n'est pas impossible. Il s'agit de rompre cette pensée, de refuser de la former ; et si l'instant d'après on est revenu à la pensée douloureuse, il faut recommencer l'exorcisme ; il faut refuser encore de penser ; ceux qui essaieront plusieurs fois seront surpris par réflexion d'avoir réussi.

Toutefois la principale condition du succès, comme en toutes les actions, c'est de croire qu'on peut. Le problème du fatalisme occupe toutes nos avenues. Il n'est presque point d'homme qui ne pense dix fois par jour à un destin plus fort que lui. Et le plus proche fatalisme est celui qui nous livre sans défense à nos propres pensées. Toute arme est bonne. Mais ici je conseille premièrement la preuve par le fait. Il s'agit de s'habituer à penser volontairement. Tel est, je pense, le principal usage des mathématiques contemplatives, celles qui remontent à la preuve au lieu d'appliquer aveuglément la règle. Il est clair que, si je repasse en mon esprit le calcul d'un logarithme, ou bien les circonstances du binôme, je ne découvre rien de neuf et en ce sens je ne fais rien d'utile. Seulement j'ai remarqué que ces revisions, assez difficiles à suivre quand on ne s'aide pas de la plume, rétablissent aussitôt la santé de l'esprit, en faisant constater que l'on peut choisir ses pensées, et même s'intéresser volontairement aux plus ennuyeuses.

J'insiste sur cet usage de la preuve. Par exemple, quand vous multipliez $a - b$ par $c - d$, vous appliquez la règle que moins par moins donne plus ; et vous avez raison, cette règle ne fait point doute. Si maintenant vous voulez reprendre votre esprit en main, il est bon au contraire que vous examiniez pourquoi $a c$ est un résultat par excès ; pourquoi il en faudra retrancher $a d$ et $c b$; mais aussi en quoi ce retranchement est excessif, et qu'il faudra ajouter $d b$, qui a été retranché en trop. Cet exemple m'a servi et me sert encore ; mais n'importe quelle preuve est bonne à revoir ; non

que ce soit une revue de vérités ; c'est bien plutôt une revue et un essai de notre pouvoir.

Après que vous aurez fait cette épreuve contre la superstition fataliste, alors vous oserez refuser audience à une pensée, comme on refuse audience à quelqu'un. Il vous semblera que c'est plus difficile que de fermer votre porte, car votre pensée est en vous et elle y est toute entrée. Toutefois je découvre encore une superstition dans ces métaphores ; car une pensée ne vit point sans vous, et d'une vie à elle propre ; c'est vous qui la formez ; si vous refusez de la former elle se dissout, ou, mieux, elle reste dissoute dans le chaos élémentaire. De la même manière un rayon de lune sur un rideau ne fait point un fantôme ; c'est vous qui inventez et qui supposez ; vous n'êtes point trompé ; vous vous trompez. Seulement il faut encore de la réflexion et surtout de la résolution pour être assuré que nos pensées, comme nos spectres, sont notre œuvre.

LIX

LES HUMANITÉS, RÉGULATRICES DES PENSÉES

Celui qui ne pratique pas le grec et le latin est à mes yeux un esprit faible, je dirais imbécile, si le mot n'était souvent mal pris. Je ne veux point injurier personne. Il y a de l'imbécile en tout homme, et en large part. Un homme est imbécile en ce qu'il se laisse déformer par les causes extérieures. Imbécile, qui change ses pensées pour plaire. Imbécile, qui prend des opinions comme des manteaux de mode. Imbécile, qui aime malgré lui, c'est-à-dire qui ne sait pas se reprendre, et aimer volontairement ce qu'il allait aimer par contrainte. Volontairement, je veux dire selon le développement de ses puissances propres ; par contrainte, je veux dire en revêtant une forme étrangère. Imbécile, enfin, qui croit au lieu de penser. La foi n'est pas imbécile ; la crédulité est imbécile. Imbécile est un très beau mot, dit à soi-même ; et tout homme se le dit vingt fois par jour, soit qu'il frappe du marteau sur son doigt, et c'est très bien dit, soit qu'il donne attention à quelque niaiserie de belle apparence, et c'est encore mieux dit.

Vous pensez que je suis bien loin de mon sujet. C'est qu'il faut que je tourne et que je cerne ; car je ne puis donner de preuves à la rigueur, quand les difficultés de tous genres sont rassemblées. C'est quelque chose de donner là-dessus son sentiment ; il faut le donner. Aucun suffrage n'a de sens si l'on cherche à décider comme on croit que le nombre décidera. Je puis parier que ceux qui prennent parti contre grec et latin sont, presque tous, des hommes qui n'en ont rien tiré. Ceux qui, au contraire, en ont tiré et

en tirent presque tout ce qu'ils valent, doivent parler fort ; et parler fort n'est pas la même chose que crier. Je dis que grec et latin sont des moyens de choix contre l'imbécile que chacun est à ses propres yeux vingt fois par jour. Je ne dis pas plus. Il y a de puissantes natures, harmonieuses aux hommes et aux choses, qui devineront, qui perceront, bien plus loin que moi, sans mon Homère, sans mon Horace, sans mon Tacite. Je les salue : mais je sens et je sais que s'ils étaient, encore en plus, nourris des anciens auteurs, ils iraient bien plus loin et pourraient davantage.

Comment l'expliquer ? Je veux proposer seulement deux remarques. La première est que les pensées contemporaines sont folles ; je les compare aux mouvements des fourmis après un coup de botte dans la fourmilière. L'expérience que nous en faisons tous les jours serait effrayante, si nous n'avions notre refuge en des pensées qui ont traversé cette épreuve et sont demeurées vivantes sur la ruine des autres. Cela revient à dire avec Comte que la société n'est pas coopération, mais commémoration. Ainsi celui qui commémore, en quelque sorte, la commémoration, célébrant à nouveau ce qui a été célébré, reprend élan dans le sens de l'histoire, et a toutes chances de rejoindre les mouvements de masses, si obscurs. Or, à regarder, même sommairement, comment ont couru les générations dans notre pointe d'Europe, on admettra aisément qu'elles ont couru grec, et qu'elles ont couru latin. Le latin est plus politique ; le grec est plus anarchique. Il a fallu les deux pour faire cet esprit contemporain qui m'est si bien caché par le bavardage contemporain. Donc, quand je lis Homère, c'est une manière de rejoindre les camarades.

Maintenant, si je lis Shakespeare, où est la différence ? Si je lis Dante, où est la différence ? Sans nier les immenses ressources des littératures germanique, anglaise, espagnole, italienne ou russe, je veux dire seulement la différence. La différence, c'est que ce bavardage mort-né qui recouvre chaque jour nos esprits, et nous fait déraisonner chaque matin selon une mode qui change plus vite que les chapeaux, c'est que ce bavardage est français, allemand, anglais, italien, espagnol ou russe, et conduit, comme il est inévitable, par ceux qui ont appris quelque grimace étrangère, ou toutes. Et, comme il n'y a guère de héros qui ait voulu apprendre toutes ces langues par grammaire et poésie, quand il est si vite fait de les apprendre par grimace, je crois, et souvent je vois, que les grands auteurs étrangers

grimacent encore à travers leurs interprètes, auxquels il ne manque que la casquette. Et bref, savoir une langue étrangère et vivante, c'est premièrement et toujours imiter, prendre forme d'après le voisin, et plier son corps à d'autres sottises que la nôtre, qui suffit bien. Mais reculez un peu, refusez le français que les interprètes à casquette nous lancent en douche tous les matins ; allez chercher le français à la charrue de Picardie ou de Touraine ; il vous paraîtra que la sottise du jour n'y est point. Une autre sottise d'ancien temps ? Peut-être. Mais celle-là je la sens durable et fructueuse. Reculez encore. Mieux dans Descartes, mieux dans Montaigne, mieux dans Rabelais. D'où vous viendrez à estimer encore plus ces immobiles paroles à toujours, grecques, romaines ; instruments et monuments qui n'ont point de part à l'absurde rumeur quotidienne. Alors, du moins, la position de la langue sur l'alvéole et contre le palais n'est pas la première précaution pour bien penser.

LX

LES TRISTES JEUX DE L'INTELLIGENCE

Le brillant Délégué de l'Intelligence, qui revient de l'Europe Centrale, nous disait sur le ton badin : « Ces nouveaux peuples attendent l'occasion de se battre ». Ces propos plaisent parce qu'ils terminent la réflexion ; mais j'ai juré qu'ils ne me plairaient plus. Je lui dis : « Comment savez-vous cela ? Comment peut-on jamais savoir cela ? Les agités parlent beaucoup et les pacifiques ne disent rien. Sans compter qu'il y a loin des paroles à l'idée véritable ; et celui qui parle, surtout s'il est jeune, tombe toujours à ce qui est formulé d'avance, comme justement vous faites. Et la guerre est formulée, au lieu que la paix ne l'est point ». Là-dessus le maître des Fiches voulut me traîner dans son repaire. « J'ai, dit-il, sur ces questions et sur d'autres, tous les documents connus ; tous les journaux et toutes les brochures, tous les mémoires, toutes les discussions et toutes les statistiques, ou tout au moins le relevé de leur gisement avec le sommaire du contenu. J'ai le pétrole et le porc salé ; j'ai le chemin de fer et la turbine ; j'ai le tonnage, le change et les salaires ; j'ai l'état religieux et l'état moral ; j'ai l'armement et le désarmement ; j'ai la police, la conspiration, l'assassinat et l'alcool ; j'ai le syndicat et j'ai la coopérative ; j'ai la boulangerie, l'optique et le textile ; j'ai la statistique et la documentation ; j'ai même une pensée, c'est que la documentation est la documentation sur la documentation. » « Vous avez aussi, lui dis-je, une bonne place, et qui vous laisse du loisir pour penser si l'envie vous en prend. » « Mais non point, dit-il, d'après la documentation. Car le propre de la documentation

est de vous amener, sur tout sujet, à ne plus savoir ce qu'on en doit penser. »

« C'est, dis-je, le remède à penser sans savoir que de savoir sans penser. Ainsi les choses humaines, par leur masse, nous invitent à juger et à choisir ; car, quand on tiendrait à jour le dossier de chaque homme, en cette nouvelle Europe, on ne saurait toujours pas mieux ce qu'il pense qu'il ne le sait lui-même ; ce n'est pas beaucoup. Et, par le refus du jugement, les forces mécaniques, qui sont l'inférieur, aussitôt nous reprennent. Il n'y a rien de plus facile que de tirer un coup de canon et mille. La guerre suivrait donc de la documentation. » « N'oubliez pas, dit-il, la mauvaise humeur, qui est le lot des véritables historiens, et qui, par un autre chemin, va aux mêmes effets. »

Tels sont les tristes jeux de l'intelligence, dès qu'elle médite sans percevoir. C'est pourquoi étudiez plutôt les formes d'une vieille église ; voilà un signe de l'homme qui n'est pas trompeur. Difficile à lire, j'en conviens ; mais restez en contemplation jusqu'à ce que l'intelligence errante soit ramenée. Car vous avez garde d'une partie de l'Europe qui est bien à vous, et qui tient dans les frontières de votre corps ; et vous la gardez mal. L'agitation, en ce petit monde, produit de minute en minute des milliers de documents irrécusables, qu'il faut pourtant effacer. Ainsi la paix est bien proche ; mais c'est toujours le beau qui l'annonce. J'ai aperçu, dans Hegel, ceci que la religion est une réflexion sur l'œuvre d'art, et la pensée, une réflexion sur la religion. L'humain est sur cette route, et se montre seulement à ce genre de voyageur. Tels sont les chemins du jugement. Et le remuant Tchéco-Slovaque est pris dans Montaigne et dans Montesquieu ; immobile alors, et sans grimace. Mieux encore dans le vrai poète, et selon le contour originaire auquel l'humain doit d'abord être ramené ; car la forme humaine n'a point fléchi sous les accidents. Ma foi, je vais traduire Homère ; ce sera mon voyage d'études et mon enquête.

LXI

CONTRE LES NOUVEAUTÉS

Descartes a osé rendre ses idées indépendantes de l'expérience. Et Valéry s'est servi à peu près des mêmes mots pour définir le travail de penser. Nous voilà loin des faciles déclamations de Bacon, qui ne voyait que l'expérience, encore l'expérience, et toujours l'expérience. Or, Descartes est lu encore et suivi par deux ou trois obstinés ; le troupeau a galopé avec Bacon ; et je me souviens même qu'un mouton des mieux lainés a écrit pour prouver que Bacon et Descartes, c'était la même chose. C'est ainsi que notre élite s'est précipitée dans la facilité. Ce chemin descend beaucoup. Il n'a fallu qu'un jeu de miroirs pour qu'Einstein remplace soudain toutes nos idées par quelques formules qui n'ont point de sens. L'espace courbe et le temps local font carnaval. Je connais un vieux cerveau qui s'est fait injecter ces nouveaux produits ; il a maintenant l'air tout jeunet, à faire peur. On annonce mieux ; car un mouton assez pelé du troupeau des psychologues prépare un lexique homme-singe. Que c'est neuf ! Que c'est imprévu ! En voilà pour trois dîners de moutons.

Où vais-je ? À ceci que la nouveauté est aisément prise pour la justice. Et l'on se dit que la libre-pensée va régner maintenant que l'on comprend le langage des singes et que l'on met ses idées sens devant derrière. Bien sûr que si on met par terre le vieux galetas de Platon et de Descartes, la révolution est faite et le mur d'argent en morceaux aussi. N'importe qui comprendra qu'avec la radio l'ancien esclavage ne peut pas vivre. Et je ne suis pas sûr qu'on n'enseigne pas, ici et là, en très bonne intention, que

l'électricité, partout conduite, doit dissiper les miasmes politiques. Or, c'est le contraire qui est vrai. Ceux qui sont enrégés de nouveau veulent nous river à la chaîne politique, et fabriquer les révolutions industriellement, par la force des acclamations et de l'huile de ricin. Or, qu'est-ce qui fait que nous, les ânes rouges, nous, les ingouvernables, nous secouons les oreilles ? C'est parce que nous restons attachés aux idées d'Ésope et de Socrate, idées qui sont plus vieilles que les rues. Tout le machinisme a beau tourner avec cuivres et fanfares, comme les manèges de Neuilly, nous n'avons pas voulu renoncer à notre centre d'esprit. Nous ne voulons point croire que l'éblouissante et bruyante vitesse ait changé si peu que ce soit le conflit des maîtres et des esclaves. Nous cherchons l'égalité non pas dans les années-lumières et les manèges d'atomes où le bon sens se noie, mais dans l'antique arithmétique et dans la vieille géométrie, et dans la mécanique d'Archimède et de Galilée, devant qui tous les hommes sont égaux. Socrate faisait répondre un petit esclave sur le côté du carré et sur la diagonale, et cette manière a fait révolution ; très lente révolution, mais qui n'a point cessé de gagner sur les privilèges et de faire peur aux privilégiés. Descartes a écrit que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ».

À quoi l'homme qui gagne sur l'esclave a toujours dit et dira toujours : « Faites des écoles professionnelles, où chacun apprendra la pratique d'un métier. Voilà le bon sens ! » Or remarquez que, quand ce métier serait celui de régler les compteurs électriques ou de monter proprement un poste récepteur, il n'en éclairera pas mieux l'esprit. Je veux dire en gros que toute philosophie expérimentale est contraire à la justice. Car ce n'est point dans l'expérience qu'il faut chercher la règle de justice : « Toujours d'égal à égal, et que jamais l'homme ne soit moyen ou instrument pour l'homme ». Car, au contraire, l'expérience ne cesse de nier la justice. Qui donc s'enrichit ? Qui donc conquiert ? Qui donc construit l'école moderne ? C'est toujours celui qui a joué sur l'inégalité, et qui a gagné par cela même. Qui ne gagnerait contre un enfant ? Oui, mais cela n'est pas permis, et ne le sera jamais.

« Comment le savez-vous ? » dit l'irritable. Ce n'est pas facile à tirer au clair. Mais du moins nous le cherchons dans la solitude de Descartes, justement où il cherchait la loi des nombres et du mouvement, faisant revue de ses idées selon son propre jugement, et non pas selon les nouvelles du

Pérou ou du Thibet. Car il faut bien avouer que la suite des nombres ne doit rien à l'expérience, et que tous les spectres d'étoiles ne peuvent faire trouver un nouveau nombre entier entre douze et treize. Ce genre de réflexion rétablit l'esprit dans son centre, et fait comprendre que bien penser n'est pas plier le genou devant l'expérience, mais au contraire penser l'expérience selon les règles du bien penser. Cela ne signifie pas que la pensée pure nous dira s'il y a de l'or dans les montagnes d'Éthiopie ; non ; cela c'est l'expérience qui nous le dira. Mais toute la triangulation et ses calculs est absolument indépendante de l'expérience, et, bien plus, rend possible l'expérience par cela même. Et puisque l'esprit est ainsi législateur de lui-même, cela aide à penser que la justice est autre chose qu'un rêve qui change et qui passe ; et au contraire qu'elle consiste en quelque idée qui ne fléchit point, et qui éclaire l'expérience. Réellement, ceux qui n'élèvent point la pure justice comme une lampe ne savent pas ce qu'ils voient. À ta lampe, peuple, et garde-la du vent.

LXII

LA VIE INTÉRIEURE

Si la vie intérieure ne fait que doubler la vie extérieure à la manière d'un miroir, alors la vie intérieure est très mauvaise. Ainsi l'homme qui couve une vengeance, il ne cesse de se raconter l'affront ; ou bien il imagine une revanche, il y joue son rôle, il triomphe, il pardonne, tout cela en imagination. Le romanesque est un remède à la rumination triste. Ce que je veux remarquer, c'est que cette vie rêveuse est tout à fait extérieure, car tout y est incident. Par exemple, si je me plais à rêver que je deviens riche, c'est que j'imagine des circonstances non liées au travail. Quant au travail même je ne peux pas du tout l'imaginer ; le travail est réel ou n'est rien. C'est pourquoi le rêveur pense selon une nécessité étrangère, comme on le voit dans les contes, qui, par leur essence, éliminent le travail.

Un homme de jugement disait un jour : « L'homme sain est celui qui n'a que des perceptions ; le neurasthénique n'a plus de perceptions ». Cette pensée a du prix ; mais j'y ajouterais, pour l'éclairer, que les perceptions reviennent toujours à la rêverie, pour celui qui ne fait rien. C'est le travail qui tient la perception à distance ; c'est le travail qui fait que le monde est réel. Maine de Biran a bien saisi cette liaison entre le réel et l'effort ; toutefois cet homme profond, par un genre de vie où les pensées sans corps tendaient toujours à dominer, n'a considéré dans l'effort que l'essai de connaître, et n'a point poussé jusqu'au travail, qui s'appuie sur la chose résistante pour la changer. L'effort biranien se meut à la surface du monde ; on n'entre dans le monde que par le travail. La promenade est une invention

de l'ennui ; on promène l'ennui ; le monde n'est pas plus réel là-bas qu'ici. Or je crois que le monde comme réel est le remède à tout. Le paysan perçoit son travail d'hier et son travail de demain. C'est l'homme heureux, comme dit le poète ; mais il ne sait pas qu'il est heureux.

La vie du travail tombe dans la technique, qui est comme une pensée sans pensée. Il faut pourtant vivre en conscience. Et comment faire ? Car rêver n'est pas vivre en conscience ; travailler non plus. Par exemple si je rêve la politique, ce n'est que vanité, et passion d'esclave. Si je la fais, comme directeur, ministre ou tyran, je touche au réel par la résistance et par le travail, mais je m'oublie moi-même. Tous les sages ont dit que, dans une vie utile et occupée, il faut encore des moments de fuite en soi-même, ou de retraite, comme on raconte que faisaient les gens d'autrefois, passant une huitaine en jeûne, silence et prière. C'est retrouver son propre être, mais sans vaines rêveries. Prenant la religion comme chose seulement humaine, je crois qu'elle a exactement pour fin de retremper la foi, comme elle dit. Et il n'y a qu'une foi, qui est de se garder libre. Il est bien remarquable que la foi, sérieusement considérée, ne consiste absolument qu'à ne rien croire de ce qui veut créance, comme flatteurs, comme puissance, comme argent, comme savoir. Dieu est la négation de ces valeurs d'apparat. Dieu c'est la vraie puissance ; et cette vraie puissance c'est la foi. Si la foi n'était pas libre, si Dieu pouvait la contraindre, la religion serait le pire esclavage. Si Dieu se montrait en roi des rois, il n'aurait certes que des courtisans ; la religion se sauve en ajournant cette mortelle cérémonie.

Ici se meut la théologie réelle, en son geste familier qui ne cesse de ressusciter Lazare. C'est par cette suite d'idées que l'on peut comprendre que la religion se perd par l'évidence. Il est bon, il est très précieux que la religion soit incertaine. Car la perfection est douée d'une prodigieuse puissance pour attirer notre adhésion ; nous passons alors notre temps à nous convertir, bien vainement. Au lieu que le grand pari, si l'on peut dire, nous tient au bord du néant. À nous de frapper sur l'être !

Toutefois, par ce jugement même qui surmonte la partie vaine de la religion, il me semble que l'idée de l'âme ne paraît pas mal, car l'intime liberté est alors au-dessus de toutes les valeurs ; mais d'une façon singulière ; non pas à la manière d'un être existant, si je puis dire, plutôt à la manière d'une foi qui ne peut reposer que sur elle-même. Ce sentiment sans

aucun orgueil, Descartes l'a nommé générosité ; on ne peut mieux dire. Descartes est plus près de chacun qu'on ne croit ; c'est un homme. Et, selon mon opinion, tout homme a ses moments cartésiens. C'est le moment où, lâchant la partie vaine de lui-même, et toutes les choses qu'il fait semblant de croire précieuses, il se retrouve encore tout. Car, savoir que rien ne peut atteindre la volonté, c'est exactement vouloir ; et c'est le moins qu'un homme puisse penser. C'est à partir de là, comme Descartes a vu dans son poêle, que toutes les choses s'ordonnent, et toutes les personnes, et même Dieu. Tel est le sens du doute, qui est père de la certitude, et même, si l'on y fait attention, de la fidélité. Car qu'est-ce qu'une fidélité forcée ? On s'étonnera peut-être de découvrir que ce grand refus est ce qui rend vigueur à l'amour même. Telle est la vie intérieure, qui donne réalité à l'autre.

LXIII

DEUX RELIGIONS

Il y a toujours eu deux religions, dont l'une nous tire vers le dehors et les pratiques, et l'autre, au contraire, nous ramène à quelque chose d'indomptable en nous-mêmes. Socrate savait très bien quand les dieux étaient injustes, et il le disait ; mais il disait bien pis, ou bien mieux : « Ce n'est point parce que les dieux le veulent que le juste est juste ; mais c'est parce que le juste est juste que les dieux le veulent ». C'était soumettre les dieux à Socrate pensant ; ou plutôt c'était soumettre les dieux à Dieu. Mais ce mouvement n'a point de fin ; car un homme qui réfléchit ne cesse d'en appeler de lui-même moins pur à lui-même plus pur, de lui-même moins libre à lui-même plus libre. Si l'on croit à l'esprit, on ne croit pas tant aux autres choses. La foi religieuse est l'âme de l'incrédulité.

Ce qui fait que je ne crois pas, c'est toujours que je crois. Celui qui est sceptique mollement dit vainement qu'il ne croit rien ; s'il ne se croit pas lui-même, s'il ne croit pas qu'il est capable de débrouiller, de critiquer, de juger, s'il se voit gouverné par l'usage et par la coutume, enfin par les plis et cicatrices du corps, alors il dit bien vainement qu'il ne croit rien, car au contraire il croit tout. Sur l'homme qui se dit que rien n'est plus vrai qu'autre chose, toutes les apparences ont la même prise. Finalement ses désirs et ses intérêts le mènent ; et cela ferait un vieil enfant tout à fait capricieux. Mais la société est un système admirable de récompenses et de mépris. La cérémonie et l'institution ont bientôt rassemblé et orienté ces hommes légers ; comme des bouchons flottants qui descendraient avec le

fleuve vers la mer, et qui le sauraient, les hommes légers s'aperçoivent qu'ils vont quelque part. Ils font même des livres de ce voyage de bouchons flottants. Je les vois dogmatiques, et même religieux dans le sens extérieur du mot. Ils croient, tout au rebours de Socrate, que le juste, c'est ce que les dieux veulent ; par exemple la guerre, dès qu'il est visible que les dieux la veulent ; ou leur propre fortune, dès qu'il est visible que les dieux la veulent. Telle est la partie de résignation et la religion du jésuite. Et cette partie de religion n'est jamais tout à fait abolie dans un homme ; car on ne peut juger tout, et il y a des événements, des situations, des courants dont il faut bien prendre son parti. C'est s'adapter ; c'est croire enfin que ce qui réussit est vrai et juste. Contre quoi l'éternel Socrate, qui n'est peut-être jamais tout à fait mort, même dans un conseiller d'État, ne cesse jamais de s'élever d'après l'oracle intérieur, d'après l'oracle secret ; lumière vacillante souvent, parfois éclatante. Par exemple devant une friponnerie bien claire, l'homme qui prétend n'être sûr de rien s'arrête tout net, disant : « Ce sont des choses que je ne fais point ». Non, quand le ciel et la terre ensemble applaudiraient. Un espion ne sera peut-être pas traître à l'amitié. Un corsaire des grandes affaires ne trichera pas au jeu.

J'arrive à ce qu'il y a de plus surprenant en ces détours. Celui qui est pragmatiste, c'est-à-dire qui suit le courant, ne dit jamais qu'il l'est. Protagoras, déshabillé par Socrate, avoue enfin qu'il n'y a que des opinions plus ou moins avantageuses, mais reconnaît en même temps qu'on ne peut point le dire, parce qu'alors les opinions avantageuses ne seraient plus avantageuses. Ainsi un mensonge pour la patrie, il ne faut pas dire qu'il est avantageux ; il faut dire que c'est le vrai. Et cette subtilité de la réflexion est elle-même inhumaine ; car ce qui est le plus avantageux, c'est de croire que ce qui est avantageux est le vrai. Ainsi les plus indifférents font figure de fanatiques. Et, au rebours, celui qui cherche refuge en son libre jugement n'est jamais tellement assuré qu'une preuve soit tout à fait purifiée du commode et de l'opportun ; et, parce qu'il craint de prendre pour vrai et juste ce qui lui plaît, il dénonce souvent comme seulement opportun ce que l'autre veut dire et croire vrai. D'où le jésuite est rationaliste en ses discours, et le janséniste est sceptique en ses discours. Pascal plaira toujours aux esprits libres, par une manière de croire et de ne pas croire : « Il ne faut pas dire au peuple que les lois ne sont pas justes ». Mais enfin il l'a dit,

puisque'il a dit qu'il ne fallait pas le dire. Pour lui seul, à ses notes, à son bonnet ; mais c'était encore trop.

LXIV

LA PRIÈRE

Oui, sans doute, il faut prier ; et bien certainement les hommes ne prient pas assez souvent, et ne savent pas bien prier. Mais qu'est-ce que prier ? Vais-je chercher dans mes mobiles pensées, quand il s'agit de fixer et d'apaiser mes mobiles pensées ? Bien plutôt je veux considérer le corps humain dont la forme est comme une règle de nature, qui nous tient étroitement.

Dans une éruption volcanique, dans un naufrage, dans une longue chute du haut des airs, supposez que je sois un puissant masseur ou chirurgien, connaissant bien ce qui peut rompre le corps humain ou l'offenser et que je puisse modeler, pétrir, ramener enfin à la meilleure forme ces hommes qui fuient, qui menacent, qui grimacent, qui font tant d'inutiles mouvements et même souvent nuisibles ; comment les disposerais-je pour le malheur ? Ou bien dans quelque choc de véhicules, au moment où la ferraille est tordue autour d'eux, où ils sont roulés, projetés, lancés en l'air, heurtés, froissés, peut-être déchirés ; dans ce moment, moi le modelleur, comment les disposerais-je ? Ou bien encore lorsqu'ils vont nuire aux autres et à eux-mêmes par leur propre violence, qu'ils se roulent, se lancent, s'enchaînent et se déchaînent ? Ou bien quand ces redoutables mouvements, comme comprimés par d'invisibles liens, ne sont connus qu'au mouvement des yeux et des sourcils, à la voix étranglée, à la respiration coupée, à des discours précipités et incohérents, que vais-je faire d'eux ?

Le danger extérieur est ce qui m'éclaire le mieux, car la forme et la situation, alors, ne mentent point. Cet homme qui tombe parmi de dangereux débris, je le rassemble sur lui-même ; je le mets en boule, comme il était dans le sein maternel, voulant faire tenir tout son volume sous la plus petite surface. Donc les genoux pliés et la tête vers les genoux, c'est ainsi que je le dispose pour le malheur. Non point tendu et menaçant comme un arc ; au contraire en repos et résignation. Oui, même dans une chute, c'est encore le mieux, si, devenu chose, il se laisse rouler comme une chose. Mais ce n'est rien de consentir si la forme d'abord ne consent. J'ai admiré une fois la ruse naïve d'un soldat, qui, sur le point de se mettre en colère, savait dire : « Je suis tout petit », et faire comme il disait, c'est-à-dire former un petit tas par terre. Et si quelquefois il vous arrive d'avoir peur à quelque tournant de route, quand vous ne tenez pas le volant, observez que toute votre peur vient de ce que vous sautez au volant sans pouvoir, ou plutôt de ce que vous sautez en vous-même, par ce mouvement excité et retenu ; et c'est ce même sursaut, comprimant votre poitrine comme un soufflet, qui vous fait quelquefois pousser un cri. Dans ce cas, et puisque vous ne voulez ni ne pouvez agir, disposez-vous selon la gymnastique, comme un corps qui obéit, comme un corps qui va tomber, et qui est répandu déjà sur les coussins. Vous admirerez comment, ayant supprimé ce cri, qui est une sorte d'opinion, vous supprimerez en même temps toute espèce d'opinion. En tout cas, revenant par la forme à votre première enfance, vous retrouverez la paix de la première enfance. Vous vous confiez ; vous flottez un moment dans ce grand univers, vous vous laissez porter. Ce court moment est ce qui sauve le coureur, le boxeur, le pianiste, le gymnaste ; c'est de là qu'il se réveille pour l'action libre et déliée. Après cela, quand vous savez vous détendre et consentir à vous, ne cherchez point quelles pensées vous devez avoir en cette respiration de nature ; elles viendront d'elles-mêmes, et ce seront, je le parie, des pensées d'enfance, légères et aimées.

LXV

LE FAIT ET LE DROIT

Le droit est ce qui est reconnu comme droit. Reconnu, c'est-à-dire approuvé ou prononcé par un pouvoir arbitral, et toutes portes ouvertes. Faute de quoi il n'y a jamais qu'un état de fait, devant lequel le droit reste suspendu. Posséder une montre, l'avoir dans sa poche, y trouver l'heure, ce n'est qu'un état de fait. Avoir droit de propriété sur la montre, c'est tout à fait autre chose ; revendiquer ce droit c'est s'adresser à l'arbitre dans un débat public ; c'est plaider et tenter de persuader. Le fait que le voleur possède la montre ne décide nullement de la propriété. Pareillement pour une maison. L'occuper, faire acte de possesseur, ce n'est nullement fonder un droit. On sait qu'il y a présomption de droit si j'occupe trente ans sans opposition ; mais cela même doit être décidé par arbitre et publiquement. Tant que le droit n'est pas dit de cette manière solennelle et impartiale, il n'y a jamais que possession, c'est-à-dire simple fait.

Exposer ces notions c'est rappeler le sens des mots ; avoir ces notions présentes, c'est simplement savoir ce qu'on dit. Cela est bien ancien, et de sens commun. Nul ne plaidera jamais qu'il est propriétaire d'une montre attendu qu'il l'a prise à quelqu'un de plus faible. Ce qui est nouveau, c'est que les hommes essaient présentement de transférer la notion de droit dans une société des nations. Ici encore il faudra un tribunal arbitral et une opinion publique. Le tribunal seul est capable de transformer le fait en droit ; il réalise cette transformation par un jugement public, et il n'y a point d'autre moyen. Mais aussi ce moyen étant mis en œuvre, il ne manque plus

rien au droit. Le droit est dit, le droit est reconnu. Si le fait ne s'y conforme pas, le fait n'a aucun pouvoir de droit. C'est encore le tribunal arbitral qui jugera si un fait de cinquante ou cent ans d'âge sera transformé en droit et proclamé tel. Le bon sens a ici une maxime, qui dit que nul n'est juge en sa propre cause.

Beaucoup estiment que le tribunal arbitral doit être en outre muni de pouvoir d'exécution, et, comme on dit, de gendarmes. Mais un tel pouvoir n'est point dans la notion de droit. Quand un tribunal arbitral, soit le juge civil, avec tous les recours, a prononcé, le droit est dit et reconnu. Il n'y manque rien. Il se peut qu'on ne puisse point transformer le droit en fait, par exemple si le débiteur est mort sans laisser un sou. Mais le tribunal n'en a pas moins dit le droit. Et la chose due ou volée, si jamais on la retrouve, on saura à qui elle appartient en droit même si ce légitime propriétaire, étant mort lui aussi, ne peut être mis en possession. Au reste il suffit qu'un voleur coure pour garder en sa possession la chose volée ; elle n'en est pas moins dite volée ; et on peut avertir par mille moyens ceux qui seraient tentés de l'acheter, que celui qui la possède n'a pas le droit de la vendre. Ainsi le droit peut n'être jamais réalisé dans le fait sans cesser d'être un droit.

Aussi appelle-t-on droit, dans tous les pays, un système de formes et de précautions, à la fois d'usage et de bon sens, selon lesquelles un droit doit être dit et proclamé si l'on veut qu'il ait valeur de droit. Le fait peut être hors de l'action des pouvoirs, par exemple une fortune au fond de la mer ; cela n'empêche pas qu'on puisse dire, selon les formes du droit, à qui elle appartient légitimement.

Le conflit se trouve donc entre ceux qui souhaitent un règne du droit entre les nations, et ceux qui repoussent le droit et prétendent se borner au fait. La vieille et agréable coutume de juger en sa propre cause n'est pas encore oubliée des souverains. Aussi les voit-on naïvement tantôt se rallier au tribunal, s'il leur donne raison, tantôt récuser le tribunal, s'ils le soupçonnent seulement de pouvoir leur donner tort. C'est tantôt choisir le droit et la vie selon le droit, tantôt refuser tout droit et revenir à l'exercice de la force nue. Il est seulement plus difficile qu'autrefois de déguiser la force en droit. Pourquoi ? Parce que le tribunal arbitral existe.

Là-dessus on dit : « Oui, des représentants de petites nations, cela ne compte pas ». De tels juges n'en sont que plus évidemment impartiaux.

Ce qui brouille les notions, c'est qu'on aperçoit que de tels juges n'ont point de force, et qu'on essaie de les mépriser. Mais dire le droit cela ne suppose pas qu'on ait la force de réaliser le droit. Cet autre problème est réservé, et peut-être vaut-il mieux qu'il le soit. On comprendra mieux que l'essentielle fonction du juge est de dire le droit. « Et qu'en résultera-t-il ? » demandez-vous. Simplement que l'on saura s'il faut dire droit ou fait, et que chacun saura redresser ses propres discours, s'il le veut. Cela revient à dire que le tribunal des nations n'a qu'un pouvoir moral. Et ceux qui disent que c'est peu ne connaissent pas l'homme. Car les usurpateurs ne cessent jamais de plaider et d'argumenter. Je cherche seulement à rédiger un article de dictionnaire qui permette de décrire correctement les conflits actuels. D'abord savoir ce qu'on dit.

LXVI

L'IDÉE ET LE FAIT

Il y a l'essence ; il y a l'existence ; ou bien, si ces vieux mots rebutent, il y a vérité selon l'esprit et vérité selon la chose ; on peut dire aussi idéal et réel, mais à la condition de dessiner l'idéal très précisément, à la manière du géomètre. D'aucune façon il n'est permis de confondre les deux. On confond les deux si l'on prend le monde pour un système raisonnable qui vérifiera nos idées. On confond les deux si, au contraire, on se moque de géométrie et de justice, et si l'on pose qu'il n'y a au monde que de l'inhumain, c'est-à-dire des forces qui sont comme elles sont, sans autre mal que faiblesse, sans autre bien que victoire. La première confusion est idéalisme ou utopie, l'autre est matérialisme ou réalisme. Est-ce seulement opposition entre ce qu'on voudrait et ce qui est ? Non, ce n'est pas assez dire, et il ne s'agit pas seulement de pieux souhaits, vainement formés. L'opposition est entre ce que l'on pense et ce qui est.

La géométrie le fait voir ; car la géométrie n'a rien à craindre d'aucune expérience. Le cercle est le cercle, et les choses qui ne sont pas rondes exactement n'ont rien à dire contre le cercle ; je pense les rayons égaux, et une suite de vérités à partir de là. Mais il est fou de chercher des choses parfaitement rondes, comme les anciens crurent que les astres décrivaient des cercles parfaits ; il fallut en rabattre, comme il faut rabattre de l'ellipse. À bien regarder, les cercles des astronomes servirent à mesurer de combien les planètes s'écartaient du cercle ; et l'ellipse sert maintenant à mesurer de

combien les planètes s'écartent de l'ellipse. Avant le géomètre, le monde n'était même pas irrégulier ; il était tout comme un rêve.

Je ne pense pas que la justice soit si différente du cercle, de l'ellipse, et des vérités de ce genre. Car il est vrai qu'il y a une justice, et chacun la reconnaîtra en ces deux frères partageant l'héritage. L'un d'eux dit à l'autre : « Tu fais les parts, et moi je choisirai le premier ; ou bien je fais les parts, et tu choisis ». Il n'y a rien à dire contre ce procédé ingénieux, si ce n'est que les parts ne seront jamais égales, et qu'elles devraient l'être ; et on trouvera aussi à dire que les deux frères ne seront jamais égaux, mais qu'ils devraient l'être. L'utopie cherche l'égalité des hommes et l'égalité des parts ; choses qui ne sont pas plus dans la nature que n'y est le cercle. Mais l'utopiste sait très bien ce qu'il voudrait ; et j'ajoute que si on ne veut pas cela, sous le nom de justice, on ne veut plus rien du tout, parce qu'on ne pense plus rien du tout. Par exemple un contrat injuste n'est pas du tout un contrat. Un homme rusé s'est assuré qu'un champ galeux recouvre du kaolin ; il acquiert ce champ contre un bon pré ; ce n'est pas un échange. Il y a inégalité flagrante entre les choses ; inégalité aussi entre les hommes, car l'un des deux ignore ce qui importe, et l'autre le sait. Je cite ce contrat, qui n'est pas un contrat, parce qu'il est de ceux qu'un juge réforme. Mais comment le réforme-t-il, sinon en le comparant à un modèle de contrat, qui est dans son esprit, et dans l'esprit de tous ? Est-ce que l'idée ne sert pas, alors, à mesurer de combien l'événement s'en écarte ? Comme un cercle imparfait n'est tel que par le cercle parfait, ainsi le contrat imparfait n'est tel que par le contrat parfait.

On peut ne rien penser du tout, et taper à tour de bras ; mais alors on est seul, et on ne va pas loin ; si l'on forme seulement une troupe de deux, il faut une sorte de contrat, et la justice revient ; non pas parfaite, mais cherchant sa forme parfaite : « Ce que je fais pour toi, tu le fais pour moi » ; ce n'est pas parfait, car la même action ne se retrouve jamais ; tout change, tout est différent, tout est inégal ; mais qu'est-ce que cela prouve contre le cercle, ou contre la justice ? Les planètes n'ont point faussé le cercle des géomètres. Les voleurs n'ont point faussé la justice. L'innocent condamné, c'est plus absurde encore qu'irritant, c'est irritant parce que c'est absurde ; car l'innocent n'a rien à voir dans l'affaire ; il y est à la place d'un autre ; cette condamnation ne peut être pensée. C'est qu'on la compare à son idée.

Ainsi il y a deux ordres. L'idéologue est celui qui n'en voit qu'un ; et l'homme de jugement rassemble les deux ; respect à l'un, attention à l'autre, ensemble dans le regard.

LXVII

UN GENRE DE PAIX

Il est bien aisé de laisser Dieu dans un nuage, et c'est ce que la raison conseille ; d'où on arrivera sans peine à enseigner tout d'après l'entendement le plus rigoureux, sans offenser jamais aucune religion. De leur côté les religions se plient assez et trop aux mœurs et aux nécessités, comme on l'a vu. Et les commandements de Dieu n'ont point empêché que la guerre fût prêchée. La conciliation se fait donc. Mais je n'aime point trop la conciliation. J'aimerais mieux mettre au clair quelque conflit d'idées, qui m'expliquerait le conflit de fait. Je lisais qu'un vieil Alsacien, quoique la neutralité, comme on dit, fût promise, tenait pourtant ferme sur ceci que la morale devait être enseignée par le prêtre. Regardons ici. Cherchons l'attitude naturelle et le sentiment profond.

L'idée de Dieu termine un système par le haut ; c'est le système des pouvoirs. Par exemple le droit divin d'après lequel Louis XIV gouvernait résulte évidemment de la toute-puissance de Dieu. Car un pouvoir établi, surtout ancien, fait partie de cette lourde existence totale qui nous tient tous, et qui est providentielle. Il faut donc adorer aussi le roi, sous cette réserve que le roi, à son tour, doit compte au roi des rois. Remarquez que le roi le plus puissant et le plus solidement établi fut aussi le plus soucieux peut-être de son salut. Il croyait et on croyait en lui. Il respectait et on le respectait. Je retrouve ce rapport ascendant et descendant en tous les pouvoirs forts. Le colonel veut obéissance de bon cœur, et obéit lui-même de bon cœur. D'après cette vue, tout homme amoureux du pouvoir à l'ancienne mode

inclinerait à servir Dieu. Ce système se tient, d'après l'antique idée du jugement de Dieu, qui revient à dire que le plus fort, surtout dans les rencontres où il n'y a point d'ambiguïté concernant la force, par exemple si Lohengrin a le pied sur la gorge de Frédéric, que le plus fort est réellement le ministre de Dieu. D'où l'acclamation et l'obéissance heureuse ; d'où la force et la justice sont ensemble, comme dit Pascal ; d'où la paix.

Un genre de paix. Je ne vois pas que les hommes de notre temps soient disposés à adorer cette paix-là. Car nous voyons force dans la victoire, et seulement force. Et si vingt canons cèdent à cent canons, cela nous paraît du même ordre qu'une pierre qui tombe. Et cette pensée est sans doute le fond de l'incrédulité. Il faudrait penser et dire, au contraire que si les vingt canons n'ont point reçu ce secours du ciel qui peut tout, c'est que la victoire des cent canons doit être tenue pour juste, en dépit de nos faibles et courtes idées sur le droit et sur le mérite. Mais qui pense ainsi ? Le plus colonel des colonels pense-t-il ainsi ? Toujours est-il que l'homme moyen de ce temps ne pense pas ainsi, ce qui s'accorde avec un profond refus d'obéir aux puissances établies, avec une volonté obstinée de n'obéir qu'à des puissances contrôlées et jugées. Telle est la scandaleuse idée que fait voir notre morale. Ce qui est n'est point respectable ; ce qui est, c'est pierre qui roule. Il faut s'en arranger, mais sans peur aucune, et vaincre nécessité par industrie, comme fait le maçon ; ce qui, de pouvoir en pouvoir, et en remontant, conduit selon une logique exacte, à ne point du tout vénérer la totale puissance, si évidemment supérieure à nos faibles forces. Et cet esprit d'audace et de résolution pourrait bien apparaître comme l'esprit du mal à l'homme qui cherche pouvoir et respect ensemble, au-dessus de lui, en lui-même et au-dessous.

LXVIII

INDIGESTION DE PREUVES

On m'a rapporté un discours de fasciste, qui n'est ni sot, ni faible : « Nous sommes trop intelligents ; nous comprenons tout ; toutes les preuves s'enfoncent en nous comme des flèches. Vous autres, gens du Nord, vous ne vous faites point la moindre idée, à ce que je vois, de ce que c'est qu'un esprit ouvert et souple ; vous avez trop froid ; vous êtes prudents et fermés. Nous autres, nous sommes de tous les avis et de tous les partis, par cette aisance mathématicienne, qui reçoit les présuppositions et suit les raisonnements ; jeu d'académicien ou d'avocat. Bon. Mais il y a du vrai partout, et d'habiles raisonneurs dans tous les partis ; l'internationalisme est vrai ; la paix est vraie ; la guerre est vraie ; le socialisme, le communisme, le matérialisme, l'idéalisme, le rationalisme, tout cela est vrai ; la police est vraie et l'anarchie est vraie. Nos penseurs se sont jetés dans tous ces chemins, et nous à leur suite. Quand on pense si aisément, si librement et si vite, cela prouve que l'on n'est point fait pour penser. D'où bon nombre de penseurs avant nous sont revenus à la religion. Mais nous, nous revenons non pas à la vieille religion, qui, hélas, a ses preuves aussi, mais à la jeune religion, qui demande seulement obéissance et courage, la seule qui soit sans preuve, la seule qui ne s'embarrasse pas des preuves de l'autre. Ainsi la pensée est ramenée au rang de l'outil ; je ne dis point que ce soit son vrai rang ; je trouverais des preuves aussi par là, et des preuves du contraire. Mais enfin nous sommes heureux ».

Je crois bien que j'allonge ce discours, selon la maladie Nordique. Toujours est-il qu'il faut suivre quelque torrentielle dialectique de ce genre-là si l'on veut comprendre ces chemises noires, qui dansent et chantent de l'autre côté des monts. La Grèce eut de ces sophistes, qui prouvaient n'importe quoi. D'où ils venaient à choisir les opinions les plus agréables. J'imagine que Platon, riche, généreux et brave, aurait suivi ces pensées d'aventure s'il n'avait rencontré le rustique Socrate, penseur lent, en quête d'une autre puissance. D'où je vois qu'il n'est point bon d'avaler les preuves, comme un poisson l'appât, mais qu'il faut se garder libre par cet art de douter, avant, pendant et après le discours : car les preuves ne manquent pas, ni les choses prouvées ; mais ce qui importe c'est que chaque vérité trouve enfin sa place. C'est pourquoi penser est un travail de police dans l'esprit de chacun, et suppose un fort gouvernement, et une puissance de refus qui scandalise nos avaleurs de preuves. J'invoque ici Montaigne et Descartes ; ce n'est pas peu. En eux l'humanité s'assure et se recueille selon la modestie, se gardant de ces gestes intempérants qui sont ridicules s'ils ne s'achèvent en coups. Car il est plus facile qu'on ne croit de payer et prouver de sa personne ; d'où la danse des poignards, le fanatisme et les sacrifices humains ; cela est bien ancien et ne résout rien. De plus cela est de mauvais ton. Mais oui ! Ce qui fait défaut présentement, c'est la belle, c'est la divine modération. La violence intérieure, la violence de pensée, me semble être à l'origine de tous les maux. Voilà en quel sens on peut se défier du fascisme, de la même manière qu'on ne prend point le ton déclamatoire. On se dit : « Ce n'est pas ainsi qu'on parle ; ce n'est pas ainsi qu'on pense. » Question de bonne tenue.

LXIX

RECONNAÎTRE L'HOMME

La reconnaissance est un grand et difficile jugement. C'est l'épreuve de l'homme. Aussi ce mot se fait humble, et dissimule son plein sens. Toutefois le langage éclate sous nos yeux et sous nos mains. Reconnaître le bienfait c'est reconnaître l'homme ; c'est reconnaître le semblable et le frère ; tant que cette pleine reconnaissance n'est point faite, l'autre ne peut arriver à l'être ; l'autre est ingrate, sans grâce ; pesez ici les admirables mots. Où n'est point la grâce, c'est-à-dire la gratuite reconnaissance, toute libre et heureuse, il n'y a point de reconnaissance du tout.

Il y a pire que l'envie, c'est le refus de reconnaître. Qui ne l'a éprouvé devant un donateur, poète, romancier, conseiller ou consolateur ? L'être humain d'abord se hérise et se ferme. Autant qu'il est fort, autant il se ferme. L'épreuve de la grâce, c'est le refus de grâce. Homère lui-même est ennuyeux si on le veut bien. J'admire ce pouvoir de nier le génie. Mais c'est un de mes moyens aussi de reconnaître. Comme je sais très bien que tout auteur dépend de moi, et ne peut entrer en moi si je ne baisse le pont, ainsi quand j'observe un de ces hommes fermés de toutes parts, et que nul génie ne forcera quand il ferait étincelles et foudre, je me dis : « Voilà un homme ». Ainsi toutes ses précautions et doubles serrures n'empêchent point que je le reconnaisse homme ; au contraire il m'aide à le reconnaître ; par son refus il m'aide. Ici se trouve le plus étrange commencement d'une amitié, et le plus admirable malentendu. Car vainement il fait le mort ; je sais qu'il sait ; je sais qu'il me devine ; je sais qu'il accumule la défiance, et

que cela est en train de fondre, et qu'il le sait. Suis-je pressé de me faire reconnaître ? Suis-je pressé de persuader ? Non pas. J'attends ma grâce, qui est sa grâce.

Mais que de fautes ! Quelle effrayante frivolité ! Souvent je condamne une fois, je refuse une fois. J'ai un moyen qui est mieux que de mal lire, c'est de ne point lire. Semblable à un prince, je l'ai exclu de mes audiences. Ainsi il finit par être exilé tout à fait. Tous ses efforts sont en vain. Que voulez-vous que me fassent les plus beaux vers si j'y laisse traîner des yeux distraits et ennuyés d'avance ? On dit bien qu'admirer c'est égaler. Je le comprends bien, et me voilà armé pour refuser. Car il m'est facile de ne pas lui prêter de mon fond un génie égal au sien. Je suis cuirassé admirablement contre le sublime, qui est mon sublime. « J'ai assez fourni de sublime pour aujourd'hui », dit le prince. Et le prince c'est n'importe qui.

Quel plaisir de prince à être injuste ! Quel plaisir à faire attendre ! Hugo est dans mon antichambre. Dites-lui qu'il revienne. Il faut reconnaître aussi ce droit d'être injuste ; car la justice est absolument à ce prix. Si vous êtes juste malgré vous, c'est manqué. C'est justice sans grâce. C'est par là que je prévois que les presque amis sont les plus difficiles à dégeler. Nous voulons la même chose, nous pensons la même chose, rien ne nous sépare. Rien en effet, ou presque rien. Ce qui nous sépare, c'est l'évidence même et la force de toutes ces raisons. Autant dire qu'il est sûr de moi et que je ne puis rien lui refuser. Alors je lui refuse tout. Convenez que voilà le texte de toute négociation. Ne vous imaginez pas, dit l'homme, que je ne suis pas un homme.

Ainsi éclatent les éclairs de la reconnaissance, dans une nuit d'ingratitude. Pour moi, je ne vois que des princes de ce genre. Un mendiant me refuse grâce ; je sens très bien cela. Si j'avais un esclave, je sais qu'il pourrait me refuser grâce. J'en suis à aimer ce refus, et à n'aimer que ce refus. Que d'ennemis qui sont mes amis ! Et ces extravagants d'inhumanité ne sont-ils point hommes justement par là ? Je les reconnais très bien. Toutes ces atroces pensées de guerre, je les ai formées à un moment ou à l'autre. Au fond la reconnaissance ne dépend que de moi. C'est mon affaire de reconnaître. Je n'écris rien d'autre que cette sorte d'appel des mineurs, qui ne se lasse point. Répondre, c'est l'affaire de l'autre. Je n'y puis rien et je n'y veux rien pouvoir. Telle est la charte de

liberté, et même je la déchire. Nul ne doit rien. Ce fier chant fera le tour de la terre.

LXX

L'ART DE PERSUADER

L'art de persuader ne repose pas premièrement sur les preuves. C'est naïveté d'arriver avec de fortes preuves pour se faire ouvrir la citadelle ; c'est faire sommation à coups de canon. L'esprit qui se voit ainsi assiégé coupe d'abord les ponts. C'est pourquoi le plaisir de conversation suppose que l'on ne dise que des choses connues et approuvées, en leur donnant, si on peut, un air de nouveauté. Ce jeu, que l'on nomme l'esprit, vise à intéresser sans inquiéter. Mais celui qui veut instruire hors de lieu, on le nomme pédant ; pédant c'est pédagogue ; il est remarquable que ce nom de pédant, qui désigne exactement la fonction d'enseigner, soit toujours mal pris dans le monde, et avec un sens de reproche. Cela avertit qu'il est périlleux d'enseigner hors de l'école. Mais comment faire, si l'on vise à changer les opinions de quelqu'un ?

La règle des règles est que vous commenciez en partant de son opinion à lui, non de la vôtre. Les écrivains ne procèdent jamais autrement. Et pourtant l'écrivain a cet avantage qu'il ne se montre point, qu'il ne guette point, qu'il n'est pas embusqué pour prendre avantage d'une remarque, ou d'un assentiment donné à l'étourdie. On se défie moins d'un écrivain que d'un homme présent en chair. Et pourtant l'écrivain sait bien s'établir d'abord dans le lieu commun. « Tout est dit » ; c'est ainsi que La Bruyère prélude ; et voilà une bonne préface à un livre piquant et neuf. Cela revient au préambule du marchand de couteaux ou de pâte à rasoir : « Ce que je vais vous dire, vous le savez aussi bien que moi ». Mais je connais un

meilleur exorde : « Ce que je vais vous dire, vous le savez mieux que moi ». Socrate ne manqua jamais à cette invincible méthode, qui est de chercher à s'instruire aux opinions d'autrui. On ne pouvait quitter cet homme, qui disait toujours : « Je ne sais rien ».

Les avocats savent bien développer d'abord, et même fortifier, l'opinion de l'adversaire, et encore mieux celle du juge, s'ils la supposent contraire à leurs vues. Et celui qui a deviné d'abord tous les arguments de l'adversaire ne se prive jamais de les étaler. C'est gagner beaucoup ; c'est intéresser ceux qui ont juré de ne se point intéresser ; c'est obtenir oui de ceux qui se préparaient à dire non. Au prétoire, ce n'est qu'une manœuvre ; mais si on la fait de bonne foi, on se trouve bien plus fort. Même la redoutable politique peut être un sujet de conversation si l'on se fait dire les raisons de l'autre, au lieu de proposer celles qu'on a soi-même suivies. Cette démarche est d'amitié et de paix. Dès que vous supposez que l'autre est de bonne foi, il l'est. Il se modère lui-même ; il ouvre la porte, au lieu de l'enfoncer.

Il n'est point d'homme qui n'aime la philosophie par-dessus tout. Ce que c'est que science, sagesse, courage, cela intéresse le premier venu ; et c'est le thème de toute conversation. Mais tous craignent l'argument. Si vous avez mis un homme dans le cas de ne pouvoir répondre, et de s'empiéger lui-même, comme dit Montaigne, il ne faut pas compter qu'il vous en saura gré. Il aura pour vous à peu près la même considération que le renard pour le piège où il a manqué d'être pris une fois. Convenons que l'homme n'a point tort de se dire en vous quittant : « Il y a sans doute une réponse ; je n'ai pu la trouver ». Car nul ne se convertit pour un argument auquel il n'a pu répondre, s'il ne l'a lui-même trouvé. Or, il en est de même dans toutes les affaires ; et je n'ai point connu d'homme qui ne fût aussi défiant qu'un renard, devant un argument qui lui semble bon. Remarquez que ce pouvoir de douter, même devant l'évidence, c'est tout l'homme. Tous, sans exception, considèrent la force d'esprit comme une sorte de violence. Le vainqueur, en cette guerre des opinions, ne gagne jamais rien.

LXXI

PAIX SUR LA TERRE

« Instruis-les, si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les. » Ce mot de Marc-Aurèle est le dernier sur toute chose. J'ai connu, au temps de mes études, un Russe fort doux, qui expliquait qu'il suffirait de tuer douze mille hommes, en les choisissant bien, pour pacifier l'Europe. Ce sont des idées puérides. Les passions inventent des monstres ; et ces folles imaginations font elles-mêmes un monstre d'un moment. Ce Russe redoutable n'était pas méchant, et il savait beaucoup de choses ; mais, il ne regardait point où il fallait, condamnant, comme nous faisons tous, des hommes qu'il ne connaissait point et qu'il n'avait jamais vus. Le genre de colère qui pardonne le moins a pour objet des êtres purement imaginaires. Et comment pardonnerait-on à ces êtres que l'on a composés soi-même, y mettant tout ce que l'on peut inventer de vaniteux, de sot et d'inhumain, sans rien d'autre ? Bel ami, d'où tires-tu ces merveilles ? De toi-même, je le soupçonne. C'est ta colère qui le fait être ; tu n'as pas besoin de poignard pour le tuer.

En chacun est le secret de tous. Le bien et le mal mêlés, ou plutôt ce poison de violence qui gâte le bien, suppose-le seulement dans les autres comme tu le trouves en toi-même ; il n'en faut pas plus. Les maux humains se développent par les passions des hommes ordinaires. Toutes ces guerres sont faites par des hommes qui aiment la paix, et qui sont doux justement à la manière de ce Russe redoutable qui pensait en son cœur : « Il n'y a plus que douze mille hommes à tuer ; la paix est proche ». Eux aussi ils

implorent : « Seulement encore un petit cadavre ». Comme ces fous qui visent un fantôme, et, à chaque fois, tuent un homme.

Au temps de la paix, les hommes étaient ce qu'ils sont maintenant, sujets de la peur, de la pitié, de la colère, de l'enthousiasme. La paix est possible demain ; facile demain. Ne demandez pas : « Comment vivrons-nous ? » Les hommes vivent sur la terre dès qu'ils ont la paix. Cette prudence, que vous faites voir, est aveugle. Vous demandez : « Comment relèverons-nous nos ruines ? » Mais vous ne demandez point : « Comment relèverons-nous ces autres ruines que nous allons faire ? Et d'abord comment paierons-nous cette destruction même ? » Maux sur maux, c'est donc le remède ? Mais attention. Si je m'irrite c'est encore un mal de plus. C'est le seul mal que personnellement je puisse faire. Cette guerre à la guerre est guerre sans fin ; je le comprends. Eh bien donc la paix d'abord dans mon proche gouvernement. Je signe d'abord ma paix avec les hommes ; s'ils ne la signent point eux, avec moi et entre eux, qu'y puis-je ? Et si je me mets en guerre contre eux, parce qu'ils ne veulent point faire la paix, voilà une guerre de plus. Chacun de vous, mes amis, a ce pouvoir royal de faire la paix.

Il faut pourtant bien prendre conscience de ce pouvoir, puisqu'il est admis que la guerre contre l'opinion de tous serait impossible. Les passions font un immense tissu de société. Si tous les passionnés se détendent, le tissu ne sera pas fait ; car cet énorme événement, la guerre, est fait de milliers d'acceptations. Ce que je vois de nouveau dans le monde des hommes, c'est qu'ils se rendent compte de ce referendum muet. Ce grand pouvoir du citoyen, il faut maintenant l'essayer. Non pas demain. Aujourd'hui.

LXXII

LES GRANDS SORCIERS

La méthode des sorciers c'est de nommer une chose afin de la faire exister. Incantation ou prière. C'est une puissante méthode. J'ai entendu un jour un jeune sorcier de quatre ou cinq ans qui disait continuellement et sur le même ton : « De l'eau, maman, de l'eau ». Sans doute il récolta quelques taloches, mais peut-être à la fin de l'eau pour ses expériences de physicien. Cette méthode serait ridicule devant un rocher ; il faut creuser alors, non parler. Mais presque tous moissonnent sur les hommes, non sur les choses. Tout ce qui est avocat, ministre, médecin, prêtre, professeur, vit de persuader. L'enfant vit de persuader. Au lieu de faire, il fait faire. L'eau du robinet, longtemps convoitée, dépend non de lois physiques, mais du consentement de la cuisinière ; il faut donc prier. Et comme tout l'espoir de la nourrice est de changer le désir du nourrisson en lui montrant et nommant mille autres choses, ainsi toute la puissance du nourrisson est de répéter le même mot, jusqu'à prouver qu'il ne renoncera point. On trouve par le monde un grand nombre de nourrissons barbus qui n'ont point d'autre méthode que de répéter toujours la même prière ; méthode infailible si on la pousse au delà du moment critique, qui est celui où la nourrice se fâche pour tout de bon. Cette colère est signe non point qu'il faut renoncer, mais au contraire qu'il faut persévérer. Là commence le dernier quart d'heure. Le niais expose une bonne fois sa demande, avec de fortes raisons à l'appui ; et puis il s'applique à n'y plus penser. Mais qui pensera à ce qu'il désire, si lui-même n'y pense point ? Le sorcier s'y prend mieux, répétant toujours la même chose, et sans jamais donner de raisons ; qui argumente s'égare et

égare l'autre, car c'est jeter l'esprit dans d'autres pensées. « De l'eau, maman, de l'eau. »

Les sociologues trouvent partout des faiseurs de pluie, et admirent ces procédés imitatifs qu'ils employaient, comme de secouer des branches mouillées, ou de courir en se couvrant d'un amas de plumes, pour figurer les nuages. D'où l'on peut inventer quelque théorie physique en ces cervelles. Mais je vois plutôt qu'ils disaient obstinément « Pluie ». Ils le disaient par gestes et imitation, ce qui est encore aujourd'hui la plus frappante manière de dire. En quoi ils ne faisaient autre chose qu'appliquer la méthode de toute enfance et de presque toute maturité ; et, d'après une constante expérience, ils se gardaient par-dessus tout de renoncer, se croyant tout près du dernier quart d'heure ; et l'événement leur donnait raison, puisque la pluie finit toujours par arriver. Telle est notre physique naturelle, que nous apprenons de nos mamans et de nos nourrices. L'autre méthode, qui est celle du laboureur, du terrassier, du plombier, est méprisée dans le fond des cœurs ; ces gens-là ne sont point sorciers du tout ; ils ne font pas de miracles. Cela fait deux classes, comme aux anciens temps ; et la classe honorée et enviée est celle des thaumaturges, de ceux qui acquièrent par des paroles. De quoi l'Académie est un symbole assez bon, puisqu'elle réunit tout ceux qui ont fait puissance et richesse par des paroles. C'est le collège des Grands Sorciers.

LXXIII

LA CHANCE

Le commun langage offre des nuances admirables. Lorsqu'on dit d'un homme qu'il a du bonheur, on n'entend pas qu'il est heureux parce qu'il réussit, mais plutôt qu'il réussit parce qu'il est heureux. Cet autre nom de la chance éclaire comme il faut une idée qui nous occupe tous, et que nous n'arrivons pas aisément à débrouiller. La chance, dans les jeux de hasard, est une notion absurde, par cette remarque décisive que le coup suivant ne dépend pas du précédent. Mais aussi l'idée de chance, ou de bonheur, n'est point naturelle dans les jeux de hasard ; elle y est transportée de la vie même, et des affaires réelles, dans lesquelles elle se montre toujours ; seulement, comme nous aimons à croire que nos bonheurs, et surtout nos malheurs, viennent de rencontre, c'est pour cela que nous croyons interroger le sort dans les jeux de pure rencontre.

Revenons à ce merveilleux langage, où toute sagesse est enfermée. Notre chance, c'est notre bonheur. Ce qui fait les suites favorables, dans les affaires réelles, c'est premièrement un visage qui porte la confiance, et qui la jette aux yeux. La vérité des présages se trouve toute rassemblée dans cette contagion d'homme à homme, dont les effets semblent merveilleux, parce que nous ne comptons jamais la confiance pour ce qu'elle vaut. Pour fendre une bûche, il faut premièrement croire qu'on la fendra. Le moindre doute arrête le coup. Cela ne veut pas dire que la confiance suffit à tout ; il y a des nœuds plus forts que nous. Mais dans les choses faisables, et juste mesurées à notre puissance, il est clair que l'idée que nous n'allons pas

réussir nous rend inférieurs. Et, dans l'exemple du coup de hache, on comprend très bien pourquoi. C'est que l'imagination n'est point une puissance d'esprit seulement ; elle est dans nos muscles ; elle consiste dans une esquisse de mouvement, dans un geste, dans une attitude. Or imaginer que le coup ne passera pas, c'est la même chose que l'arrêter. Il est vrai, physiologiquement vrai, dans cet exemple, que celui qui n'a pas confiance ne se bat pas avec toutes ses forces. Parce qu'il n'est pas heureux en espoir, il ne sera pas heureux dans le fait.

Nos coups de hache, dans les affaires humaines, sont étrangement compliqués ; nous coopérons ; nos succès dépendent de tous ceux qui travaillent avec nous. Et tous ces efforts, d'organisation, de publicité, d'économie, de simplification, de concordance, sont régis par la loi du bonheur. La confiance se communique, et la défiance aussi ; d'innombrables coups de hache, si l'on peut dire, petits et grands, sont donnés à toute force sous l'idée que l'on va réussir, ou au contraire arrêtés et comme niés par l'idée qu'ils ne fendront pas la bûche. Une entreprise, et même très bien conçue, peut périr par la tristesse. Chacun peut observer, dans les grands magasins, de ces jours où les vendeurs portent sur le visage cette étrange annonce : « Aujourd'hui nous ne vendrons rien ». Ces prédictions muettes sont toujours vérifiées ; le petit bonheur d'acheter, bonheur en espoir, se trouve gelé dans ce rigoureux climat. L'ennui décolore tout.

Peu d'hommes suivent jusqu'au détail ces causes si simples ; mais chacun voit les effets, et apprend à les prévoir d'après l'annonce du visage humain. Aussi dites seulement : « Ce choix n'est pas heureux », tout le monde comprendra. Cette étonnante métaphore veut dire que celui qui a été choisi ne porte pas les signes du bonheur, et aussi que celui qui a choisi n'était pas content de lui-même ; et toute cette humeur mêlée et échangée fait des affaires bouchées, sans jour et sans passage. Avez-vous bien pensé, au contraire, à ces combinaisons impossibles que certains hommes conduisent presque jusqu'au succès, seulement par cet espoir qu'ils ont et qu'ils communiquent ? On dira là-dessus que la raison rend triste, par tout prévoir. Raison courte, alors. Car c'est encore raison de comprendre ce que peut une atmosphère de confiance et de bonheur, et de l'inscrire à l'actif. Et si l'on instituait, dans une grande entreprise, un bureau de bonne humeur,

chargé d'entretenir le ton, les regards et les sourires, cela ne me semblerait pas plus ridicule qu'une surveillance organisée contre les voleurs.

LXXIV

ADAPTATION

L'insolation n'existe plus chez nous ; c'est toujours autant de gagné. Le même homme qui, par dessus un large chapeau, étalait encore une ombrelle, a livré son crâne aux feux du soleil, multipliés par la réverbération des roches et du sable ; d'où son crâne a mûri comme un marron d'Inde. D'autres ont rôti à bonheur leurs visages, leurs bras, leurs jambes. Tous contents, car c'était un jeu. Il semble que, sous le signe du jeu, l'homme forme une surface inviolable, sur quoi tout rebondit, comme le coup de poing rebondit sur le boxeur, pourvu que son imagination soit bien préparée.

Imagination, ce n'est pas peu ; et nous ne le croirons jamais assez. Imagination bien disposée, c'est défense aisée, c'est adaptation des muscles de surface et de tout l'intérieur ; c'est un régime élastique et actif, qui va au-devant du coup, qui s'apprête à en tirer profit. Toutefois, notre industrie ici ne va pas loin ; nous ne savons pas nous ranger en ordre de lutte et de victoire ; le détail de nos fibres, de nos canaux, de notre humeur ne nous est point connu. Nous ne savons pas tirer sur nos muscles comme sur des cordages et régler les voiles sur le vent, comme un navire ; mais nous recevons un grand signe, et non trompeur, qui nous annonce que tout va bien ; c'est la joie. Ce ton de bonheur, cette assurance de vie se prennent par les signes et par l'imitation des signes. Et voici toute la différence ; au lieu de me cacher et de fuir devant le soleil, je bombe le torse comme un boxeur et je lui dis : « Frappe ». Au vrai, ce n'est pas si simple. Cette sorte

d'attaque contre l'attaque consiste sans doute en une activité redoublée de milliers de cellules, soutenues et nourries à point par toute la mécanique du corps. Sans raideur, sans étranglement, sans crainte aucune. Ne voit-on pas que les gymnastes apprennent à tomber ? Et c'est aussi toute la différence de celui qui a peur de l'eau froide et en vérité est déjà malade avant d'y risquer seulement un pied, à cet athlète du bain qui se jette au froid et l'attaque le premier. Au reste, frappez du poing sur une noix ; si vous avez peur, c'est la noix qui vaincra.

Mais voici qu'il tombe d'autres flèches, inépuisable pluie, musique sur les toits, ruisseaux. Musique. C'est déjà beaucoup d'entendre cette liquide musique, grand murmure et notes rondes, soudain, comme des perles. C'est prendre en joie la chose. Comment ne pas penser aussi à ces prairies brûlées et à cette soif de la terre ? Du lait, me disais-je, c'est du lait qui tombe. Je ne sais pas du tout comment je me dois disposer pour me mettre en toit, et tout mon être à l'abri de lui-même. Mais, par la joie, je sens que je rejette cette pluie, que je maintiens mon être en cet écoulement. Comme au rebours je sens très bien qu'impatience, tristesse, crainte du long hiver sont comme un espoir de malheur et déjà un mauvais frisson avant le froid. Je me mets en place pour souffrir. Je fuis. Comme Socrate remarquait, ce n'est pas une bonne manœuvre de guerre que montrer le dos. Et cette respiration raccourcie, cette fuite du sang, ce gel anticipé des muscles, n'est-ce pas rhume par persuasion ? Le soldat a supporté la pluie et les vêtements mouillés, jusqu'à s'étonner lui-même. C'est qu'il craignait d'autres maux. Et, pour la maladie, quelquefois il l'espérait, il donnait cette permission à son courage. Aussi, il se trouvait disposé le mieux contre pluie et froid. Le Besoukhov de Tolstoï s'en va répétant : « Tombe, bonne pluie, mouille-moi bien ». Ami des choses, et confiant en ce monde. Tel est le vrai de la prière.

LXXV

LIBERTÉ N'EST QU'UNE IDÉE

La liberté n'est qu'une idée, de même que l'égalité n'est qu'une idée. Je veux dire que l'égalité n'est pas un fait, comme on peut le comprendre au premier examen ; il faut la vouloir ; et à cela se ramènent tous les devoirs envers le semblable. Mais le problème de la liberté est plus intime ; il ne concerne que moi. Il commande aussi tous les autres problèmes. Car si je ne me juge pas libre de vouloir l'égalité, il n'y aura jamais d'égalité. Il s'agit donc, sous le mot de liberté, d'un parti à prendre avec moi-même. Ici les arguments sont extrêmement faibles. C'est qu'il ne s'agit point de rechercher si je suis libre ou non, comme on recherche si j'ai une maladie ou non. Il y a un parti à prendre, et c'est le parti des partis. Je demande qu'on se familiarise avec un genre d'obscurité ; ce qu'il y a de sûr, c'est que les niaiseries de la grande mécanique ne suffisent pas.

Je considère maintenant la paresse scolaire, problème bien petit, mais bien proche. On peut soigner un paresseux comme on soigne un tuberculeux ; ce sont des cas extrêmes ; et nous nommerons avec raison arriéré celui dont l'activité intellectuelle est subordonnée aux soins du médecin. Nous voilà maintenant devant l'enfant normal, devant l'enfant à qui on peut demander de vouloir. Et, celui-là, on rougirait de l'instruire comme un animal, par l'appât d'un morceau de sucre. Au contraire on se gardera de l'intéresser trop : de préférence on lui présentera le travail comme une épreuve de volonté, absolument comme l'entraînement du coureur et du boxeur lui est présenté comme une épreuve de volonté. Il

rougit alors d'être inférieur devant l'épreuve ; il rassemble ses forces sous sa propre direction intérieure ; il triomphe, et ce triomphe l'affermir. Allez lui dire à ce moment-là que c'est seulement une affaire de nourriture et d'équilibre physiologique, il saura bien vous répondre, qu'à attendre la volonté comme un résultat on est lâche tout simplement. Car, rester couché jusqu'à ce qu'on ait envie de se lever, c'est la paresse même.

Je reviens à l'écolier, qui certes pourrait bien attendre que l'envie de travailler lui vienne. Cette manière de se traiter soi-même c'est exactement la paresse. Toutefois ce n'est pas encore la pire paresse. La pire, c'est de se dire et de dire aux autres que ceux qui travaillent ont bien de la chance d'être bâtis comme cela. Qu'on voudrait bien leur ressembler, mais qu'on n'y peut rien. Cette philosophie est naturelle à l'enfant : « Lui est un bon élève, et moi je suis un mauvais élève. Lui il a du courage, et moi je n'en ai pas ». Ce discours revient à cet autre : « Je suis menteur, je le sais. Je n'y peux rien et vous n'y pouvez rien ». Il faut réagir ; il faut remonter de là ; il faut s'aider soi-même et croire qu'on peut s'aider soi-même. Et la preuve ne peut être qu'une épreuve. Un premier effort et un premier succès me donneront confiance. À force de vouloir, je saurai vouloir.

Tel est le ressort de tout enseignement. Ressort dans l'élève, qui dans le fond n'a rien d'autre à apprendre que la puissance du vouloir, d'après des expériences graduées. Ressort dans le maître aussi, qui se trouvera promptement désespéré s'il s'abandonne. Et chacun remonte son sac plus d'une fois par jour. Chacun se dit : « Il ne s'agit pas de savoir si j'ai encore le courage de travailler. Il faut s'y mettre ». C'est vouloir, non savoir. C'est se commander la foi en soi-même : et toutes les subtilités de la liberté réelle se trouvent rassemblées ici. Le courage, au sens où tout le monde l'entend, se trouve à l'origine de la moindre pensée. Quand on se met à réfléchir, il ne s'agit pas de savoir si l'homme est capable de réfléchir, ou si sa pensée est une sorte de délire assez commun. Cette question même coupe la réflexion ; et voilà le fond de la paresse. Le paresseux est un métaphysicien, qui se voit prédestiné à ne rien faire. Et en effet toute idée de prédestination est métaphysique. La liberté est au contraire une idée positive et pratique ; ou, pour parler autrement, c'est le premier postulat de la dignité. L'idée de révolte y est toute comprise ; et je dirais même que la liberté est subversive par elle-même ; c'est la grande révolte.

LXXVI

NE PAS CHOISIR

Beaucoup se plaignent d'avoir mal choisi. C'est qu'un métier n'est nullement, pour celui qui le fait, ce qu'il était devant celui qui l'a choisi. Toutefois n'allez pas maintenant en choisir un autre ; vous y trouverez d'abord une belle apparence, et, bientôt après, tout à fait autre chose ; bon ou mauvais, mais autre. Cela est vrai pour un appartement, pour une maison de banlieue, pour un site ; cela est vrai dans l'amour et vrai dans l'amitié. On choisit vite. On choisit mal. Et même, choisit-on ? Qui donc a tout visité, tout pesé, tout comparé ? Mais non. Chacun choisit devant ses pieds. Le hasard est pour beaucoup dans nos partis. Pour le surplus, nous sommes déjà chargés de choix. Chaque pas dans la rue est un choix. Et que de choix faits pour nous et par d'autres, avant que nous nous avisions de choisir, avant que nous y puissions penser ! On n'oserait choisir de marcher sur tel pavé, si l'on calculait les suites possibles. Aussi, c'est nature qui fait le choix.

Première remarque à faire : l'homme qui s'avance porte, disait le sage, toute sa fortune avec lui. Il est toujours lui ; il n'a jamais réellement que lui. Mais ce n'est pas peu. Laissons le costume. Laissons toutes ces pendeloques qui commémorent nos choix. Cela n'est pas de nous. Regardez deux prêtres, deux juges, deux gendarmes, comme ils diffèrent par la charpente, les os de la face, les yeux, les cheveux, l'inévitable expression. C'est par quoi, direz-vous, nous sommes encore tenus, et de plus près. C'est, il est vrai, un autre costume, que nous n'avons pas choisi, que nous

ne pouvons jeter. Mais c'est décrire la force en langage de faiblesse. Un vivant est par lui-même un succès étonnant ; car ce grand univers n'a pas cessé de l'attaquer ; un vivant ne cesse de vaincre et de s'affirmer. Voilà ce que nous sommes premièrement, une victoire en marche. Le pensant, qui se sent et se connaît lui-même, est encore bien plus riche ; car la situation difficile, et l'obstacle infranchissable, on peut encore les connaître ; la connaissance va jusqu'à la lune, jusqu'au soleil, jusqu'aux étoiles inaccessibles ; et même cette connaissance de choses si lointaines règle nos actions, par une détermination précise des temps et des lieux.

Ces ressources de vie et de pensée sont encore peu en comparaison du vouloir, pourvu qu'il redescende de ses vues chimériques à la situation réelle, et à ce qui est commencé. Tout est commencé, nous n'avons qu'à continuer. Que chacun se prenne au point où il est, dans le mouvement qu'il va faire. Le point où il est arrivé, chacun peut le connaître mieux par un mouvement d'attention. Le mouvement qu'il va faire, par la nature, par le besoin, par la coutume, chacun peut le faire mieux par un mouvement de volonté. Songez-y, la volonté n'a absolument aucune prise hors de la situation présente, et de ce pas que vous allez faire ; toutes les résolutions pour l'avenir sont imaginaires. Continue ce que tu fais, mais mieux. Tu n'as point le choix. Partant de la présente situation, il faut ou suivre le besoin, ou suivre la coutume, ou vouloir ce qu'on va faire, et le changer par là. Ce que je ferai dépend de ce que je fais. L'action compte double ; elle change la situation ; elle me change moi-même. Le bûcheron fend l'arbre et se fait des bras.

Il n'y a qu'un mieux pour chacun, c'est de faire mieux par volonté ce qu'il allait faire par nécessité et mal. Le pilote ne se dit point qu'il aurait dû ne pas partir, ou prendre une autre route ; mais, de la route qu'il a prise, il veut faire la bonne route. N'ayant plus à choisir, sinon entre vouloir et subir, il veut, afin que le choix soit bon. De même un enfant, qui est né tel, il faut l'élever selon sa nature, au lieu de vouloir follement qu'il soit autre. Et chacun est pour lui-même comme un enfant qu'il a, et qu'il n'a point choisi, qu'il doit prendre d'abord comme il est, et conduire pour le mieux, partant de là. De même un ami, une femme, un métier. Tout est mauvais si l'on laisse aller ; il faut donc vouloir, ce qui est espérer et aimer. Il faut vouloir ce qu'on fait, aimer ce qu'on fait.

LXXVII

LA VOLONTÉ ET L'ACTION

Nul ne peut vouloir sans faire. Je n'entends pas par là seulement que l'exécution doit suivre le vouloir, ce qui est déjà une assez bonne maxime de pratique ; j'entends que l'exécution doit précéder le vouloir. Comment cela ? Rien n'est plus simple ni plus aisé à comprendre si l'on considère l'homme tout entier, l'homme dans la situation de l'homme, tel qu'il est né, tel qu'il a grandi. Que l'homme agisse avant de vouloir, c'est ce qui est évident par l'enfance. L'homme nage dans l'univers dès qu'il y est jeté ; et il s'y trouve toujours jeté, et jamais d'aucune manière il ne s'en peut retirer. L'action réelle est donc toujours commencée. Tout le vouloir doit s'appliquer à ce point où l'homme déjà se sauve par les mouvements de l'instinct. L'art de naviguer, qui est un des plus admirables, fournit toujours de bonnes comparaisons pour l'art de vivre. On sait que le gouvernail ne peut agir si le bateau ne reçoit pas une impulsion, soit du vent, soit des rames ; et disons même que, tant que la coque n'a pas pris une certaine vitesse par rapport à l'eau, le gouvernail est une chose morte.

Appliquons, car les meilleures idées se perdent dans le projet. On ne peut gouverner un projet. On croit le faire ; on retouche ce qui n'a pas encore navigué ; on veut finir avant d'avoir commencé. L'esprit administratif, tant de fois moqué, est l'esprit très prudent qui ne lance jamais la barque : seulement c'est une très bonne barque. Et les politiques passent souvent leur temps à concevoir une constitution qui serait sans défauts. C'est gouverner des pensées. C'est faire un plan de paix perpétuelle. Quand je

veux penser au grand ouvrier de la paix, quand je cherche à m'expliquer cette impulsion efficace qu'il exerçait par sa présence, je dois conclure qu'il était navigateur en ces choses, c'est-à-dire qu'il n'exerçait jamais sa volonté que contre l'obstacle présent, toujours imprévisible, au lieu de se fatiguer contre des obstacles seulement possibles. Il négociait, à ce que je crois, avant de savoir où il allait ; et c'est seulement quand il sentait qu'il allait quelque part, où il ne voulait pas aller, qu'il trouvait dans cette résistance en mouvement l'occasion de vouloir selon l'idée. Comme celui qui fait un radeau ; il a une idée d'après le bout de bois et d'après le bout de corde.

L'intelligence condamne et condamnera cette manière d'agir. Mais il faut penser que l'intelligence condamne toute manière d'agir ; il faut savoir que l'intelligence est fataliste, et il faut s'armer et s'équiper contre cette pensée mortelle. J'assemble des capitaux ; je fais bâtir un grand magasin où je rassemble toutes les perfections connues ; mais je dois me dire aussi que, si je n'ai pas tout prévu, cette grande entreprise coulera à fond par ses perfections mêmes. Au lieu que ces marchands qui s'installent dans une échoppe provisoire, qui s'étendent et s'organisent dans le courant humain, qui tendent leurs filets juste au remous, à la manière des pêcheurs, ces marchands-là ne peuvent pas se ruiner tout à fait ; ils se ruinent ici et s'enrichissent à un mètre de là. C'est ainsi que les grandes maisons se sont faites. J'entends bien que l'on se moque, et que l'on dit le contraire, et qu'on rit de l'entrepreneur qui fait marcher les brouettes, les seaux, les treuils, alors qu'il existe de puissantes pelles mécaniques qui enlèvent d'une bouchée le contenu de dix brouettes. Or ces comptes ne sont pas faits ; ce qu'on en devine épouvante, et conseille déjà quelque retour à la sauvage méthode. Ce que je veux remarquer maintenant, c'est que ceux qui conçoivent avant d'exécuter portent en eux l'esprit fataliste, l'esprit du joueur, toujours partagé entre le grand succès et le grand échec. La guerre a fourni là-dessus plus d'un exemple. C'est que, dans l'état présent des mœurs, la guerre est un projet avant d'être une action.

La perfection de l'action se trouve dans le sauvetage. Pourquoi ? Parce que tout le projet est alors fourni par l'événement. Où sauver ? Qui sauver ? Les réponses sont dans l'expérience ; et le premier effort pour se rapprocher du centre de l'action oriente déjà la volonté. En fait il n'y a point d'action plus rapide, plus engagée, plus lancée toute avec plus de foi, que le

sauvetage. L'esprit établit alors le projet en même temps qu'il le réalise. C'est alors que l'on comprend que l'esprit est dans le monde.

Où donc l'école de l'homme ? Vous la trouverez dans l'*Émile*. Rousseau supposait que son Émile était pris en mer et vendu comme esclave ; c'est d'après cela qu'il le jugeait. « Tiendra-t-il ? Se rendra-t-il précieux à son maître ? Sera-t-il celui que l'on affranchit ? Sera-t-il celui qui s'évade ? Sera-t-il un homme ? » Grande idée ; neuve encore aujourd'hui ; neuve toujours. L'homme libre n'est pas le participant d'une vaste entreprise pour la liberté ; c'est un homme qui sait vouloir, agir, oser, aux frontières mêmes de son corps. Et une somme d'hommes libres sera toujours une nation libre. Mais que l'esprit soit manuel, voilà toute l'affaire.

LXXVIII

L'HOMME D'ACTION

« N'arriverez-vous point à sentir, me dit le politique, à quel point le système européen est compliqué et fertile en surprises, et que les opinions concernant le bien et le mal sont ici absolument sans action ? Regardez ; chacune des puissances presse selon sa force et selon sa structure. La Pologne se sert aussitôt des armes que vous lui avez vendues, et contre l'Allemagne que vous avez désarmée. Et nous voilà liés à la Pologne quand justement l'Angleterre, sollicitée par d'autres intérêts, la rappelle et nous rappelle aussi au respect des traités. Ces diverses opinions peuvent être discutées ; les raisons abstraites ne manquent pas ; mais chacune d'elles traduit la nécessité en un langage que tout homme de bon sens doit comprendre. La sagesse consiste ici à prévoir autant qu'on peut et à se préparer ; et cette sagesse elle-même est un fruit de nécessité. Nos troupes sont renforcées ; nos dépenses courent ; pouvait-on faire autrement ? Les hommes ne sont rien. Notre Premier n'aime pas la guerre ; le Premier anglais est un démocrate ; mais leurs actes expriment une situation bien plus puissante qu'eux et que tout homme. Nos pères nommaient Providence ce jeu démesuré où nos faibles opinions sont comme poussières et pailles au vent ; à nos yeux c'est plutôt déterminisme ou fatalité. Vous autres raisonneurs, vous me faites penser à ces sorciers des tribus arriérées, qui font des incantations pour appeler la pluie. Nos savants sont bien fiers quand ils annoncent la pluie douze heures avant qu'elle tombe. Et remarquez que ces cyclones humains, ces orages entre les peuples, ces pressions et dépressions qui courent et se propagent par-dessus les

frontières, atteignent le plus haut degré de complication concevable. Car les eaux, les vents et les terres y sont, et les intérêts humains et les passions humaines encore en plus. Nous sommes embarqués là-dessus ; le pilote n'a pas le vent qu'il voudrait ; qu'il jure ou sacre, il faut toujours qu'il arrive à s'arranger de celui qu'il a. »

« Mon cher, lui répondis-je, le pilote ne regarde point tous les plis de l'eau. J'ai lu, dans Stevenson, observateur toujours en ses fantaisies, que chacune des vagues, vue de près, est faite d'autres vagues qui y dessinent des creux, des chemins en pente, des plateaux, comme sur nos collines, mais d'un moment, sur quoi chemine la barque, au lieu de rouler à l'abîme. Le pilote ne fait point attention à ces petits chemins, ni à ces petits obstacles ; mais seulement à la route qu'il tient et à ses moyens, qui sont voile et gouvernail. À sa puissance, non à son impuissance. À ce qu'il veut, et non à ce que veut cet océan, qui tout compte fait ne veut rien. En toutes ces forces qui se heurtent, constance, fermeté, courage font leur chemin. »

« Mais, dis-je encore au politique, il y a mieux à penser ; et laissons ces faibles métaphores. Comte nous a laissé un axiome puissant, que personne n'a jusqu'ici mesuré, c'est que les phénomènes sont d'autant plus modifiables qu'ils sont plus complexes. Celui qui a inventé la hache, l'arc, la charrue, le bateau rougirait de nous s'il vous entendait. Car l'Océan humain est bien plus maniable que l'autre, par cette variété et inconstance de chaque homme qui fait que, si l'on ose lire, ces masses aux millions de visages ne veulent rien, n'annoncent rien et ne vont nulle part ; dansent sur place sans aucun projet, comme ces vagues et vaguelettes. Et nous ne sommes point dessus, mais, bien mieux, dedans ; vivant, agissant, développant nos pensées et nos pouvoirs au dedans même de la tempête. Tritons pensants en leur élément. Mieux encore ; éléments mêmes de l'élément. Ayant mille prises autour de nous par la parole, l'écrit, l'exemple ; et seulement par le visage ; car la moindre humeur court et gagne ; et la moindre sagesse aussi. En cet instable système, où la moindre impulsion change soudain l'équilibre, c'est être au-dessous de l'âge de pierre que de subir les effets, au lieu de vouloir être cause selon une indomptable volonté. Je vois mille forces, et dansant sur place ; aussi, dans ces ministres des forces, je vois qu'un projet chasse l'autre. Ne raisonnons pas sur ce ciel politique, bien plus changeant encore que le ciel des

tempêtes. Mais essayons de voir cette Europe des forces sans aucune pensée ni projet, comme elle est. Forte raison, si nous savons lire, forte raison de vouloir et d'espérer. »

LXXIX

L'ART DE TRAVAILLER

Un des moyens de dominer une tâche qui pourrait être écrasante, c'est d'ajourner, c'est-à-dire de ne penser qu'à une chose à la fois et de ne penser à chaque chose qu'au moment qu'on a fixé pour s'en occuper. C'est dire qu'il faut avoir un emploi du temps et ne jamais s'en écarter. Mais cette règle est une des épreuves les plus sévères de la volonté. Car à peine un emploi du temps est-il fixé que tous les hasards du monde, choses et gens, semblent s'entendre pour le démolir. Cette apparence de questions urgentes qui montent de tous côtés à l'assaut de l'esprit, il faut la vaincre, en se fixant une heure et un temps pour les choses imprévues. Cela revient à ne pas se laisser mettre en pièces par les sollicitations. Seulement alors, il faut savoir ne pas penser à ce qui veut nous importuner. De la même manière qu'il est sage d'appeler au téléphone et de ne pas se laisser appeler, de même il faut suivre son ordre du temps, et ignorer les gens pressés.

Le travail est ce qui chasse toutes ces mouches. Aussi ne faut-il jamais penser sans travailler. D'où une autre règle, que j'ai souvent signalée, c'est qu'il faut tendre à réduire à zéro la mise en train. Ce qui retarde la mise en train, c'est souvent un souci de l'ordre matériel et du rangement préalable. Or, il n'y a rien de préalable à la mise en train. Les soucis que l'on veut se donner, et qu'on semble chercher dans des papiers vingt fois remués, ce sont des prétextes de ce qu'on peut appeler la paresse occupée. Au lieu qu'à sauter au milieu du travail qu'on s'est fixé pour une heure fixée, on trouve aussitôt une admirable vacance de l'esprit, une disponibilité pleine d'avenir

et un total oubli des choses petites et secondaires. Et tel est le bonheur de celui qui travaille en sous-ordre, comme Berthier sous Napoléon. Les travaux urgents ne cessant de se succéder, on est toujours tout entier à un seul problème, transporter par exemple une division d'ici à là, rédiger tous les ordres, sans rien oublier. Devant ces précieuses tâches, on n'a point le temps de se soucier ; il faut résoudre et encore résoudre. Mais si l'on est maître, on n'a plus cette ressource de recevoir des ordres et de les traduire selon la technique de la chose ; il faut alors se donner des ordres à soi-même. Et toutefois c'est encore une faute que de vouloir tout faire ; il faut avoir choisi un Berthier, qui peut être un simple cycliste. Le maréchal Pétain disait que s'il avait à diriger une affaire, n'importe laquelle, un journal ou une épicerie, il commencerait par choisir un état-major. Il faut reconnaître que les militaires savent commander, et choisir les hommes ; cela vient du pouvoir absolu qu'ils exercent, et de l'abondance aussi des ressources ; car de même qu'ils ont six chevaux où deux suffiraient, ils ont toujours trois hommes pour un. Aussi je ne crois pas qu'on puisse égaler les militaires ; toutefois on peut leur prendre quelques bonnes règles. Le maréchal Joffre reçut un matin un nouveau chef de service des opérations extérieures, qui commença par chercher un petit moment Monastir sur la carte ; c'en fut assez, il ne voulut plus le voir.

Il faut donc savoir aussi être tyran. Mais je crois que le pouvoir balaie les hommes insuffisants par la force même d'un travail bien réglé. Les scrupules viennent toujours de pensées non prévues qu'on laisse entrer. Et la sévérité consiste à ne jamais examiner, faute de temps pour examiner. En présence d'une merveilleuse machine qui exprime si bien une inflexible volonté, l'homme qui ne peut suivre l'allure disparaît et renonce de lui-même. Et c'est un immense avantage du travail réglé, que l'on communique, sans même y penser, une impulsion irrésistible à tous les exécutants. Il faut se dire que l'homme dont on sait à une minute près ce qu'il demandera et quand, même s'il s'agit de sa toilette, sera toujours merveilleusement servi.

Je ne dois pas oublier la méthode anglaise du repos total ; cet art de ne pas travailler fait partie du travail ; il y a une heure à partir de laquelle on refuse de réfléchir. Et cela conduit à l'art de dormir, qui est le principal de l'art de travailler. Le mot célèbre d'un ancien : « À demain les affaires

sérieuses ! » a bien plus de profondeur qu'on ne croirait. Hors de l'emploi du temps il n'y a plus d'affaires. Et c'est le plus difficile de tout de clore l'audience à ses propres pensées. Il s'agit de refuser de penser à ce qui obsède, même si l'on ne pense à rien d'autre. Ce travail d'effacer en soi-même une pensée semble d'abord décevant ; mais il réussit pourvu que l'on s'obstine, et c'est une sorte de sport très plaisant que de dire non aux soucis. Le principal en tous ces exercices de force, c'est de croire à sa propre volonté. Regardez bien, c'est la foi elle-même.

LXXX

DOCTRINE DE L'ACTION

Un sage qui cultive son jardin et ne parle guère, se vante d'avoir fait tenir toute la doctrine de l'action en deux chapitres dont chacun n'a qu'un mot. Premier chapitre, continuer. Deuxième chapitre, commencer. L'ordre, qui étonne, fait presque toute l'idée. Méditer vaut mieux que discuter. Par ce moyen, les deux chapitres feraient bientôt un gros livre. Voici un sommaire du gros livre.

Continuer, c'est le seul moyen de changer. Quand l'idée vous vient de changer, c'est signe que le métier commence à entrer et à piquer, au lieu de caresser. C'est le moment rugueux ; c'est l'épreuve de l'homme. Un métier qui n'est pas rebutant n'est pas encore un métier ; l'homme n'y est qu'amateur, selon un admirable mot, et qui enferme un juste mépris. L'amateur s'amuse ; le point où cesse l'amusement, il ne le passe jamais. Quand donc le métier ne va plus tout seul, cela nous avertit de le faire. Il faut alors se tourner vers soi et donner de soi. Enfin le métier n'est plus agréable ; il n'y a plus qu'à le bien faire. L'athlète qui est récompensé au commencement est bien trompé par cette faveur de fortune ; ce qu'il amasse, c'est le contraire du courage. L'heureux succès lui fait perdre de vue la nécessité de vouloir. Quand vient le moment difficile, où il faut tenir bon, c'est alors qu'il lâchera tout, cherchant un métier qui aille tout seul ; mais un tel métier n'existe pas.

Stendhal conte qu'étant jeune il restait la plume levée, attendant le génie. Il n'a pas eu la chance, dit-il, de trouver le bienfaisant ami qui lui aurait dit :

« Écrivez vingt lignes tous les jours, génie ou non ». J'ai aperçu ici un des secrets de l'art d'écrire. Ne raturez pas, continuez ; une phrase commencée vaut mieux que rien. Si la phrase est gauche et caillouteuse, ce sera une leçon pour vous. Je suis assuré que le poète n'achève ses étonnants miracles qu'en s'appliquant plutôt à continuer qu'à changer. Ne dites pas que vous vous moquez de l'art d'écrire ; c'est un art nécessaire en tout métier, et l'on perd bien du temps à effacer et à recommencer. La rature n'est pas le moyen de s'épargner des ratures ; bien au contraire ; car on prend l'habitude d'écrire n'importe comment, par l'idée qu'on pourra changer. Le brouillon gâte la copie. Essayez de l'autre méthode ; sauvez vos fautes. Ces remarques sont bonnes pour tous les arts et pour tous les travaux. On dit que Calmann-Lévy, l'ancien, le fondateur de la dynastie, battait la semelle devant une petite boîte de livres accrochée au mur. Selon mon opinion, la puissance de réussir, si commune chez les Juifs, vient d'une opinion métaphysique selon laquelle on n'est pas au monde pour s'amuser.

Le deuxième chapitre attend. Commencer, si ce mot vient après l'autre, c'est s'y mettre tout de suite, et réduire, comme je dis souvent, le temps de la mise en train à zéro. Le petit mot : « Je ferai » a perdu des empires. Le futur n'a de sens qu'à la pointe de l'outil. Prendre une résolution n'est rien ; c'est l'outil qu'il faut prendre. La pensée suit. Réfléchissez à ceci que la pensée ne peut nullement diriger une action qui n'est pas commencée. On ne conçoit pas Boucicaud fondant le Bon Marché ; il l'a fait ; c'est une tout autre méthode. Et, en dépit d'un fort préjugé, les entreprises bien conçues ne se font jamais. Il n'y a qu'à savoir comment l'avion a été inventé. Ces exemples éclairent les deux chapitres. Les appliquant au second, je dis qu'il est tout à fait inutile de réfléchir à ce qu'on va faire, tant qu'on n'a pas commencé. C'est inventer un classeur avant de savoir quels papiers on y mettra. Ou bien, c'est vouloir savoir ce que l'on dira avant de le dire. Et ce dernier exemple est le meilleur, parce qu'il choque. Notre pensée n'est pas ainsi faite qu'elle puisse marcher la première ; qui pense ses actions n'agit jamais. Le grimpeur de l'Himalaya peut aussi nous instruire ; car s'il reste à regarder la montagne, il ne saura jamais par où il peut passer. « C'est pour savoir par où je passerai que je marche. » Goethe terminera ce discours : « Accepter comme une loi ce que le génie de la raison humaine souffle à

l'oreille de chaque nouveau-né, c'est-à-dire soumettre l'action à l'épreuve de la pensée et la pensée à l'épreuve de l'action ».

LXXXI

LE COURAGE

Le ressort moral est moins dans l'usage de certaines règles que dans l'énergie même des résolutions. Tel homme de probité stricte se trouve sans ressource devant le malheur. Tel autre, avec moins de délicatesse, croit, lutte, persiste, et à la fin trouve l'occasion de repartir. La probité est-elle d'un plus grand prix que le courage ? Je ne sais. Il faudrait les deux. Mais si l'on me demande lequel j'enseignerais, je réponds que j'enseignerais le courage.

Il y a plusieurs parties dans le courage ; et l'on peut les exercer toutes. La première consiste dans le départ prompt de l'action volontaire, même quand il s'agit d'obéir. Renouvier nommait procrastination la manie de remettre et d'attendre ; ce mot ridicule peut attirer l'attention sur la chose désignée, qui ne l'est pas moins. Je considère, au contraire, comme de grande vertu, de vouloir librement, et à temps choisi, ce que l'on sera de toute façon forcé de faire. Presque toute notre vie est esclave, si nous attendons que la nécessité nous pique ; toutefois les mêmes actions sont libres dès qu'on les veut, comme sortir du lit avant la dernière minute. On dira que le résultat est toujours le même ; mais l'attitude est bien différente selon que l'on garde ou non l'initiative. Et cela est surtout à remarquer dans l'enfant, qui n'est libre de presque rien, et qui peut se rendre libre de presque tout en devançant la contrainte. Le bon travailleur est en avance sur tout. D'après ce modèle d'écolier, bien connu des maîtres, on peut souvent refuser valeur à l'obéissance forcée, et exiger, chose étrange et neuve, que toutes les

actions aient le mouvement de la libre invention, tout en se conformant à la règle. Et, selon mon opinion, on peut hâter l'âge où il est possible de dispenser l'enfant d'un devoir, pourvu qu'il ait pris librement, et sans humeur, la résolution de ne pas le faire. C'est combattre la traînante paresse, qui est notre pire ennemi.

Bien partir n'est pas le tout. Il faut en toutes les entreprises une obstination héroïque. Quand il s'agit d'apprendre le violon, l'équitation ou l'escrime, chacun comprend qu'il faut recommencer bien des fois, et ne jamais céder à la tentation de se croire mal doué, ce qui est un genre de modestie très perfide. Or le courage de ceux qui apprennent ces choses devrait faire rougir ceux qui manquent de patience dans l'apprentissage qu'ils ont choisi. Et ce qui importe, quand l'apprenti croit qu'il manque de bonheur ou d'adresse, c'est que le maître lui rappelle et lui prouve qu'il manque seulement de courage. Ce reproche pique comme il faut. L'éducation est ce précieux moment où la lutte contre l'obstacle extérieur peut toujours être changée en une lutte contre soi. Il est rare que l'homme cède à lui-même. C'est ainsi que je formerais l'enfant à chercher et à aimer la difficulté.

Par ce moyen je l'amènerais, je pense, à toujours espérer des choses. Car on n'espère jamais que de soi ; et tout homme exercé doit savoir que les choses ne nous sont ni favorables ni hostiles. Au vrai il n'est pas de projet, si simple qu'il soit, auquel les choses cessent jamais de faire obstacle. Les choses sont des obstacles. C'est pourquoi l'homme qui a conquis le gouvernement de soi-même n'est jamais étonné d'un échec. Ce que d'autres appellent mauvaise chance lui paraît la règle. Par exemple il sait que la facilité des affaires est un état qui ne peut durer. On le dira pessimiste ; mais, au vrai, c'est lui qui est l'optimiste. Car, dans les passages difficiles, il ne s'étonnera point des obstacles, et il redoublera de courage, sachant bien que son courage dépend de lui seul. On conviendra qu'il est trop facile d'être optimiste quand tout va bien. C'est au contraire quand tout va mal que le lutteur se reconnaît et se rassemble ; c'est alors qu'il a besoin de lui-même ; et, par le bonheur de ses expériences, il sait que cette ressource est toujours la seule. Ainsi il ne cherche point si l'on peut être optimiste, mais il sait qu'il faut l'être ; et que plus il est difficile de l'être, plus aussi il est nécessaire de l'être. Et telle est la partie la plus rare du courage. Les plus

grands hommes sont sans doute ceux qui, quand tout va mal d'entrée, reconnaissent aussitôt l'ordinaire des choses et le vrai visage de la nature, et de cela même prennent courage au moment où l'homme naïf perdrait courage. Et ces invincibles sont les vrais optimistes.

LXXXII

SUPERSTITIONS DEVANT LE JUGEMENT

Il n'est pas facile à un homme de savoir ce qu'il croit et ce qu'il ne croit pas. J'ai entendu conter par mon père qu'un étudiant en médecine, au milieu de l'autre siècle, avait parié de coucher dans les draps d'un cholérique mort le jour même. Sans doute voulait-il prouver par là qu'il ne craignait pas la contagion, autrement dit, qu'il n'y croyait pas. Or il mourut du choléra à la suite de cette expérience. Et il faut dire que ses camarades avaient pris soin de nettoyer et purifier tout, gardant seulement aux choses leur sinistre apparence. Mais ces apparences suffirent à tuer le pauvre étudiant. Ou, pour parler mieux, la peur, dont il ne put se défendre assez, réagit sur l'intestin comme elle fait naturellement, et le mit en mauvaise attitude ; dont le microbe profita. Ainsi il ne croyait pas qu'il croyait ; mais son corps croyait ferme. On pourrait bien dire d'après cela que c'est le corps qui nous fait croire, et non point les raisons.

Un homme, sur une planche à cent pieds de hauteur, tremble ; il passerait dessus sans y penser si elle était à un mètre du sol. Dès que le corps se prépare à pâtir, nous agissons mal. Le cavalier novice s'attend à tomber ; autant dire qu'il tombe déjà. Il faut appeler croyances ce genre d'opinions tout à fait involontaires et qui résultent d'un certain mouvement que le corps commence sans nous consulter. D'où l'on conclut, mais trop vite, que la raison humaine est faible et vacillante. Mais il y a mieux à dire encore. Il y a des sottises qui nous sont plus près encore et plus intimes, et presque insurmontables.

Un soldat anglais n'allumera jamais trois cigarettes avec une seule allumette. « Lorsqu'on le fait, le plus jeune des trois meurt dans la journée, ou bien dans la semaine ». De quoi l'esprit se moque ; mais cela ne l'avance pas beaucoup. À la guerre il est trop commun que le plus jeune meure le premier ; c'est même une sorte de loi. Si vous bravez le présage, vous risquez de lui donner force. Plus ; vous annoncez malheur au plus jeune des trois ; car, qu'il y croie ou non, il y pensera. La peur et la tristesse sont des maux certains. Ainsi, dès que l'opinion fausse est formulée, elle vous tient ; d'une façon ou d'une autre, puisque finalement vous n'osez pas faire ce qui est de mauvais présage ; ou bien, si vous l'osez, c'est scandale et trouble, autour de vous et aussitôt en vous. Je soupçonne que cette violence contre l'opinion l'imprime encore plus fortement. Autant à dire au sujet des festins où l'on est treize ; et c'est même encore plus évident parce que sur les treize il y a au moins un malade ou un vieillard. Bref, dès qu'une superstition est établie, il faut la subir comme un fait ; et si l'on se ramasse contre elle, on la subit encore par là. C'est un héros de Kipling, je pense, qui disait : « Je crois à tous les dieux ».

Ici est la ruse la plus profonde du jugement, qui redoute de combattre sur ce terrain étranger. Croire à tout est la vraie manière de ne croire à rien. Car le jugement n'y met ni son honneur ni ses preuves. Mais, comprenant toute croyance par les causes, qui sont petites, il n'est pas plus humilié de croire selon l'usage que de n'avoir point d'ailes. Et le mal des croyances est qu'on y compromet l'esprit, en inventant un dieu pour chaque présage et des preuves pour chaque dieu.

LXXXIII

PRUDENCE D'ESPRIT

Dans ces discussions sur le spiritisme, on attend toujours que l'expérience décide, et elle ne décide jamais. C'est que l'expérience ne pense point pour nous. Les Romains, peuple fort et à certains égards très raisonnable, étaient pris quelquefois de peurs mystiques, et voyaient d'étonnants prodiges dans leurs murs mêmes, et dans ces temples si sagement bâtis. L'expérience était la même pour eux que pour nous, et ils auraient retrouvé l'ordinaire dans le prodigieux, comme nous faisons, s'ils l'avaient voulu. Le Tibre s'arrête, disaient-ils ; aussitôt le tumulte courait, et l'horreur sacrée. Simplement le fleuve sortait de son lit ; cela était le signe de choses à venir très bien déterminées, comme ruptures de ponts, écroulements, pestilences ; cela était la suite d'événements antérieurs, comme pluies abondantes dans les hautes vallées. Les statues se couvraient de sueur ; c'était une rosée comme on peut en observer par temps chaud sur une carafe d'eau fraîche. Mais de ce que des gouttes d'eau coulaient sur les statues, on pouvait aussi penser que ces simulacres suaient d'angoisse ou pleuraient de chagrin, comme font les hommes. Virgile pensait ainsi, et Tacite de même, qui n'étaient pourtant point des sots. Jugez alors du bas peuple, et de ce qu'il croyait voir et entendre ; au vrai l'agitation les jetait tous hors du bon sens ; les chiens hurlaient par une sympathie naturelle, et c'était un signe de plus. D'où s'est formé d'abord chez quelques sages, et a passé heureusement dans les ignorants eux-mêmes, ce préjugé contre toute croyance, qui fait que nous résistons d'abord à l'expérience, surtout émouvante, surtout effrayante. Et cela est scandaleux au jugement des

croyants ; car ils demandent, au nom de la vérité, pourquoi l'on résiste. La première réponse, et la meilleure peut-être, est celle-ci : « Je résiste par précaution, justement parce que l'expérience est émouvante, parce que l'expérience est effrayante, parce que l'expérience me presse et me jette hors de moi-même ; enfin parce que, dans cet état de tumulte intime, je suis assuré de juger mal ».

Cela dit, et précautions prises, tout mon château fort étant fermé et gardé, visage de pierre, je puis examiner plus attentivement ce genre de folie qui m'allait prendre. Cette méthode de juger n'est point nouvelle, qui suppose d'abord en tout événement quelque cause à la ressemblance de l'homme. Très ancienne au contraire ; et encore aujourd'hui c'est la première qui s'offre, comme on voit que l'enfant qui écoute la montre suppose d'abord une petite bête ; et remarquez que cette supposition n'explique rien ; car pourquoi voit-on remuer de petites bêtes et des grosses ? Problème bien plus compliqué à résoudre que le problème du mouvement dans une montre. Mais l'homme ne va point d'abord du simple au composé ; bien plutôt il va du familier au nouveau ; et parce que la société des hommes lui est d'abord familière et proche, surtout en ses premières années, il supposera partout des hommes invisibles, qu'il les nomme Esprits ou comme on voudra. Les premiers essais de pensée sont les mêmes en tous pays. Partout le visible est expliqué d'abord par l'invisible. Partout les faits les plus simples sont mis sur le compte de quelque âme voyageuse ou bien de quelque idée impalpable. Partout le monde des choses est pris d'abord comme une cité moralement ou politiquement gouvernée ; d'où l'on parle aux choses, on les prie, on les honore, en vue d'obtenir pluie ou beau temps. Cette idée est assez aimée, elle répond assez à la peur et à l'espérance, pour qu'on ne soit pas difficile sur les preuves. Dès que je connais cette grande loi, dès que je la comprends par les causes, j'ajoute à mes règles de méthode une maxime de prudence, qui est que la première idée qui se présente est fausse. D'où l'on voit qu'il y a plus d'une raison d'être incrédule, et que le bonheur même de croire signifie qu'il faut se retenir de croire. Tous les maux humains, sans excepter la guerre, viennent de ce que l'on croit trop vite et avec bonheur. Cette gourmandise tue plus d'hommes que l'autre.

LXXXIV

LA CLEF DES SONGES

Il n'est pas difficile de croire. Ceux qui ont beaucoup d'imagination et qui ne s'en doutent point sont bien malheureux ; car, sur un simple mouvement évocateur qu'ils font soudain, ils forment un pressentiment très assuré qui les tourmente, jusqu'à ce qu'un autre le remplace, ou que l'événement imprévisible ait recouvert ces fantaisies tragiques. J'ai su retenir ce que mon bon ami soldat me disait un matin : « Je serai tué aujourd'hui ». Il y avait de quoi frémir ; mais il ne fut point tué. Ai-je cru ce qu'il me disait ce matin-là ? Je ne puis dire non, si attendre et craindre supposent croire. Seulement je me défendais de croire, et lui s'emportait à croire. Chacun trouvera de tels exemples dans sa propre vie ; et retenez que nul ne peut toujours s'empêcher de croire. Comment mesurer et comprendre cette force de l'imagination dont les causes nous sont si profondément cachées ? Si je rêve seulement trois fois de suite que mon ami m'a trahi, resterai-je indifférent ? Certes je le veux et je le jure. Mais effacerai-je cette vision ? La vaincrai-je sans perte ? Jurer qu'on ne croira pas, c'est jurer qu'on ne sera jamais malade. Et l'un et l'autre de ces serments sont bons et sains. C'est par une telle résistance que l'on sauve ses pensées. Descartes disait qu'il était parvenu à n'avoir plus que des rêves raisonnables. Après avoir admiré, j'ai fini par comprendre que ce n'est peut-être pas si difficile qu'il semble. Car le fait d'avoir un rêve est par lui-même inconsistant ; ce qui nuit, dans un perfide rêve, c'est qu'on le recompose avec une sorte de complaisance ; on lui prête pensée. Et me voilà à l'idée difficile que je cherchais, c'est qu'il ne faut point prêter pensée à une croyance. Il faut la

laisser fumeuse et absurde, comme elle est. Ce pas fait, j'arrive aisément à tout croire, ce qui est ne rien croire. Par exemple qu'ils ont cru voir Jésus ressuscité, et même que j'aurais cru voir la même chose si j'avais été leur compagnon. Maintenant, quelles pensées j'aurais formé là-dessus, c'est à examiner ; et que ces pensées eussent été toutes fausses, c'est ce qui ne va pas de soi. Car enfin Jésus n'était pas mort ; et cette proposition s'entend en beaucoup de sens, parmi lesquels j'en vois plus d'un qui est raisonnable. Et toujours est-il que cette vision était vraie à ce moment-là pour eux et en eux, par leurs humeurs, par leurs mouvements, par leurs paroles, enfin par la mécanique de leur corps, sans compter les jeux de lumière et autres choses. Telle est la clef des songes.

Il est très difficile de croire ; je veux dire maintenant croire qu'on peut jurer contre une croyance ou une vision. Car l'homme faible dira : « Tout dépend de la force persuasive qui est dans la vision elle-même, et dans les mouvements de sentiment qui l'accompagnent. J'examine en des cas, je fais comme vous ; en d'autres je ne puis examiner. Et ne pensez-vous pas que tout ce que je croirai et ne croirai pas est fatalement tel par les forces du monde et par le tourbillon de ma propre nature ? » Et nous y voilà. Il est très difficile de croire que la volonté peut quelque chose ; et c'est comme si je disais qu'il est difficile de vouloir. Car enfin vouloir sans croire que l'on peut vouloir, c'est se moquer. Ainsi cette police de l'esprit par l'esprit, que je proposais, suppose un grand serment, et dans le vide. Car, au moment où on fait le serment de surmonter l'imagination, toutes les preuves sont contre, par l'imagination même. Je jure de n'être pas malheureux, mais dans le même temps je crois, par le mouvement des passions, que je ne puis m'empêcher de l'être. Et puis-je m'empêcher, quand j'ai le vertige, de croire que je vais tomber ? Je me jure pourtant de rester maître de mes actions. Pardonne les difficultés, lecteur : ce n'est pas moi qui les invente. Chacun de nous exerce courageusement une foi volontaire contre des croyances involontaires ; et il n'y a que dans le fou que les croyances involontaires conduisent tout, et même les pensées. Cette seule remarque montre qu'on n'a pas fini d'errer et de flotter en ces controverses sur la foi et sur la croyance, et que chacun de nous doit conduire sa barque entre le Jésuite et le Janséniste, tous deux éternels, et même, par la distinction entre la foi et la croyance, ressuscités chacun dans sa gloire.

LXXXV

SOCRATE

La libre pensée est invincible ; l'exemple de Socrate le prouve assez. On n'a pu que le tuer. Que voulez-vous faire d'un homme qui annonce premièrement qu'il ne sait rien, et qu'il sait qu'il ne sait rien ? Que faire d'un homme qui se trouve autant qu'il peut où l'on enseigne, et qui interroge, et qui passe les réponses au crible, sans jamais être satisfait ? Vous lui direz qu'il a l'esprit lent ; il répondra qu'il ne le sait que trop. Vous lui direz qu'il voit des difficultés où personne n'en voit. « C'est tant mieux, dira-t-il, pour ceux qui comprennent si vite. Mais est-ce une raison pour que moi je me rende avant d'avoir compris ? »

Là-dessus quelque grand sophiste, ce qui veut dire orateur, juriste, savant, lui fera remontrance. « Qui donc es-tu, dira-t-il, pour te mêler à des discussions sur le droit, la justice, le bonheur, auxquelles tu te montres si peu préparé ? Ainsi un chétif esprit comme le tien ose se mettre en balance avec des doctrines formées par des siècles d'hommes éminents ? Tu veux juger de Dieu, de ce qu'il permet et défend, des mystères, des sacrifices, de la vertu, et choses semblables, quand tu te reconnais toi-même pour un homme tout à fait ignorant ! Et tu prétends disputer contre des maîtres très illustres, comme si ton petit jugement devait régler l'ordre des cités et la conduite des citoyens. À l'école ! Socrate, à l'école ! »

Ce discours a été fait bien des fois depuis ; et souvent le simple citoyen rentre dans sa coquille, et laisse dire qu'il approuve. Mais il pourrait bien, à la manière de Socrate, répondre à peu près ceci : « Rien ne m'oblige à

penser promptement et brillamment. Mon esprit est sans doute lent et engourdi. Néanmoins, tel qu'il est, j'ai charge de lui et de lui seulement. Je sens bien que c'est la chose en moi qui me fait homme. Je ne dois point trahir mon esprit ; je dois même l'honorer. Mais je l'honorerais très mal, et même je le trahirais, il me semble, si je disais que je comprends ce que je ne comprends pas, et que j'admets ce qui me semble faux ou incertain. Mon devoir envers mon propre esprit, c'est de voir clair dans mes jugements, et, si je n'y vois point clair, de douter. Il n'y a point de honte à douter si l'on ne peut mieux ; et vous-mêmes, vous êtes bien loin de savoir tout. Mais il y aurait honte, au contraire, si vous ou moi nous donnions comme certaine une doctrine qui nous paraît seulement avantageuse, ou seulement vraisemblable. Cela, c'est tromper les autres, et quelquefois se tromper soi-même, ce qui est peut-être encore pire. Je ne dirai donc jamais que je suis de votre avis, quand cela n'est point, ni que vous m'avez convaincu, quand cela n'est point. Au contraire je ferai grande attention à dire à vous et à tous que je doute, si je doute, et qu'un argument ne me semble point bon, s'il ne me semble point bon. Si ignorant que je sois, ou plutôt parce que je suis ignorant, il faut que je m'attache à ce devoir de ne rien reconnaître pour vrai que ce qui m'apparaîtra évidemment être tel. J'ai lu que Descartes s'était donné cette règle ; et j'ose dire qu'elle est encore meilleure pour moi que pour lui. Car combien de fois ai-je jugé sans savoir ? Combien de fois n'ai-je pas dit comme les autres, entraîné par l'autorité, par l'intérêt, par l'amitié ? Mais j'ai reconnu que cela n'est point digne d'un homme. Et parlons franchement, si je considérais comme prouvées les doctrines que vous soutenez, alors qu'à peine j'y vois clair, et cela pour recevoir vos éloges, ou une bonne place, n'est-ce pas alors que je ressemblerais à un chien qui fait le beau pour avoir du sucre ? Eh bien donc, puisque nous sommes d'accord là-dessus, je choisis d'être un homme, et j'attends vos preuves ».

LXXXVI

PENSER OFFENSE

La fureur est le premier effet d'une pensée. Cette majesté est trop fragile ; on la voit se courber et se changer comme une flamme au moindre vent. C'est pourquoi les hommes jouent aux cartes, ce qui fait des pensées courtes, par le double poids du hasard et de la règle. Toutefois, dès que le jeu s'arrête, et dans le moment où on mêle les cartes, vous voyez s'élever de vives disputes, qui portent toujours sur ce qui aurait pu être ; les voix s'élèvent au ton de la menace, le tyran gronde en chacun. Heureusement le remède n'est pas loin. Celui qui donne les cartes distribue un destin bien clair, et chacun, rangeant ces signes non ambigus, y trouve le fait accompli ; cette petite douche condense aussitôt les nuages et les vapeurs. Chacun cache son jeu et ses pensées. C'est ainsi que des pensées cachées et même ennemies font une sorte de paix.

Ce qui fait guerre, ce n'est point que l'on gagne, mais c'est que l'on prétend avoir raison. Avoir raison, c'est découvrir en soi-même une règle qui vaut pour tous ; c'est convertir, en soi-même et seul, tout l'univers des hommes ; c'est vouloir qu'ils viennent tous à approuver et c'est vouloir qu'ils approuvent de bonne volonté ; mais c'est ne pas même concevoir qu'ils refusent d'approuver ; car n'ai-je pas raison ? Tout le pouvoir et toute l'ambition montrent ici leur vrai visage. Rien n'est faible et démuni comme celui qui prétend avoir raison. Je l'entends qui tremble en lui-même. Le joueur perd par le fait ; un fait n'offense point. Ce qui offense, c'est le refus de reconnaître la raison de l'autre.

Toute pensée suppose l'égalité. Je pense, c'est-à-dire que je propose des opinions non point avantageuses, mais vraies et évidentes, des pensées qui seront communes dès qu'on les connaîtra. Je pense comme dans un concert universel ; j'entends déjà l'applaudissement. Donc, tout droit à chacun de douter, de nier, d'attaquer ; et cela ne me fait pas peur. Qu'ai-je fait lorsque je pensais, sinon essayer contre ma propre pensée toutes les attaques possibles ? Mais c'est pourquoi aussi la moindre critique, le moindre signe de refus sonnent aigrement. Le meilleur argument est ici le pire, car il entre sans façon dans la pensée qui se propose ; il commence à la changer. Ainsi le législateur universel, le roi d'esprit, se trouve promptement menacé et détrôné. Il se redresse, il s'irrite, et l'on rit. Ce genre de déception rend féroce.

Dans le fait on ne met sa vie en jeu que pour une idée. C'est qu'auprès de la majesté qui est propre à la pensée rien ne compte. Les vraies guerres sont d'opinion, disons même de religion. La plus grande méchanceté se trouve entrelacée avec la plus grande charité. Car j'estime très haut et j'aime profondément celui que je veux persuader ; je le fais juge ; mais, s'il résiste, je me sens offensé et détrôné ; bien aisément je suppose en lui quelque obstination diabolique. Le fanatisme est la plus redoutable des passions ; mais il faut dire aussi qu'il y a du fanatisme dans toutes les passions. Chacun cherche l'esprit en l'autre, l'approbation en l'autre ; et l'autre, ainsi promu à la dignité de juge, use de ce pouvoir royal. Deux rois, deux prétentions égales, cela veut du sang. La fureur politique ne repose point sur les intérêts ; au contraire, le jeu des intérêts apaise les passions, comme fait le jeu de cartes. Mais chacun propose une opinion qu'il juge vraie ; ainsi chacun joue sa couronne. Le point douloureux, le point de dispute et d'irritation, c'est la pensée ; car c'est la plus haute prétention ; mieux, c'est la seule. L'injustice blesse la raison bien plutôt que la bourse. Tous voudraient nier cela ; c'est que l'offensé veut encore faire croire qu'il n'est pas offensé. Colère rentrée n'en est que plus vive.

LXXXVII

MÉCANIQUE CIVILISATION

J'admire fort notre civilisation. Je le dis sans rire. Il est merveilleux de penser à cette multitude d'actions barbares qui sont comme impossibles à un homme moyen de chez nous. Bousculer une vieille mendiante, se moquer d'un aveugle, tromper un enfant, laisser un malade à la rue, écraser froidement un chien ou un chat, ce sont des choses que l'homme moyen ne peut pas faire. De même, il ne supporterait pas la torture ni la roue, non seulement en spectacle, mais en idée. Nous avons des hôpitaux, des soupes, des asiles de nuit, des gouttes de lait. Tout cela va de soi. La bonté va de soi. Nul ne discute ici ; nul ne demande pourquoi. C'est quelque chose d'être gardé de faire le mal par un usage aussi fort que celui qui nous impose la cravate et le pantalon. Ce que j'appelle civilisation, c'est ce qui va de soi dans nos vertus. Et c'est une sorte de politesse, je n'ose dire plus étendue, plus sérieuse que la politesse, car la politesse va fort loin et je n'en vois pas les limites ; la plus grande charité est souvent cachée dans la politesse. La politesse est un hommage au semblable, une reconnaissance du semblable, sans enquête, au seul aspect. C'est supposer dans l'autre l'esprit et le cœur, toute la délicatesse possible, et en tenir compte, par la manière d'aller, de venir, de se ranger, d'aider, de ne pas trop aider, de s'intéresser, de ne pas trop s'intéresser. Un homme de politesse moyenne est fin comme trois moralistes. Il est Pascal, il est Vauvenargues, il est Voltaire, et il ne s'en doute point. Cela va tout seul, cela est mécanique.

« Ô mécanique civilisation ! » C'est un mot de Montaigne pensant à la conquête de l'Amérique, et aux rustiques vertus des indigènes, si promptement broyées.

Montaigne va ici au fond. Ce mot réveille. Le mal des civilisations est qu'elles sont mécaniques. On s'y fie ; on s'y repose. On dirait presque comme l'écraseur : « L'assurance paiera » ; mais on ne le dit point, et l'écraseur ne le dit point ; simplement il roule. Il fait comme tout le monde fait. Je ne sais s'il y eut jamais des nations barbares. Tous ceux qui ont écrit des Égyptiens, des Perses, des Germains ont à citer de bons usages et des mœurs que l'on peut admirer. La barbarie consiste peut-être en ceci que l'on n'a que des mœurs. On vit alors comme une machine roule. On ne juge plus. De même que, chez notre épicier, le compte des recettes est fait par la machine, de même nous laissons les jugements moraux à la grande machine à juger ; mais il n'y a point de machine à juger.

L'homme poli montre du jugement, mais n'en a point. C'est l'homme peu poli qui sait le prix de la politesse, lui qui, sans le vouloir, quelquefois blesse et offense. Mais le même homme aperçoit très bien les limites de la politesse, et même les crimes de la politesse, dont la guerre est un frappant exemple. C'est pourquoi il y a du sauvage en tout moraliste, comme on voit en Rousseau, qui, vivant hors d'institution, devait tout faire par jugement et n'y suffisait point. Nul n'y suffit. On ne peut allonger le bras par jugement ; il faudrait disséquer muscles et nerfs, motifs, méthode et tout. C'est la nature qui allonge le bras, et c'est l'habitude qui oriente ce mouvement vers une tasse de thé ; celui qui délibère ici cassera. Mais la nature ne suffit à rien, ni l'habitude, ni aucune civilisation. Ce qui achève et ce qui orne une civilisation, ce sont les mécontents, et, par-dessus tout, les mécontents qui devraient être contents. Précieuse espèce.

LXXXVIII

IDÉES ET CHOSES

La mécanique ennue. On n'aime point ce serviteur sans esprit, qui dit une seule chose. Le bruit même des mécaniques est laid. On se lasse aussi de cette partie de la science qui est mécanique, qui ne fait que répéter pièce pour pièce les mécaniques et en promet d'autres. On se lasse du théâtre mécanique, abstrait, sans épaisseur, sans substance aucune, qui se joue sur l'écran, et auquel il faut avouer que la vie urbaine, avec métros, ascenseurs et distributeurs, finit par ressembler trop. On se lasse de ces concerts mécaniques, sans musiciens. Ce monde d'artifices, qui est fait pour nous, qui nous donne exactement ce que nous demandons, comme une pelure séparée, cela ne nourrit point. À quoi répondent les ministres mécaniques et les discours mécaniques. Chevaux de bois, musique enregistrée ; les mêmes passent et repassent. L'opposition a d'autres chansons, non moins connues. Fascisme pour l'écran, socialisme pour l'écran. Il n'y a que le syndicalisme qui se renouvelle un peu, par quelques hommes sauvages.

Quel est ce discours ? Vous voilà donc misanthrope ? Ne voyez-vous pas que ce discours est mécanique aussi ? Patience. D'abord, je vis très content et loin de toutes ces choses, mais j'ai bonne opinion aussi de l'espèce. Je la regarde courir. Où va-t-elle dès qu'elle peut courir ? Elle fuit de cette nature préparée et aménagée. Elle s'en va aux parties désertiques et inhumaines. Sur cette bordure où la montagne refuse l'homme, l'homme se tient et regarde s'il ne peut mieux. S'il peut mieux, il grimpe ; il atteint les solitudes, les étendues pierreuses et neigeuses, ces choses qui ne sont point

serve ni aménagées. Ou bien, sur la bordure marine, il regarde et il écoute ce mouvement qui n'a point pour but de nous plaire, et qui n'a point du tout de but ; il se plaît à ce rivage sans forme, qui exprime seulement des forces et des résistances, et une usure qui se compte par siècles et dizaines de siècles. Ces spectacles résistent, ils ont du corps ; l'esprit enfin s'y heurte et s'y réveille. Ce n'est plus là son œuvre ; c'est l'autre terme, non flatteur. Comme notre corps y retrouve ses mouvements libres, l'esprit aussi y retrouve sa nourriture propre ; car il ne se nourrit point d'idées, les idées sont comme l'ascenseur et comme l'autobus et comme toutes les mécaniques ; il en a assez et trop, des idées, et des choses qui ressemblent aux idées, qui sont des idées de fer peint. L'esprit se nourrit de la chose qui est son contraire parce qu'alors il forme des idées ; idées d'enfant ou de poète, mais pleines d'avenir en leurs replis. De toute façon, devant ces sphinx inhumains, de corps et d'esprit il faut être homme. Notre vraie vie se montre ici, qui n'est pas faite, mais qui est à faire. Sauvagerie première, d'où tout sort et ressort. En vain nous étendons ce squelette de maisons et de machines, humanité morte. Nous naissons nus. Nous recommençons. Où que soit l'enfant qui régnera par la musique ou par la poésie, je sais qu'il recommencera ; je sais que son chant sera vierge et neuf comme la mer. Et nos pensées aussi, vierges et neuves elles seront, naïves comme en Homère ou en Lucrèce, ou bien elles ne seront rien.

Ce qui ennuie, c'est cette vie à l'étage, où tout est distribué par tuyaux et fils ; et cette pensée de quatrième étage, sorbonnique, où l'Homère, le Platon et la nature même coulent du robinet. Ce sont des idées d'idées, comme la hache de fer est copiée sur une copie de copie, et enfin sur la hache de pierre. Mais au premier âge convient la première invention. Le corps se contente de la hache ; c'est qu'il a toujours les mêmes arbres à couper. Mais l'esprit ne peut penser par l'idée ; il lui faut la chose nue, la chose qui n'est pas arrangée pour lui plaire. L'idée greffée sur l'idée est de courte vie. Une chanson ne naît point d'une chanson corrigée. Une peinture ne naît point d'autres peintures, par une retouche au nez ou au menton. De vieillir, d'accumuler, rien ne naît. Non, mais de toucher l'univers sans âge. Jeunesse le sait et le sent. Jeunesse commence et recommence. Par cette situation vieille comme le monde, nous verrons du neuf.

LXXXIX

LES ÂNES ROUGES

Le doute est le sel de l'esprit ; sans la pointe du doute, toutes les connaissances sont bientôt pourries. J'entends aussi bien les connaissances les mieux fondées et les plus raisonnables. Douter quand on s'aperçoit qu'on s'est trompé ou que l'on a été trompé, ce n'est pas difficile ; je voudrais même dire que cela n'avance guère ; ce doute forcé est comme une violence qui nous est faite ; aussi c'est un doute triste ; c'est un doute de faiblesse ; c'est un regret d'avoir cru, et une confiance trompée. Le vrai c'est qu'il ne faut jamais croire, et qu'il faut examiner toujours. L'incrédulité n'a pas encore donné sa mesure.

Croire est agréable. C'est une ivresse dont il faut se priver. Ou alors dites adieu à liberté, à justice, à paix. Il est naturel et il est délicieux de croire que la république nous donnera tous ces biens ; ou, si la république ne peut, on veut croire que coopération, socialisme, communisme, ou quelque autre constitution nous permettra quelque jour de nous fier au jugement d'autrui, enfin de dormir les yeux ouverts comme font les bêtes. Mais non. La fonction de penser ne se délègue point. Dès que la tête humaine reprend son antique mouvement de haut en bas, pour dire oui, aussitôt les tyrans reviennent. L'union sacrée est la plus récente invention contre l'homme, et la plus funeste. Ici l'homme est sans défense, et le bonheur d'aimer l'envahit tout. « C'est pour toi, lui dit-on ; c'est pour ton salut ; c'est pour ton bien. » Si c'est un mauvais comédien qui parle, on en rira. Même les bêtes, à ce que je crois, sentent le mensonge comme par un instinct ; et les

hommes vibrent comme des tambours selon l'éloquence du cœur. Aussi je ne crois pas que les comédiens aient jamais eu la moindre puissance. Je ne crains pas les mauvais maîtres ; je crains les bons maîtres. On me montre l'homme-tambour, celui d'hier ou celui de demain. On me dit : « Il est sincère, il est bon, il est honnête ; il est dévoué au bien public ; il est fidèle à son serment ». Il se peut. Ce crédit qu'il me demande, ou que vous me demandez pour lui, je l'accorde volontiers à tout homme. Mais j'attends encore mieux d'un homme ; j'attends qu'il sache douter ; car c'est la marque de l'homme. Et je veux l'y aider ; ce n'est donc pas le moment d'abdiquer ; ce n'est pas le moment de renoncer moi-même à l'esprit d'examen. Non. Ce serait le détrôner et découronner en même temps que moi-même.

Il faut que les hommes politiques s'habituent à ce genre d'amour qui les bourre et les pique, qui les réveille, qui leur donne la grande ruse de l'esprit. Quant à présent, ils ne savent que verser des larmes, et dire que le peuple est bien ingrat et bien méchant. Le peuple est touché, et leur renouvelle, par un bail de trois, six ou neuf ans, le droit de se croire eux-mêmes. Ainsi les voilà tous les yeux bouchés. Tout à fait de la même manière que ces banquiers, qui sont des poètes, et qui obtiennent un nouveau bail de confiance ; ils n'aiment pas, eux non plus, douter de leurs merveilleuses valeurs ; et les actionnaires assemblés n'aiment pas douter non plus ; l'expert-conseil, si bien payé, ne doute pas davantage. Certes il est agréable de croire à sa propre richesse ; mais par-dessus tout il est agréable de croire à quelqu'un ; et cet homme, à qui on croit, est heureux aussi d'être cru, et de croire ceux qui le croient, et de se croire lui-même. C'est par ces causes que tous les rois sont sans discernement. L'homme n'est pas dans une situation telle qu'il puisse jamais s'offrir le luxe de croire.

Croyance, c'est esclavage, guerre et misère. Et, selon mon opinion, la foi est à l'opposé de la croyance. La foi en l'homme est pénible à l'homme, car c'est la foi en l'esprit vivant ; c'est une foi qui fouaille l'esprit, qui le pique, qui lui fait honte ; c'est une foi qui secoue le dormeur. En toutes les ligues, en toutes les associations, en tous les états, il se montre un bonheur d'acclamer, d'approuver les comptes, et de dormir, en haut, en bas, pendant un an, comme si les statuts pouvaient penser. Il y a aussi en ces assemblées

de vrais croyants, un petit nombre de ceux que j'appelle les ânes rouges, qu'on ne peut atteler, qui ne croient rien. Ceux-là ont la foi, la foi qui sauve.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- D Che7
- Chrisric
- Le ciel est par dessus le toit
- Sixdegrés
- Lepticed7
- Laura UCA
- Acélan
- Tylwyth Eldar
- Benoit Soubeyran
- ElioPrri
- Cantons-de-l'Est

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)